

LA REVUE D'HISTOIRE DU QUÉBEC

CAP·AUX·DIAMANTS

N° 139 | AUTOMNE 2019 9,50 \$

Envoi de publication. N° de la convention 40080616. Porteur pour garantir. C.P. 26, Hurler, Québec (Québec) G1R 4M8



MAMMA MIA! CES QUÉBÉCOIS VENUS D'ITALIE

Fruiterie Milano, boulevard Saint-Laurent,
Montréal (Photo : Lucie Choquette).



VE. Day [Jour de la Victoire en Europe], 7 mai 1945, Conrad Poirier,
© BANQ, P48, S1, P1 1843, Collection BANQ Vieux-Montréal

Vu par Poirier – Montréal avant, pendant et après la Seconde Guerre mondiale

Exposition extérieure gratuite

Découvrez le quotidien des Montréalais et des Montréalaises des années 1930 et 1940 à travers une série de photographies de Conrad Poirier soigneusement sélectionnées par l'historien Jean-François Nadeau. Jusqu'au 3 novembre 2019, à l'arrière du Château Ramezay

Château Ramezay – Musée et site historique de Montréal
280, rue Notre-Dame Est
Vieux-Montréal
chateauramezay.qc.ca

LA REVUE D'HISTOIRE DU QUÉBEC CAP-AUX-DIAMANTS

À LA DÉCOUVERTE
DU PATRIMOINE MARITIME



**NUMÉRO
EN KIOSQUE**

UN INDISPENSABLE POUR LES **DIFFUSEURS** DE **NOTRE HISTOIRE**

ABONNEZ-VOUS À
CAP-AUX-DIAMANTS
AU **418 656-5040**

revue.cap-aux-diamants@hst.ulaval.ca



Visitez le site web :
www.capauxdiamants.org



Suivez-nous
sur Facebook!



4



9

RUBRIQUES

ANCÊTRES	39
Olivier Letardif	
DE PRÈS ET DE LOIN	41
PARCOURS HISTORIQUES	
Une trilogie historique du XX ^e siècle	
PATRIMOINE	43
Les débuts de l'Hôpital du Saint-Sacrement de Québec (1922-1940)	
MÉDAILLES	45
Les médailles Samuel de Champlain 1932 et 2008	
L'ŒIL AMÉRICAIN	46
Le routier solidaire	
PLACE AUX LIVRES	48
LIVRES REÇUS	56
AU MUSÉE NATIONAL DES BEAUX-ARTS DU QUÉBEC	57
À la pêche au saumon sur la Côte-Nord	
MÉDIAS DE L'HISTOIRE	59
Le Québec vu par Jean-Claude Labrecque (1938-2019)	
NOUVELLES	62
JE ME SOUVIENS	64
Il y a 150 ans : l'affaire Guibord débute	
À VOTRE AGENDA	66

SOMMAIRE

Cap-aux-Diamants | n° 139 | Automne 2019

MAMMA MIA! CES QUÉBÉCOIS VENUS D'ITALIE

MOT DE PRÉSENTATION	3
<i>par Yves Beauregard</i>	
LES QUÉBÉCOIS D'ORIGINE ITALIENNE : UNE LONGUE HISTOIRE	4
<i>par Paul-André Linteau</i>	
UNE COMMUNAUTÉ SINGULIÈRE : LES PESARESI DE MONTRÉAL	9
<i>par Roberto Perin</i>	
BIENVENUE DANS LA PETITE-ITALIE DE MONTRÉAL	13
<i>par Sylvie Taschereau</i>	
ENTRE RUPTURE ET TRANSMISSION : LES PRATIQUES ALIMENTAIRES ITALIENNES AUTOUR DU MARCHÉ JEAN-TALON	19
<i>par Amélie Masson-Labonté et Marie-Anne Gagnon</i>	
CUISINE POPULAIRE ET BONNES TABLES ITALIENNES À QUÉBEC, D'HIER À AUJOURD'HUI	24
<i>par Catherine Ferland</i>	
LE « MICHEL-ANGE DE MONTRÉAL » : GUIDO NINCHERI	28
<i>par Mélanie Grondin</i>	
DE LA TOSCANE AU CANADA, LES STATUAIRES ITALIENS	31
<i>par Marc Alain Tremblay et Jocelyne F. Carli-Trudeau</i>	
ANGELINA DI BELLO : UNE GRANDE DAME DE LA COUTURE	36
<i>par Jocelyne Mathieu</i>	



19



28



Fruiterie Milano (dans la Petite-Italie), 6862, boulevard Saint-Laurent, Montréal. Photographie : Lucie Choquette. (Archives de la Ville de Montréal, VM94-2000-240-023).

En 1954, Vincenzo Zaurrini et son frère Angelo réalisent leur rêve d'ouvrir la première épicerie à Montréal dédiée aux saveurs et aux produits italiens. Au fil des années, Vincenzo n'a jamais cessé d'innover en introduisant de nouveaux produits de grande qualité, permettant ainsi à Milano de devenir un incontournable supermarché avec plus de 70 employés et une variété incroyable d'aliments importés d'Italie.

Situé au cœur de la Petite-Italie, Milano c'est plus qu'une épicerie, c'est avant tout une entreprise familiale qui a conservé ses valeurs traditionnelles et sa culture d'origine. Pour plusieurs générations de clients, Milano est le symbole de l'excellence agroalimentaire italienne et

un lieu de rencontre qui fait partie intégrante de leurs habitudes hebdomadaires et où ils se sentent comme chez eux.

Depuis 2011, les enfants de Vincenzo, Celia et Mario, ont pris la relève et ont adapté la vision de leur père : offrir les meilleurs produits authentiquement italiens, être à l'avant-garde de ce qui se fait pour mettre à la disposition de leurs clients des produits « Fait en Italie » novateurs de grande qualité et faire vivre à leur clientèle une expérience unique, en les plongeant dans les saveurs et les goûts de l'Italie.

(<https://wineandtravelitaly.com/fr/magasin/marche-jean-talon-7070-henri-julien-montreal-qc/>)

La revue *CAP-AUX-DIAMANTS* est une production de « Les Éditions Cap-aux-Diamants inc. » et paraît quatre fois l'an.

Conseil d'administration : Yves Beaugard, François Droûin, Michèle Jean, Jean-Marie Lebel, Pierre Poulin, Jacques Saint-Pierre.

Directeur : Yves Beaugard.

Comité de rédaction : Yves Beaugard, François Droûin, Michèle Jean, Jean-Philippe Jobin, Pierre Poulin, Jacques Saint-Pierre, Alex Tremblay Lamarche, Brigitte Violette.

Comité consultatif : Marie-José des Rivières, Denis Gagnon, Gilles Gallichan, Madeleine Gauthier, Yves Laberge, Jacques Lacoursière, Michel Lessard, Jocelyne Mathieu, Jean-Claude Robert, Marc Vallières.

Révision des textes : Marie Chabot.

Publicité et promotion : 418 656-5040.

Secrétariat et comptabilité : Josée Alain.

Service des abonnements : Josée Alain.

Conseiller juridique : Dave Tremblay.

Collaboratrices et collaborateurs : Yves Beaugard, Mario Béland, Jean- Johannie Cantin, Jocelyne F. Carli-Trudeau, Jean-Nicolas De Surmont, François Droûin, Catherine Ferland, Marie-Anne Gagnon, Mélanie Grondin, Pascal Huot, Yves Laberge, Paul-André Linteau, Amélie Masson-Labonté, Jocelyne Mathieu, Serge Pallascio, Roberto Perin, Denis Racine, Jacques Saint-Pierre, Sylvie Taschereau, Sylvie Tremblay, Marc Alain Tremblay, Alex Tremblay Lamarche, John Willis.

Graphisme : Michaud design.

Impression : Imprimeries Transcontinental inc.

CAP-AUX-DIAMANTS remercie l'Université Laval, la Ville de Québec, le Séminaire de Québec, le Conseil des arts et des lettres du Québec, pour leur soutien financier et matériel. Nous remercions l'appui [financier] du gouvernement du Canada.

Dépôt légal : Bibliothèque et Archives nationales du Québec et Bibliothèque et Archives Canada, ISSN 0829-7983/ISBN 978-2-924353-33-2 (PDF) ISBN 978-2-924353-34-9 (IMPRIMÉ). Toute reproduction ou adaptation interdites sans autorisation. Envoi de publication. N° de la convention 1372165. Port payé à Québec.

Date de parution : septembre 2019.

Indexé dans *Repère*, *Hiscabec*, *Journal of American History*, *Études canadiennes*, Érudition.org.

La revue *CAP-AUX-DIAMANTS* est membre de la Société de développement des éditeurs de périodiques culturels québécois (SODEP) www.sodep.qc.ca.

Les opinions émises dans les articles publiés dans ce numéro n'engagent que les auteurs et non le comité de rédaction. Ce dernier est responsable des titres, intertitres, textes de présentation, encadrés, notes, illustrations et légendes.

Correspondance :

CAP-AUX-DIAMANTS

C.P. 26, Haute-Ville,
Québec (Québec) G1R 4M8

Administration : 418 656-5040

Publicité : 418 656-5040

Courriel : revue.cap-aux-diamants@hst.ulaval.ca

Site Internet : www.capauxdiamants.org

Distribution : Messageries Dynamiques.

Abonnements : 1 an (35 \$), 2 ans (60 \$), 1 an (45 \$) institution, 2 ans (80 \$) institution, 1 an (60 \$US) États-Unis, 1 an (80 \$CAN) étranger.

Canada

ENTENTE
DE DÉVELOPPEMENT CULTUREL

VILLE DE
QUÉBEC Québec

2019 marque le 500^e anniversaire du décès d'un génie de la Renaissance, Léonard de Vinci (1452-1519). Plusieurs commémorations (expositions, timbres, colloques) vont souligner de par le monde l'exceptionnelle contribution de cet Italien aux arts et aux sciences. *Cap-aux-Diamants* a voulu profiter de cette occasion pour poursuivre l'examen de la mosaïque ethnique québécoise et s'intéresser aux Italo-Québécois.

Originaire de Saint-Eugène-de-Grantham (Centre-du-Québec), j'ai conservé des souvenirs de jeunesse de plusieurs Italiens. Par exemple, en 1960, mon cousin Claude Morel épouse Hélène Manni, une Italienne de Montréal. Vers les années 1980, Orlando Felice achète une petite ferme près de chez moi. Que dire aussi de ces Italiens de Montréal qui venaient chasser les pigeons bien gras qui s'alimentaient du maïs de nos séchoirs!

Pour élaborer ce numéro, nous avons eu le privilège de compter sur les connaissances étendues du professeur Paul-André Linteau. Ce dernier signe d'ailleurs l'article d'introduction, véri-

table survol de l'histoire de la communauté italo-québécoise. Roberto Perin, de son côté, scrute l'immigration en provenance de la province de Pesaro. Sylvie Taschereau se penche, quant à

elle, sur la Petite-Italie de Montréal. Dans un bloc consacré à l'alimentation, Marie-Anne Gagnon et Amélie Masson-Labonté nous font découvrir le marché Jean-Talon et la tradition alimentaire italienne. Pour sa part, Catherine Ferland nous révèle l'existence des nombreux restaurants italiens de Québec, d'hier à aujourd'hui. Un dernier bloc de textes porte sur quelques aspects du rôle des Italiens dans l'art du Québec : Mélanie Grondin nous présente Guido Nincheri, le « Michel-Ange du Québec », tandis que Marc Alain Tremblay et Jocelyne F. Carli-Trudeau s'intéressent aux artistes du plâtre dont les œuvres se retrouvent dans toutes les églises du Québec. Pour clore ce tour d'horizon, Jocelyne Mathieu va rappeler des souvenirs à plusieurs en nous parlant d'Angelina di Bello, couturière émérite et grande vedette de nos petits écrans.

Excellente lecture!

Yves Beauregard, historien et directeur



Statue du célèbre génie universel Léonard de Vinci (1452-1519) sur le piazzale des Offices de Florence, Italie. Cette œuvre est signée Luigi Pampolini. (https://fr.wikipedia.org/wiki/L%C3%A9onard_de_Vinci)

LES QUÉBÉCOIS D'ORIGINE ITALIENNE

UNE LONGUE HISTOIRE

par Paul-André Linteau

La présence italienne parmi la population du Québec plonge ses racines loin dans l'histoire, mais elle est longtemps assez ténue. À l'époque de la Nouvelle-France, seuls quelques individus, déjà francisés, s'aventurent ici et ils se fondent dans la société locale. Le plus célèbre est Henri de Tonty, militaire, commerçant de fourrures et explorateur.

Vers le tournant du XIX^e siècle, un premier noyau se forme à Montréal. Il est composé surtout d'aubergistes et de commerçants originaires du nord de l'Italie, tels les Donegani, Donegana, Rusconi, Bonacina, Rasco ou Delvecchio. Certains s'intègrent à la société canadienne-française. C'est le cas de Domenico Bruchesi, arrivé vers 1813, dont le petit-fils, Paul, sera archevêque de Montréal et un autre descendant, Jean, s'illustrera comme historien et haut fonctionnaire.

À partir du milieu de XIX^e siècle, de nouveaux immigrants italiens, dont plusieurs artisans et des hommes d'affaires, s'installent au Québec. Parmi



Descendant d'un immigrant italien, Paul Bruchési est archevêque de Montréal de 1897 à 1939. Photo du début du XX^e siècle. (Archives de la Ville de Montréal, BM1-5P0261-2.)

eux, on voit émerger tout un groupe de statuaires dont les ateliers contribuent à décorer les églises et les couvents. À Québec, c'est Michele Rigali; à Montréal,

c'est principalement Tommaso Carli, mais il y en a d'autres. En 1867, Carlo Onorato Catelli commence à fabriquer les pâtes alimentaires qui feront sa renommée. Ces nouveaux immigrants sont associés à l'univers francophone. C'est le cas de Catelli qui, devenu un industriel prospère, sera président de la Chambre de commerce du district de Montréal.

LA PREMIÈRE VAGUE

Ces hommes deviennent les figures de proue d'une communauté italienne en émergence à Montréal. En 1871, le Québec ne compte que 95 personnes nées en Italie. Dix ans plus tard, leur nombre grimpe à 231 et atteint 638 en 1891, ce qui reste tout de même modeste. Les choses changent rapidement au tournant du XX^e siècle quand une véritable vague, forte de plusieurs milliers

d'immigrants, atteint le Québec. Cette fois, les nouveaux venus ne sont plus des artisans ou des commerçants du Nord, mais des ouvriers agricoles du



Caffè Italia est le plus célèbre des nombreux cafés où se rassemblaient les immigrants dans la Petite-Italie de Montréal. Son nom est aussi le titre d'un film de Paul Tana (1985) portant sur l'histoire de l'immigration italienne dans la métropole. Photo de Lucie Choquette, 24 juillet 2000. (Archives de la Ville de Montréal, VM94-2000-0240-028.)

Sud, disponibles pour effectuer du travail manuel peu qualifié. Ce mouvement s'explique par une double conjoncture, bien racontée par l'historien Bruno Ramirez. D'un côté, la masse de la population rurale du Mezzogiorno travaille dans des conditions difficiles pour une poignée de pro-

priétaires et seule l'émigration lui offre la possibilité de se sortir de la misère. De l'autre, l'économie canadienne est en forte croissance et la construction ferroviaire bat son plein. Les compagnies de chemins de fer ont besoin de dizaines de milliers de journaliers pour faire bâtir de nouvelles voies au pic et à

la pelle. Elles ont recours à des intermédiaires – les *padroni*, des agents d'emploi – qui recrutent en Italie la main-d'œuvre nécessaire et la transportent vers les chantiers du Nord et de l'Ouest canadien. En 1910, par exemple, environ 1 000 journaliers italiens sont embauchés dans un grand site de construction ferroviaire situé à La Tuque. Grâce à des chaînes migratoires, beaucoup de ces ouvriers qui se dirigent vers le Québec viennent d'une petite région pauvre de la péninsule, le Molise, et surtout de la province de Campobasso, ou encore d'une région voisine, la Campanie. Au début, il s'agit d'une migration temporaire répondant à une stratégie familiale. On envoie en Amérique de jeunes hommes pour qu'ils aident financièrement la famille restée derrière. Les chantiers de construction étant saisonniers, beaucoup d'ouvriers rentrent ensuite au pays, mais certains choisissent de passer l'hiver au Québec, en se repliant sur Montréal. Là, ils peuvent être nourris et logés à prix abordable par des compatriotes qui prennent des chambreurs. Ils y découvrent tout le potentiel d'emplois qu'offre la grande ville, notamment dans les chantiers d'infrastructures urbaines. Certains choisissent d'y rester et d'y faire venir leur épouse ou leur fiancée. Ainsi, dans la première décennie du XX^e siècle, on passe d'une migration temporaire à un établissement permanent. Cela se reflète dans les effectifs des immigrants italiens au Québec qui passent en dix ans de 1 549 à 6 386. En y ajoutant les enfants nés ici, il y a près de 10 000 personnes d'origine italienne.

À Montréal, ils forment alors 1,5 % de la population. Ils se concentrent d'abord dans les vieux quartiers ouvriers du centre-sud, où est d'ailleurs implantée en 1905 la première paroisse catholique italienne, Notre-Dame-du-Mont-Carmel. Une autre zone de peuplement se développe vers le sud-ouest, dans l'axe du canal de Lachine, mais la plus importante est celle qui pousse dans la partie nord de la municipalité de Saint-Louis-

du-Mile-End. Dans ce secteur – plus tard connu sous le nom de Petite-Italie – les nouveaux arrivants disposent de terrains assez grands pour installer des potagers. C'est là qu'est établie, en 1910, la deuxième paroisse italienne, Notre-Dame-de-la-Défense. Dès cette époque, les institutions paroissiales deviennent des lieux de rassemblement et d'identité. C'est aussi le cas des épiceries italiennes qui commencent à émerger ici et là et où les immigrants se retrouvent régulièrement. Avec l'installation permanente et la formation de nouveaux ménages, la communauté immigrante se mue peu à peu en une communauté ethnoculturelle.

L'apport migratoire, interrompu pendant la Première Guerre mondiale, reprend ensuite, mais à un rythme plus lent.

Entre 1921 et 1931, le Québec gagne moins de 2 000 immigrants italiens (de 7 906 à 9 797), puis le mouvement cesse durant la crise des années 1930 et pendant le second conflit mondial. À cette époque, le développement de la communauté italienne passe beaucoup plus par l'accroissement naturel que par l'immigration. La population d'origine italienne (aussi bien née à l'étranger qu'au Canada) passe de 16 141 à 28 051 dans l'entre-deux-guerres et les trois quarts ont l'italien comme langue maternelle. La présence de Benito Mussolini à la tête du gouvernement de l'Italie (1922-1943) a des répercussions au Québec. Le Duce suscite l'admiration chez une partie de ses compatriotes et même parmi l'élite nationaliste canadienne-française. La fresque le représentant à cheval dans

l'église paroissiale de Notre-Dame-de-la-Défense, et le centre culturel Casa d'Italia (1936), paré de symboles fascistes, en sont des illustrations. Comme le montre l'historien Roberto Perin, le consulat d'Italie à Montréal se livre à des opérations de propagande. Tout en voulant stimuler le sentiment d'appartenance, *l'italianità*, parmi la population immigrée, il vise surtout à promouvoir les idées fascistes. Des organisations de la communauté, comme l'Ordre des fils d'Italie, accordent leur allégeance au fascisme, mais de nombreux Italo-Montréalais y résistent.

Pendant la Deuxième Guerre mondiale, l'Italie est l'alliée de l'Allemagne, de sorte que ses ressortissants au Canada deviennent suspects. Le gouvernement fédéral envoie plusieurs centaines dans des camps d'internement. Certains sont de véritables militants fascistes, mais dans la majorité des cas, ce sont de vagues sympathisants ou des victimes de dénonciations occultes, qui ne posent aucun risque à la sécurité nationale. Ils sont éventuellement relâchés, mais le mal est fait.

LA SECONDE VAGUE

L'immigration italienne vers le Québec reprend avec force dans les années 1950 et se dirige essentiellement vers Montréal. Entre 1946 et 1961, elle amène plus de 77 000 personnes, près du cinquième de l'immigration totale. Les Italiens viennent alors au premier rang, devant les Britanniques. Ils restent en tête entre 1962 et 1970, mais avec environ 41 000 personnes, le mouvement ralentit. Il s'effondre dans la décennie suivante, avec à peine 10 000 nouveaux venus. La grande migration italienne vers le Québec, qui aura marqué le XX^e siècle, est désormais terminée. Elle a tout de même donné naissance à une communauté forte, qui se perpétue. À partir de 1961, la population d'origine italienne dépasse celle d'origine juive et forme la plus nombreuse minorité ethnique du Québec



Église Notre-Dame-de-la-Défense (Madonna della Difesa), inaugurée en 1919. À l'avant-plan, le monument à Dante, œuvre de Carlo Balboni, offert à la Ville de Montréal par la « colonie » italienne en 1922. Il est déplacé à cet endroit, dans le parc Dante, en 1963. Photo de Louis-Philippe Meunier, 8 août 1963. (Archives de la Ville de Montréal, VM94-A0102-001.)

(hors les origines britanniques). En 1971, elle représente 9 % de la population de la ville de Montréal et 6 % de celle de la région métropolitaine.

La vague d'après-guerre représente trois fois la taille de toute la communauté italienne d'avant-guerre. Elle a pourtant des liens étroits avec celle-ci, puisque la quasi-totalité des nouveaux arrivants est admise grâce aux programmes de regroupement familial et de parrainage. Ainsi, les anciennes chaînes migratoires sont réactivées et, sans surprise, le Molise et la Campanie viennent encore au premier rang des régions italiennes fournissant des immigrants.

Les quartiers italiens traditionnels n'arrivent pas à absorber cette marée humaine qui déborde notamment vers Saint-Michel et Montréal-Nord, puis vers Saint-Léonard et Rivière-des-Prairies, tandis que la communauté du sud-ouest s'étend en direction de LaSalle. Une véritable économie ethnique se développe dans les secteurs de la construction, des travaux publics et du jardinage, avec des entreprises dont patrons et ouvriers sont italiens. Les femmes sont embauchées en grand nombre dans les ateliers de confection. Les commerces de proximité desservant la population italienne se multiplient.

LA TEMPÊTE LINGUISTIQUE

La vague d'après-guerre se distingue de la précédente par ses choix linguistiques. Les nouveaux arrivants décident en majorité de faire éduquer leurs enfants en anglais, la langue alors perçue comme la clé du succès et de la mobilité sociale. Certains directeurs d'écoles francophones, réfractaires à la diversité, accentuent le phénomène en orientant ceux qui seraient portés à choisir le français vers le secteur anglophone de la commission scolaire catholique. Cela a pour résultat l'anglicisation d'une partie de la communauté qui était jusque-là plutôt près des Cana-

diens français.

Au cours des années 1960, des représentants des élites francophones commencent à réclamer l'éducation obligatoire en français. Au sein de la

de celui de la population de souche britannique. Finalement, la loi 101 n'a qu'un impact limité sur les italophones parce que les enfants déjà scolarisés en anglais obtiennent des droits acquis et



Situé au cœur de la Petite-Italie, le marché Jean-Talon est, depuis les années 1930, un lieu important de sociabilité, non seulement pour les habitants du quartier, mais aussi pour beaucoup d'autres Montréalais. Photo de Louis-Philippe Meunier, 8 août 1963. (Archives de la Ville de Montréal, VM94-A0102-006.)

communauté italienne émergent de nouveaux leaders qui exigent le respect du libre choix, tout en se déclarant favorables à une éducation bilingue. Le choc est inévitable et la crise linguistique éclate en territoire italoophone, à Saint-Léonard, en 1967. Elle dure une dizaine d'années et ne prend fin qu'avec l'adoption de la Charte de la langue française (loi 101), en 1977. Dans ce conflit, des chefs de file de la population d'origine italienne veulent s'afficher comme une composante intrinsèque de la communauté anglophone du Québec. Ils refusent qu'on leur applique un traitement différent

qu'il y a très peu de nouveaux immigrants.

Le conflit linguistique affecte les relations entre italophones et francophones. De nouvelles organisations, notamment le Congrès national des Italo-Canadiens, sont mises sur pied pour défendre les intérêts de la communauté sur la place publique. Des hommes et des femmes politiques d'origine italienne s'affirment en politique provinciale, notamment au sein du Parti libéral, mais aussi à l'échelle municipale et scolaire. Leur présence témoigne d'une volonté d'être des participants actifs au processus politique.



Cette marchande montre fièrement ses olives, conservées en barrique, dans une petite épicerie italienne du Village-aux-Oies (aussi connu comme Goose Village ou Victoriatown), dans le sud-ouest de Montréal. De nombreux immigrants Italiens y habitent dans l'après-guerre, mais le secteur est rasé par la Ville en 1964, au nom de la rénovation urbaine. Photo, 13 novembre 1962. (Archives de la Ville de Montréal, VM94-C63-011.)

UNE COMMUNAUTÉ DIVERSIFIÉE ET BIEN ENRACINÉE

La communauté italienne ne forme cependant pas un bloc monolithique. Certes, l'identité spécifique y reste très présente, comme en témoigne un usage de la langue italienne à la maison plus fort que dans d'autres provinces. Toutefois, si beaucoup d'Italo-Montréalais tendent de plus en plus à se percevoir comme anglophones, beaucoup d'autres se sentent plus près des francophones tout en voulant faire reconnaître leur spécificité.

Une fois la crise linguistique terminée, des ouvertures se manifestent, notamment dans le champ culturel.

Dans les années 1980, des auteurs et des artistes se lèvent pour témoigner, en français, de l'expérience italienne au Québec. Mentionnons les pièces du dramaturge Marco Micone, notamment *Gens du silence* (1982) et *Addolorata* (1984) et les films de Paul Tana, *Caffè Italia* (1985), puis *La sarrasine* (1992), ainsi que le lancement de la revue transculturelle *Vice versa* (1983). C'est aussi à cette époque que paraissent les premiers travaux d'historiens sur la communauté italienne, en particulier ceux de Ramirez et de Perin. De nombreux Québécois francophones découvrent alors l'apport créatif de leurs voisins italophones. La Petite-Italie, ses cafés et ses restaurants deviennent à la mode et l'épice-

rie Milano attire une clientèle métropolitaine.

En 2016, le recensement dénombre 326 700 résidents du Québec qui déclarent une origine italienne, totale ou partielle. Seulement 51 025 sont nés en Italie et le double a l'italien comme langue maternelle. Manifestement, la communauté italienne n'est plus principalement immigrante. Elle plonge ses racines dans le terroir québécois et se présente sous plusieurs visages. Des générations d'ouvriers italiens ont littéralement construit le Québec : ses rues et ses trottoirs, ses canalisations et ses maisons. Leurs descendants sont devenus auteurs ou artistes, éditeurs ou communicateurs, enseignants ou chercheurs, avocats ou médecins, contribuant tous à bâtir une société québécoise différente.

Paul-André Linteau, C.M., C.Q., est historien et professeur émérite à l'UQAM. Spécialiste d'histoire urbaine, notamment de celle de Montréal, il s'intéresse depuis longtemps au rôle qu'y tient l'immigration.

Pour en savoir plus :

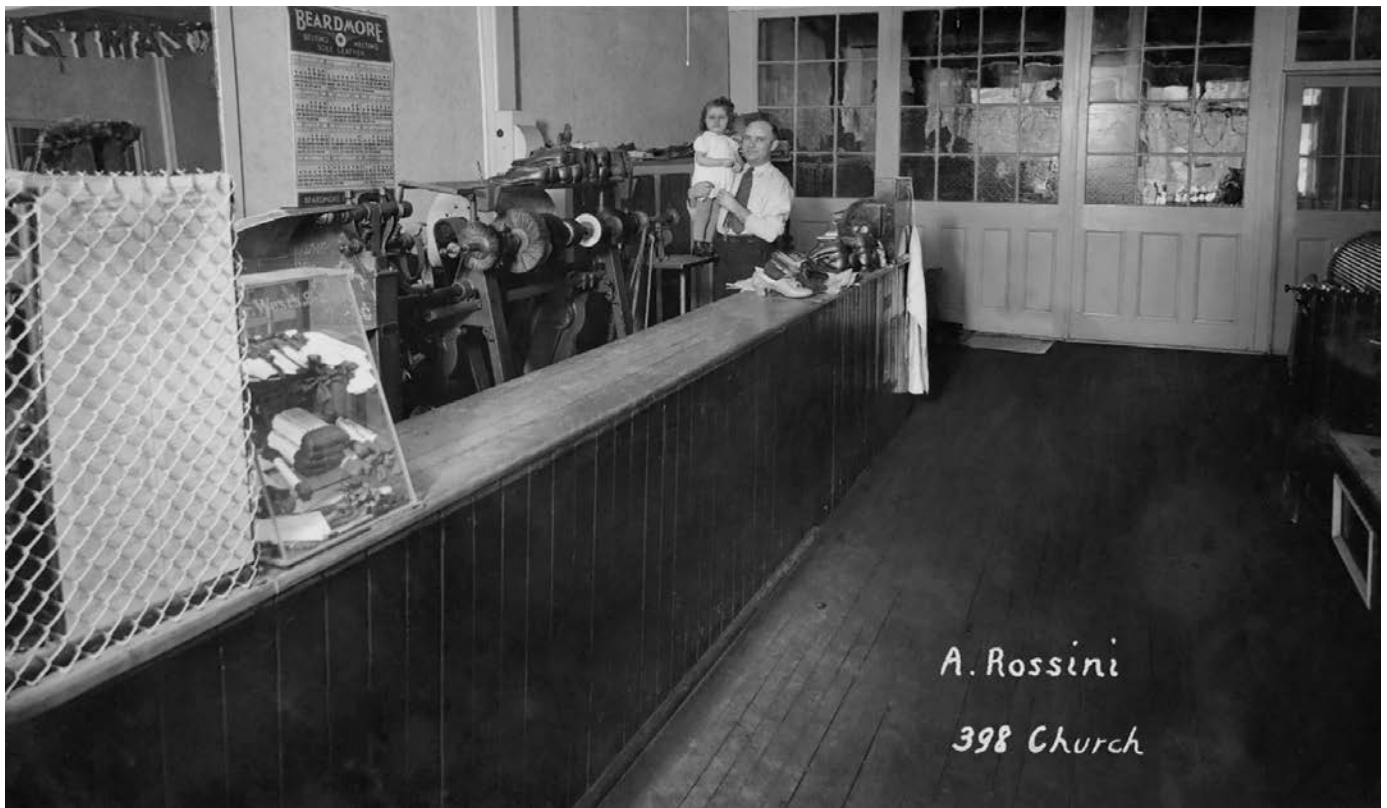
Claude Painchaud et Richard Poulin. *Les Italiens au Québec*, Hull, Éditions Asticou/ Éditions critiques, 1988, 231 p.

Roberto Perin. « Conflits d'identité et d'allégeance. La propagande du consulat italien à Montréal dans les années 1930 », *Questions de culture*, 2, 1982, p. 81-102.

Bruno Ramirez. *Les premiers Italiens de Montréal*. Montréal, Boréal, 1984, 137 p.

Bruno Ramirez. *Par monts et par vaux. Migrants canadiens-français et italiens dans l'économie nord-atlantique, 1860-1914*. Montréal, Boréal, 1991, 204 p.

Donat J. Taddeo et Raymond C. Taras. *Le débat linguistique au Québec. La communauté italienne et la langue d'enseignement*. Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal, 1987, 246 p.



Cordonnerie, rue de l'Église à Verdun. (Archives de l'auteur).

UNE COMMUNAUTÉ SINGULIÈRE LES PESARESI DE MONTRÉAL

par Roberto Perin

Originaire de la province de Pesaro, Sabatino Paci se trouve à La Prairie en 1911. Âgé de 23 ans et sachant lire et écrire, il a trouvé un emploi dans une des briqueteries de l'endroit. Contremaître, il dirige un groupe de 20 Pesaresi dont l'âge varie entre 17 et 50 ans et dont le salaire annuel n'est que les deux tiers de ce qu'il gagne, soit 360 \$ comparativement à 540 \$. Recelant une importante réserve de schiste argileux, La Prai-

rie produit une quantité considérable de briques. Sa plus grande fabrique en génère 64 millions par an. Au recensement de 1921, Paci travaille toujours dans une briqueterie, mais cette fois à Delson, village tout juste à l'ouest, où son équipe de Pesaresi se distingue de la précédente parce que certains y sont avec leurs familles. Son salaire est maintenant de 1 200 \$, alors que ses collègues gagnent toujours le tiers ou la moitié moins que lui.

Dans les années 1930, il s'installe définitivement à Montréal, rejoignant la vaste majorité des Pesaresi qui, d'emblée, y avaient élu domicile. La crise économique qui frappe de plein fouet l'industrie de la construction a dû conditionner ses choix. Dans le quartier Ville-Émard, Paci ouvre boulevard Monk une confiserie-tabagie, activité modeste en termes de rendement économique. La plupart de ses collègues suivent son exemple et se déplacent vers Montréal, quoique certains persistent à vivre en Montéré-



Fête champêtre au parc Jarry. (Archives de l'auteur).

gie dans l'entre-deux-guerres. D'autres essaient en province, notamment à Black Lake, à Gatineau, à Trois-Rivières et à Québec.

PESARO

Les provinces italiennes portent le nom de leur chef-lieu. Pesaro est ainsi à la fois ville et province. La plus septentrionale des cinq provinces qui composent la région des Marches est située en bordure de l'Adriatique et s'étend à l'ouest jusqu'aux Apennins. En 1911, elle compte plus de 275 000 habitants dont la plus grande partie est rurale et pratique le métayage, type d'exploitation très répandue en Italie où le prolétariat agricole constitue 62,5 % de la population totale. L'analphabétisme est très fréquent dans la province, s'élevant à plus de 60 %. Bien que faisant aujourd'hui partie de l'Italie centrale, Pesaro, par son histoire et les caractéristiques de sa langue parlée, se rattache en fait à l'Italie du Nord. Cette distinction est si prégnante que, à Montréal, il s'est consti-

tué deux associations régionales des Marches dont l'une est essentiellement composée de Pesaresi (l'Associazione socio-culturale La Famiglia Marchigiana, créée en 1998).

L'Italie de la fin du XIX^e siècle, dominée par la bourgeoisie du nord et une aristocratie réactionnaire, a peu à offrir aux masses laborieuses qui cherchent à améliorer leur sort. Déjà dans les années 1880, dans certaines régions du nord et du sud, celles-ci perçoivent l'émigration comme une solution miracle. Ce phénomène tarde cependant à se manifester à Pesaro. Ce n'est qu'au début du XX^e siècle que les départs transatlantiques augmentent subitement de 150 % entre 1904 et 1905, facilités par un réseau ferroviaire qui achemine les migrants aux deux principaux ports de départ de l'Italie continentale, soit Gênes et Naples. Ce flux est constitué majoritairement d'ouvriers non qualifiés d'origine paysanne.

Trois vagues rythment cette immigration : celle d'avant la Première Guerre mondiale, celle des années 1920 et celle

d'après la Seconde Guerre mondiale. Le premier conflit assène un coup de massue au flux migratoire qui atteint son point culminant en 1913. Composé essentiellement de jeunes hommes célibataires ou mariés, il s'arrête d'un coup sec, entraînant même un mouvement inverse, alors qu'individus et familles entières regagnent leur pays d'origine. Contrairement à la première, les deux autres vagues sont caractérisées par une immigration familiale, la dernière étant toujours composée de paysans laissés pour compte par le miracle économique italien de l'après-guerre. Mieux nourris et mieux instruits que leurs prédécesseurs, ils ont peu à espérer d'un métayage persistant.

Les statistiques relatives aux départs de la région des Marches avant 1925 indiquent l'Argentine (31 %) comme première destination des immigrants, suivie par l'Europe de l'Ouest (30 %) et les États-Unis (20%), le Canada n'en recevant que 2 %. Après la Seconde Guerre mondiale, leur pays cible est tout à fait différent. Presque 90 % d'entre eux choi-

sisent l'Europe de l'Ouest (la Suisse à elle seule en obtient 52 %), alors que l'Amérique du Nord n'en accueille que 5 %. Le Canada réussit tout de même à en attirer presque trois fois plus que les États-Unis.

LES PESARESI À MONTRÉAL

En l'absence de statistiques permettant de quantifier la présence des Pesaresi au Québec, nous avons constitué une base de données en utilisant les renseignements disponibles sur les sites Web d'Ellis Island, d'Ancestry.ca, de Généalogie Québec et des annuaires Lovell de la ville de Montréal. Plus de 400 familles dont plusieurs multigénérationnelles ont été ainsi identifiées.

À Montréal, dans les années 1910, un petit groupe habite des maisons de pension tenues par des Pesaresi tout près de la gare Windsor. Chacune des habitations sises aux numéros 8, 10, 12, 14 et 20 de l'avenue Mont-Sainte-Marie (disparue depuis) abrite en moyenne une quinzaine de ces migrants. Journaliers pour la plupart privés de leurs proches, ils y retrouvent une ambiance rassurante grâce aux mets traditionnels qui leur sont offerts, ainsi qu'au comportement et au vocabulaire familiers. Au numéro 8, par exemple, loge Luigi Lorenzetti, chef de la maison, avec son épouse et ses trois enfants, ainsi que deux beaux-frères, un neveu, un cousin et cinq autres Pesaresi. À la fin de la décennie, ces habitations sont beaucoup moins encombrées, signe d'une certaine amélioration dans les conditions de vie des immigrants.

Bien qu'il y ait une concentration relative de ces nouveaux arrivés à Montréal, on retrouve des familles dispersées ici et là à travers la métropole. Ce qui les unit toutefois est le sentiment d'être distincts en tant que septentrionaux des immigrants provenant massivement du sud de l'Italie. La rue Saint-Timothée au centre-ville attire, entre autres, les frères Romeo et Giuseppe Cagliesi (ce dernier sera maire de Piedmont dans les Lauren-

tides de 1930 à 1944 et de 1950 à 1955) qui ouvrent, en 1922, l'Hôtel Milano situé rue Ontario. Certains élisent demeure dans les banlieues récemment annexées à Montréal. À Tétreaultville dans l'est, ils sont déjà présents rue Souigny en 1917. Par la suite, les rues avoisinantes accueilleront plusieurs autres familles jusqu'après la Seconde Guerre mondiale. Tailleurs, chapeliers, cordonniers, cimentiers, briqueteurs, menuisiers, ce

Villeneuve Est présente un certain intérêt. Vingt-six individus s'y fixent, certains avec leurs familles, d'autres pas, pour une période d'un ou deux ans ou de façon quasi permanente. Ferdinando Cecchini est parmi ces derniers. Il y aménage avec sa famille, ouvrant en 1936 la cordonnerie Ferdinand qui demeure en activité jusqu'en 1961. De même, Raffaele Frulla s'y établit en 1925, ouvrant sa boucherie, Raphael & Frères, quelques



Hôtel Milano, rue Ontario, propriété des frères Romeo et Giuseppe Cagliesi. (Archives de la Ville de Montréal).

sont des gens de condition modeste. À Ville-Émard, les rues Marie-Anne (devenue Clovis et finalement Jolicœur) et Orchard (devenue Hurteau) reçoivent quatre familles chacune. C'est là qu'Enrico Terzi s'installe en 1913, ouvrant quelques années plus tard la boulangerie Roma qui deviendra un pôle d'attraction du quartier. Au cours du demi-siècle suivant, 35 familles, certaines venues au Québec après la Seconde Guerre mondiale, y résideront à long terme, exerçant des métiers tels qu'épicier, presseur, cuisinier, commis, plâtrier et concierge.

MOUVANCE

Déjà s'amorce un mouvement vers le nord bien au-delà de la rue Sherbrooke. Vingt-cinq familles résident sur le Plateau-Mont-Royal pour une période de plus de dix ans. Quoique petite, ne parcourant que huit pâtés de maison, la rue

années plus tard. À sa mort, en 1949, son fils Ivo prend la relève jusqu'en 1959.

Avec plus de 70 familles, Villeray est au cœur de la vie communautaire dans les années 1930 et 1940. C'est là, rue Saint-Dominique, que se trouve le Petit Pesaro, surnom que lui donnent volontiers les Pesaresi. Cinquante logements situés dans deux pâtés de maison entre les rues Faillon et Gounod sont occupés un temps par des Pesaresi dont dix-sept pendant plusieurs années, voire des décennies. C'est Mario Fiodaliso qui en détient le record, ayant vécu dans la même maison pendant près de 60 ans. Sa boulangerie-pâtisserie Fleur-de-Lys est en activité rue Villeray pendant une quinzaine d'années. Le quartier accueille une large gamme de professions allant d'entrepreneur en bâtiment au simple manoeuvre, de cuisinier au garçon de table, de marchand

au commis voyageur. Parmi les enfants d'immigrants, on retrouve des mécaniciens, des photographes, des techniciens, des enseignants, voire des directeurs d'école.

Un petit nombre de constructeurs et de contremaîtres sont concentrés à Notre-Dame-de-Grâce, comme pour signaler leurs aspirations sociales. Déjà en 1920, le briqueteur Giovanni (Jean) Cassiani y aménage rue Regent. Devenu entrepreneur, il établit après la Seconde Guerre mondiale la compagnie de construction Regent, dissoute en 1989. Pour sa part, Gino Mariani qui s'installe rue Montclair en 1926, crée dix ans plus tard Montclair Construction, entreprise spécialisée à ses débuts dans la réparation des trottoirs et la finition de béton. Cependant, ils ne favorisent pas tous ce quartier. Sabbatino Damiani, fondateur en 1936 de Sabbatino Construction, demeure rue Christophe-Colomb avant de transporter ses pénates dans la banlieue cossue de Hampstead. Pour sa part, Ernesto (Tino) Perlini, constructeur résidentiel actif dans le sud-ouest montréalais, avant d'édifier des maisons de luxe dans le West Island, réside d'abord à Ville-Émard et ensuite en bordure du lac Saint-Louis à Dorval. Des entrepreneurs se fixent dans un autre secteur nanti, Ville Mont-Royal.

Dans le second après-guerre, les Pesaresi ne font pas exception au déplacement généralisé de la population montréalaise vers les nouveaux territoires urbanisés. Ils choisissent leurs demeures fraîchement construites au nord, dans Cartierville, Ahuntsic et Montréal-Nord; au sud, dans Ville LaSalle; à l'est, dans Saint-Léonard, Anjou et Rivière-des-Prairies. Ce mouvement touche aussi les immigrants d'après-guerre pour qui la banlieue incarne le succès économique. On délaisse aussi l'île de Montréal pour résider à Laval ou ailleurs dans la grande région métropolitaine. Un certain nombre quittent même le Québec en direction de l'Ontario ou de l'Ouest

où les perspectives économiques et professionnelles semblent plus prometteuses.

Formant un groupe assez exigu par rapport aux Italiens d'autres régions de la péninsule, les Pesaresi ne disposent pas d'associations communautaires formelles avant la Seconde Guerre mondiale. Pour certains, la paroisse répond à ce besoin de regroupement collectif. Mais ceux qui habitent les quartiers éloignés des deux églises italo-phones fréquentent le plus souvent leur lieu de culte local, même pour les baptêmes, les noces et les funérailles. Les habitants de Tétéreaultville, par exemple, accomplissent leurs devoirs religieux à l'église Saint-Victor-de-la-Terrasse-Vinet. Jean Cassiani, lui, est un paroissien assidu de l'église Notre-Dame-de-Grâce où sept de ses douze enfants sont baptisés. Puisque son épouse est francophone, la distance qui le sépare de l'église Notre-Dame-de-la-Défense n'est pas le seul facteur en jeu. Certains Pesaresi sont d'authentiques anticléricaux qui refusent de mettre le pied dans une église catholique. Le cordonnier Cesare Mattioli fait inscrire ses enfants au greffe de l'hôtel de ville, plutôt que de les faire baptiser. D'autres se marient devant un ministre protestant, bien qu'ils ne pratiquent aucune religion, et se font enterrer au cimetière protestant Mount Royal.

En 1939 est établie la Loggia Marche affiliée à l'Ordre des fils d'Italie, association sous contrôle du consul fasciste. En général, les Pesaresi sont peu sympathiques au Duce et à son régime. Sur les plus de 220 Montréalais d'origine italienne internés pendant la Seconde Guerre mondiale, seulement quatre proviennent de Pesaro, dont un est ciblé pour ses activités criminelles plus que pour ses idées politiques. Dans les années 1920, les Pesaresi Terzo Boschi et Fortunato Talevi forment l'âme dirigeante du Circolo Matteotti antifasciste qui combat toute tentative de la part du consulat

italien d'accaparer les organisations communautaires. Ils provoquent une scission au sein de l'Ordre des fils d'Italie, formant leur propre association et établissent rue Jolicœur à Ville-Émard la salle Giuseppe-Mazzini, un foyer d'opposition à Benito Mussolini. Si la politique italienne passionne, certains ne sont pas insensibles aux bienfaits que la participation à la vie politique canadienne peut leur procurer. Le consul général d'Italie prétend à cet égard que Cagliesi, étant membre du Parti libéral, est un protégé du secrétaire de la province, Athanase David. Mais c'est seulement après la Seconde Guerre mondiale que les enfants et les petits-enfants de Pesaresi réussissent à percer en politique provinciale et fédérale, comme le démontrent le député fédéral Carlo Rossi (Bourassa, 1979-1988), le député provincial Pierre Curzi (Borduas, 2007-2012), et la ministre Liza Frulla (Marguerite-Bourgeoys, 1989-1998; Jeanne-Le Ber, 2002-2006).

Il ne faudrait pas conclure que les Pesaresi ont tous fait fortune en terre d'Amérique. Ils ne sont pas tous devenus chefs d'entreprises et ministres de la Couronne. Cible d'exploitation et de xénophobie, comme le sont d'ailleurs tous les immigrants de souche paysanne, analphabètes et ne parlant pas les langues du pays, éprouvés par la crise économique et par la guerre, ils se sont fixés des objectifs concrets : l'achat d'une maison et, dans la mesure du possible, l'éducation de leurs enfants. En général, ces objectifs ont été atteints. Avec l'avènement des Trente Glorieuses, leur progéniture, ainsi que les Pesaresi arrivés après la guerre, ont pu accéder à un confort relatif qui ne leur fait pas regretter le départ de leur terre d'origine.

Roberto Perin est professeur émérite d'histoire au Collège Glendon de l'Université York, à Toronto.

BIENVENUE DANS LA PETITE-ITALIE DE MONTRÉAL

par Sylvie Taschereau

La Petite-Italie est « un charmant quartier résidentiel abritant des cafés rétro, des pizzérias, des épiceries italiennes et des boulangeries traditionnelles [...] ». C'est ainsi, ou dans des termes semblables, que les guides touristiques et les divers sites Web qui font la promotion de Montréal présentent la Petite-Italie de cette ville, un quartier de l'arrondissement Rosemont–La Petite-Patrie situé entre la rue Saint-Zotique au sud, la rue Jean-Talon au nord, délimité à l'est par le marché du même nom et par la rue Drolet à l'ouest, et qui confère ses couleurs italiennes au boulevard Saint-Laurent. Un quartier, dit-on encore, où « [l]es cours débordent de plants de tomates et de vignes, le soccer [...] est un mode de vie et l'arôme exceptionnel des cappuccinos se mêle aux effluves des sauces qui mijotent [...] ». Aussi invitante soit-elle, cette Petite-Italie est le produit de l'intervention d'un groupe entrepreneurs, des autorités municipales, d'une marchandisation de l'ethnicité et du discours public qui la promeut au moins autant que celui de l'histoire de l'immigration italienne à Montréal.

L'expression « Petite Italie » n'est pas nouvelle. Depuis le début du siècle dernier, elle apparaît de façon récurrente dans les reportages que font ou reprennent les journaux du Québec à propos des grandes villes américaines, celle de New York en particulier. À Mont-

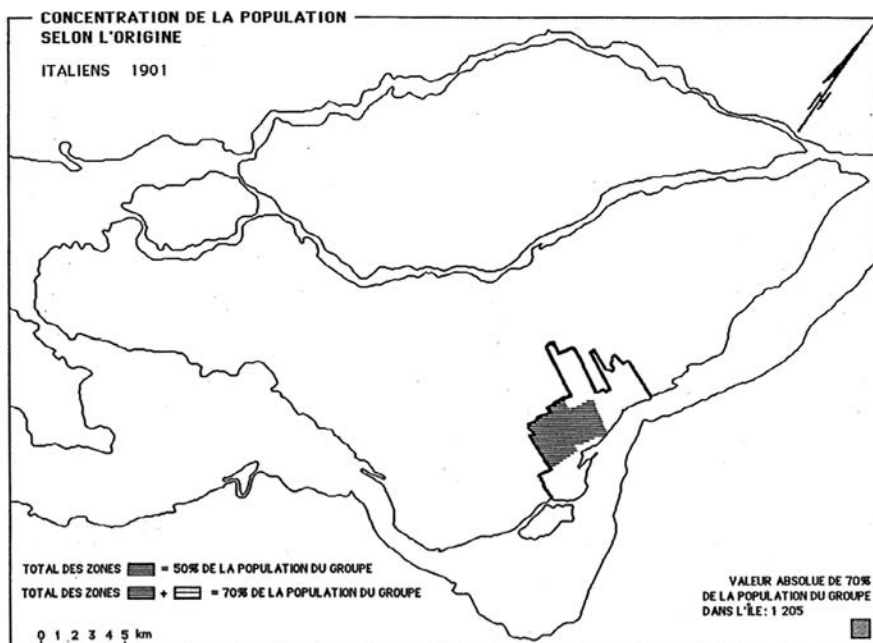


Épicerie Lembo, dans l'entre-deux-guerres. Elle est située rue Dante à Montréal, au cœur des quartiers où vivent à cette époque des Italiens de Montréal, et au cœur de la Petite-Italie actuelle. Commerces typiques des quartiers populaires, les épiceries sont des lieux de sociabilité et le crédit qu'elles accordent ou non à leur clientèle joue un rôle important dans la gestion des budgets familiaux. (BANQ, Coll. Félix Barrière).

réal toutefois, l'identification d'une seule et unique Petite-Italie située dans le quadrilatère décrit plus haut est une chose toute récente. C'est en 1997 en effet que la Ville de Montréal accorde officiellement à ce secteur le nom de Petite-Italie. Comme c'est le cas des autres Petites Italies de l'Amérique du Nord, mais d'une façon et à l'issue d'une histoire qui sont propres à la société québécoise, cette expression et l'usage qu'on en fait nous parlent moins des immigrants italiens que de la perception que l'on a de la population d'origine italienne et, dans ce cas, de l'état des relations qui existent

entre les Italo-Québécois et les Québécois d'origine canadienne-française. Pour le comprendre toutefois, il nous faut revenir sur les pas des premiers Italiens de Montréal.

C'est à partir des années 1880 que les migrations des Italiens vers le Canada prennent l'allure d'un phénomène de masse. À cette époque, l'industrialisation s'accélère, créant d'énormes besoins de main-d'œuvre dans l'industrie primaire, dans la construction des infrastructures de transport (en particulier celle des chemins de fer) et, l'urbanisation progressant, dans celle des infrastructures



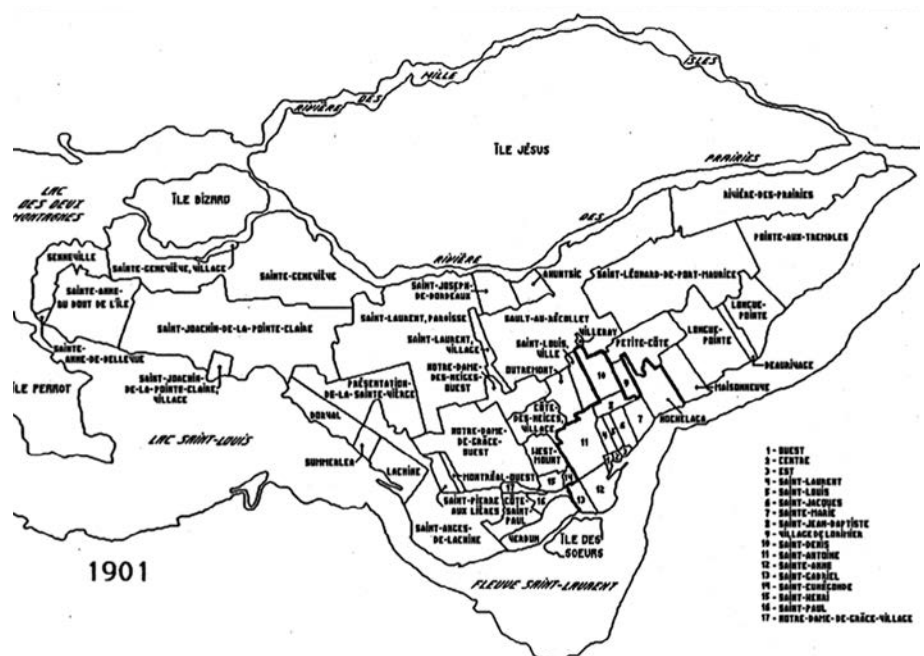
Claire McNicoll. *L'évolution spatiale des groupes ethniques à Montréal : 1871-1981*. Thèse de doctorat (géographie); École des hautes études en sciences sociales; 1986.

tées en Italie. Ces migrants sont relativement dispersés dans la ville : ils vont là où ils peuvent trouver un peu de travail et louer une chambre ou loger en pension, si possible chez des Italiens et de préférence des *paesani*, des gens qui viennent du même patelin ou du moins de la même région qu'eux.

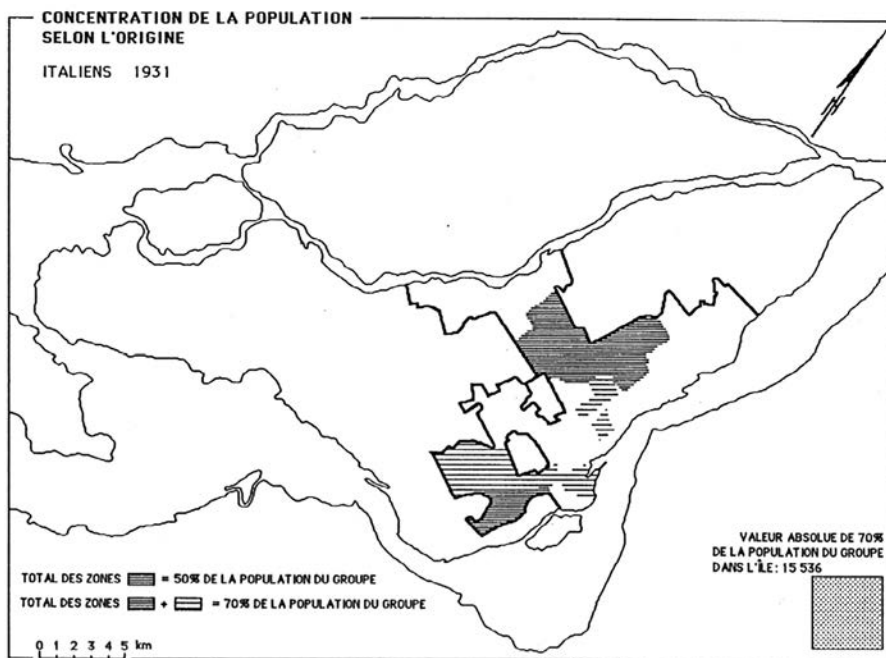
Revenus dans leur pays d'origine, les migrants italiens sont souvent de nouveau confrontés à l'impasse économique et beaucoup quittent définitivement l'Italie. À partir du tournant du XX^e siècle, en même temps que se poursuivent les migrations temporaires, de plus en plus d'Italiens s'établissent à Montréal de façon permanente. Cette fois, ils font venir femmes et enfants ou fondent une famille. Ils épousent des femmes de leur *paesi* mais aussi, de plus en plus, des femmes nées au Québec de parents italiens. Dans un premier temps, c'est dans la partie sud-est de la ville, un secteur qui chevauche l'actuel Village gai, le quartier latin et le quartier des spectacles (entre les rues Notre-Dame au sud, Ontario au nord, Beaudry à l'est et Saint-Urbain à l'ouest) que l'on trouve la plus forte concentration d'Ita-

urbaines. Métropole du Canada et première ville industrielle, Montréal devient un important pôle d'attraction pour les migrations internationales comme pour celles qui viennent de l'intérieur du Québec. La majorité des Italiens qui séjournent alors dans cette ville sont des hommes seuls, des travailleurs migrants. Ils partent pour la plupart des régions du sud de l'Italie. Ce sont des manœuvres agricoles ou des tenanciers qui louent à des conditions très dures les terres qu'ils cultivent. Ils viennent en Amérique du Nord pour quelques mois ou quelques années, le temps, espèrent-ils, de gagner suffisamment d'argent pour s'établir sur leur propre terre. Pour ceux-là, Montréal, siège du Canadien Pacifique et du Grand Tronc – les deux plus importants employeurs de travailleurs migrants et immigrants au pays –, est un lieu de passage, une étape du circuit exténuant dans lequel ils se sont engagés dans l'espoir d'améliorer leurs conditions de vie et celles de leur famille. C'est là en particulier qu'on les rassemble, ainsi qu'une foule d'autres travailleurs migrants, avant de les répartir et de les envoyer quelque part au Québec ou aux quatre coins du Canada, travailler

dans des mines et sur des chantiers ferroviaires ou forestiers. Ils y séjournent durant les mois d'hiver, en attendant la reprise de la saison d'emploi. La vie qu'ils y mènent est frugale : leurs salaires sont faibles et ils envoient l'argent qu'ils parviennent à épargner à leurs familles res-



Claire McNicoll. *L'évolution spatiale des groupes ethniques à Montréal : 1871-1981*. Thèse de doctorat (géographie); École des hautes études en sciences sociales; 1986.



Claire McNicoll. *L'évolution spatiale des groupes ethniques à Montréal : 1871-1981*. Thèse de doctorat (géographie); École des hautes études en sciences sociales; 1986.

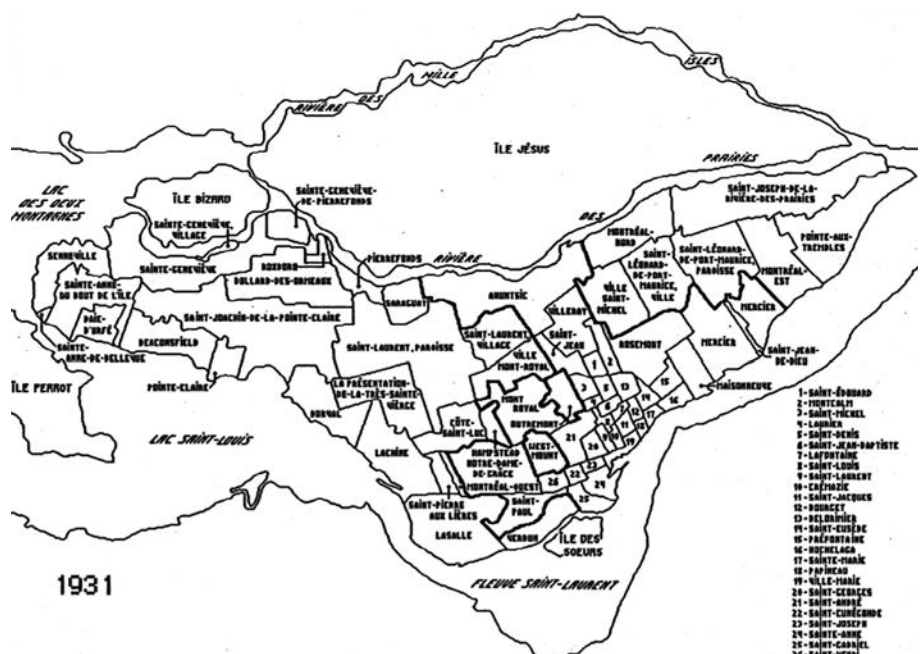
liens et la plupart des familles de cette origine. Ils habitent des rues voisines, voire les mêmes rues. C'est un secteur ouvrier et pauvre, non loin des installations portuaires et ferroviaires. Les logements n'y sont pas chers, encore moins si l'on peut les partager à plusieurs. Par contre, ils sont souvent décrépis et peu salubres. Mais les agences d'envoi de fonds se trouvent à proximité; des commerces tenus par des Italiens y apparaissent aussi. Enfin, cette population immigrante augmentant, la création en 1905 de la première paroisse nationale italienne, Notre-Dame-du-Mont-Carmel, et l'érection, deux ans plus tard, de l'église du même nom contribuent à en faire un lieu d'accueil. Dans la première décennie du XX^e siècle, le nombre d'Italiens vivant à Montréal fluctue entre 4 000 et 7 000 personnes. Il est rare qu'on mentionne alors le « quartier italien » et lorsqu'on le fait on ne le situe pas de façon précise dans la ville. On ne parle pas davantage de la Petite-Italie de Montréal, sauf exceptionnellement, à propos de l'ensemble de la population italienne. L'expression consacrée dans ce dernier cas est plutôt celle de « colonie italienne ».

FIGURE DE L'ÉTRANGER

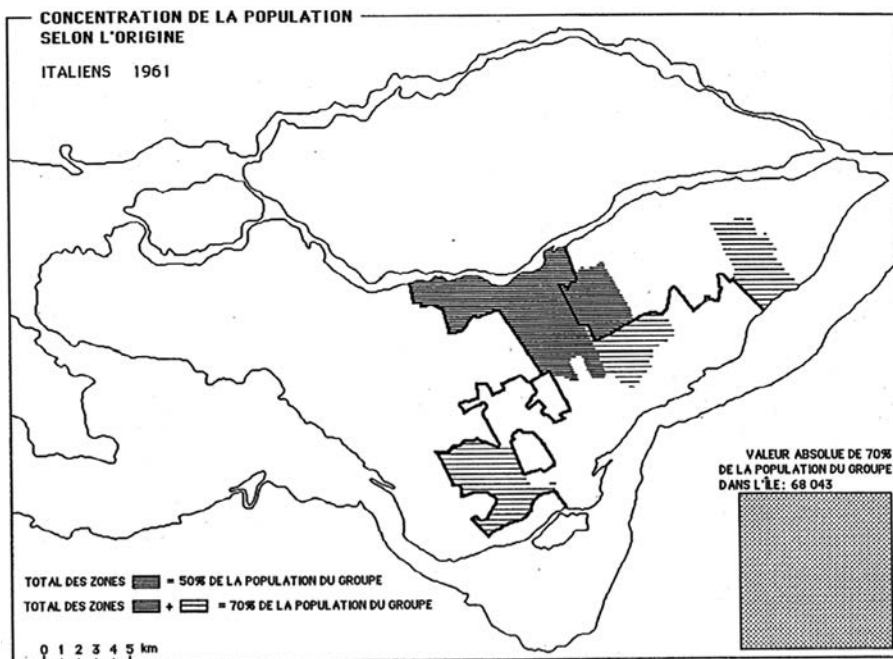
« À Montréal il n'y a pas moins de 8 000 Italiens, affirme en 1907 un journaliste de *La Presse*. Trois classes distinctes les divisent. Les professionnels, d'un côté

avec les industriels et les gros commerçants, [...et] la classe moyenne, où l'on trouve les gens de métier ou du petit commerce. Il est très rare qu'un crime se commette dans ces deux classes. La dernière, où l'on rencontre des journaliers et des chevaliers de la pègre, est celle où se cachent le plus facilement les criminels de toutes catégories ».

Voilà qui résume bien l'image que les journaux de cette époque construisent des Italiens et la réputation qui en découle. Exception faite peut-être des petits commerçants, les membres des deux premières classes identifiées ici sont peu nombreux, mieux intégrés, issus d'une immigration plus qualifiée et plus ancienne. C'est de la « troisième classe » d'Italiens où le reporter, on le voit, mêle sans hésitation criminels et journaliers, dont il est surtout question dans la presse. Dans les premiers quartiers où ils logent, on reproche à ces étrangers de s'entasser dans des « taudis infects ». Sans doute, le fait que beaucoup de manœuvres italiens soient des hommes seuls et de passage les rend-il suspects d'emblée. Ils auraient de plus, dit-on, la dégaine du couteau ou



Claire McNicoll. *L'évolution spatiale des groupes ethniques à Montréal : 1871-1981*. Thèse de doctorat (géographie); École des hautes études en sciences sociales; 1986.



Claire McNicoll. *L'évolution spatiale des groupes ethniques à Montréal : 1871-1981*. Thèse de doctorat (géographie); École des hautes études en sciences sociales; 1986.

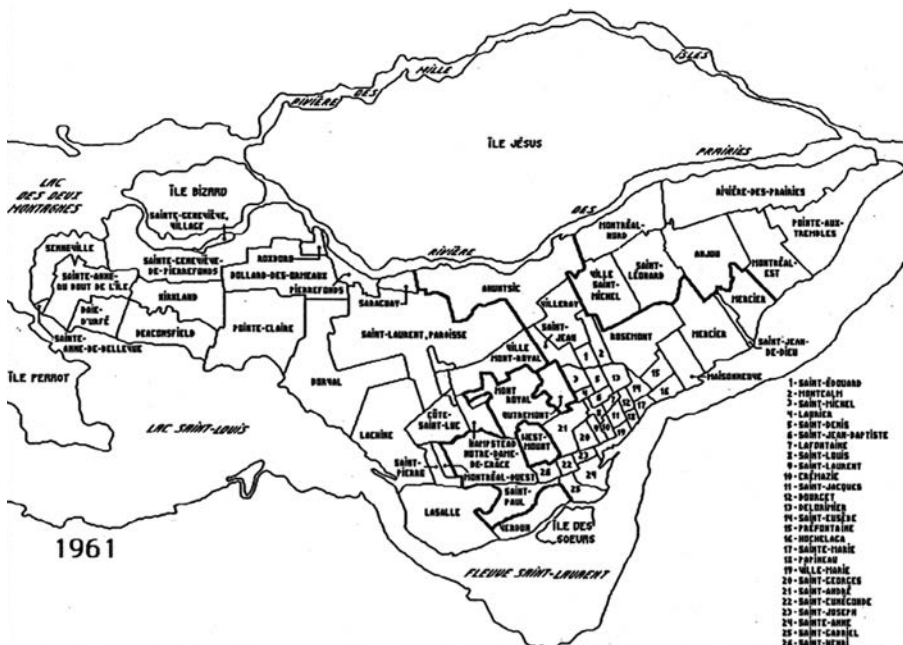
celle du revolver facile. *La Presse* rapporte régulièrement quelque « drame sanglant » auquel ils sont mêlés. De même, on les associe spontanément à des organisations criminelles italiennes, la Mano Nera et la 'Ndrangheta notamment. Enfin, on s'inquiète sérieusement

de compter parmi eux des anarchistes fanatiques. Entre la fin du XIX^e siècle et les années 1920, en effet, des représentants du mouvement anarchiste en Amérique du Nord, dont quelques immigrants italiens, sont impliqués dans des attentats politiques. À cette époque, en

somme, l'Italien est une des figures de l'étranger et il est fréquemment perçu comme une menace, non seulement pour l'intégrité physique de la population, mais également pour sa vie démocratique. Cette image de l'« étranger ennemi » est ravivée au moment des deux guerres mondiales, en particulier de la Seconde. Comme l'ont montré les travaux de Roberto Perin, dans l'entre-deux-guerres, attirés par le prestige dont Benito Mussolini jouit à l'étranger plus que par l'idéologie qu'il incarne, plusieurs Italiens de Montréal adhèrent à des clubs fascistes. Lorsque la guerre éclate, cela leur vaut, comme à tous ceux que l'on soupçonne d'être des sympathisants de ce régime, des mois d'internement dans des camps de travail.

VERS L'ACTUELLE PETITE-ITALIE

En 1931, la population italienne de Montréal compte près de 21 000 personnes et forme la deuxième minorité d'origine autre que britannique dans cette ville. Au cours des deux décennies qui précèdent, migrants et immigrants ont quitté ou échappé aux quartiers surpeuplés du sud de la métropole. Beaucoup se dirigent vers le nord de la ville, dans ce qui devient les quartiers Saint-Jean-Baptiste et Villeray, entre le chemin de fer du Canadien Pacifique et la rue Jean-Talon. En 1910, au-delà de cette limite, c'est pratiquement la rase campagne; si bien que pendant quelques années, les familles italiennes peuvent mettre à profit les champs et les buissons voisins pour récolter des petits fruits, des herbes sauvages, ou même élever quelques animaux. Dans ces quartiers neufs, bien que le bâti progresse rapidement, l'abondance d'espace permet d'aménager chez soi ou à proximité les fameux potagers dont on a fait l'un des traits distinctifs de ces immigrants. Les produits qu'ils en tirent leur donnent un peu d'autonomie en même temps que le plaisir de perpétuer certaines des habitudes alimentaires évoquées plus tôt. La majorité des hommes de cette communauté



Claire McNicoll. *L'évolution spatiale des groupes ethniques à Montréal : 1871-1981*. Thèse de doctorat (géographie); École des hautes études en sciences sociales; 1986.

est employée par les grands ateliers de chemins de fer, travaille au pavage des rues, à la pose de canalisations et de rails de tramways, ou pour l'une des industries légères établies dans ce secteur de la ville. Les femmes commencent pour leur part à combiner les tâches ménagères essentielles au bien-être de leur famille et le travail dans les ateliers et les usines de confection.

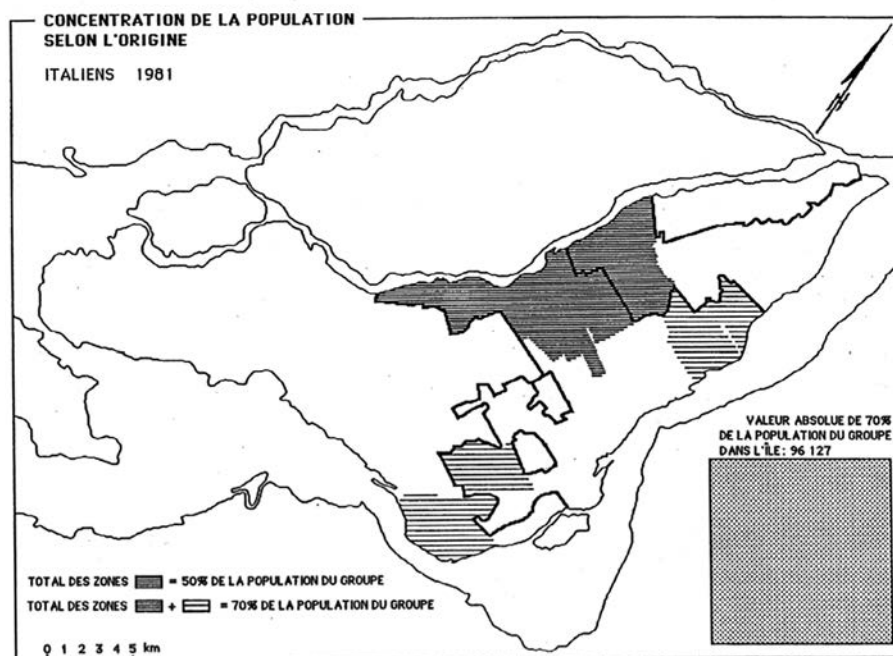
À cette époque encore, ces travailleurs modestes dont certains maîtrisent mal le français et l'anglais se heurtent à beaucoup de préjugés. Le fait de se regrouper dans différents secteurs de la ville assure aux nouveaux venus le réconfort d'une langue qui leur est familière et un appui moral, stratégique, voire financier, face aux difficultés de l'immigration. Cela dit, les Italiens ne sont jamais majoritaires dans les quartiers qu'ils habitent. Dans Saint-Jean-Baptiste et Villeray, ils voisinent surtout avec des Canadiens français, mais aussi avec des Montréalais d'origine britannique ou irlandaise et des Juifs d'Europe de l'Est ou de Russie. De même, dans l'entre-deux-guerres, ces deux quartiers ne rassemblent jamais plus du tiers des Italiens de Montréal. C'est là cependant qu'ils sont les plus nombreux. Et c'est dans ce secteur qu'est érigée, en 1911, une seconde église italienne, Madonna della Difesa, de même que l'école paroissiale du même nom, où une partie de l'enseignement se fait en italien. Le centre communautaire Casa d'Italia ouvre ses portes non loin de là, rue Isabeau (Jean-Talon), en 1936. Tout près également apparaissent des clubs sportifs, des clubs ouvriers et des sociétés de secours mutuel dont les membres, comme la plupart de leurs compatriotes à Montréal, viennent en majorité des villages et petites villes du Molise et de la Campanie. Autant de repères qui, de même que les commerces italiens, signalent leur présence dans l'espace de la ville et marquent l'identité d'un quartier. Le marché du Nord (Jean-Talon), aménagé dans le cadre des travaux publics entrepris pendant la Grande Dépression et

qu'ils fréquentent assidûment, leur est depuis associé.

DE L'APRÈS-GUERRE AUX ANNÉES 1960 : UN SECOND SOUFFLE

Stoppée par la crise des années 1930, l'immigration italienne au Canada reprend avec force après la Seconde Guerre mondiale, à la faveur de la croissance économique rapide. Les anciens réseaux migratoires du Molise et de la Campanie sont réactivés, mais les origines régio-

entreprises. Ce secteur est de plus en plus souvent désigné comme « quartier italien ». Il est entendu cependant qu'il en existe d'autres. Cela est d'autant plus vrai que ses habitants et les immigrants italiens récents commencent à le délaisser pour s'établir plus au nord et à l'est : dans les quartiers Saint-Michel et Saint-Léonard surtout, puis à Rivière-des-Prairies et dans la ville de Laval; ou encore, vers le sud-ouest, dans Notre-Dame-de-Grâce et LaSalle. D'autres groupes immigrants les remplacent, Haïtiens et Sud-



Claire McNicoll. *L'évolution spatiale des groupes ethniques à Montréal : 1871-1981*. Thèse de doctorat (géographie); École des hautes études en sciences sociales; 1986.

nales des immigrants se diversifient. À nouveau, le pays a besoin d'une main-d'œuvre abondante, principalement non qualifiée. Au Québec, la population d'origine italienne passe de 28 000 personnes, en 1941, à près de 170 000, en 1971, et se concentre sur l'île de Montréal. Dans un premier temps, les quartiers Saint-Jean-Baptiste et Villeray profitent de cette nouvelle immigration. Elle donne un second souffle à l'activité économique et à la vie communautaire italiennes dans ce secteur de la ville, faisant apparaître de nouveaux commerces, des cafés, quelques restaurants et d'autres

Américains en particulier.

Dans les années 1960, les débats et les lois linguistiques adoptées au Québec reflètent une préoccupation nouvelle de la majorité francophone pour la francisation des immigrants. Les Italo-Montréalais sont désormais trilingues. Mais ils sont surtout scolarisés en anglais et revendiquent pour leurs enfants l'accès à cette langue, celle de la mobilité et jusque-là aussi celle de la réussite économique. À l'époque du conflit de Saint-Léonard qui en 1968 oppose Italo-Montréalais et Québécois francophones, l'expression « Petite Italie » qu'on utilise

ENTRE RUPTURE ET TRANSMISSION

LES PRATIQUES ALIMENTAIRES ITALIENNES AUTOUR DU MARCHÉ JEAN-TALON

par Amélie Masson-Labonté et Marie-Anne Gagnon

Quitter famille, amis et patrie, peiner à l'ouvrage pour un salaire de misère et s'entasser dans un logement temporaire : voilà le sort qui attend de nombreux Italiens à leur arrivée à Montréal au début du XX^e siècle. Le jeu en valait-il la chandelle? Le traumatisme de la migration se décline sous diverses formes : choc culturel, isolement, difficultés linguistiques et préjugés de la société d'accueil. Chez les Italo-Montréalais, les marques du déracinement se font profondes, et vont teinter plusieurs générations. Tirillés entre la nécessité de s'adapter et celle de préserver leur héritage, ils vont développer au fil des ans une culture hybride qui prendra racine avec force sur le sol américain. La table est l'un des piliers fondateurs de l'italianité : « La nourriture », résume Giovanna, Montréalaise depuis 1957, « c'est ce que les Italiens ont trouvé de mieux comme antidépresseurs » (Melfi). Aussi, c'est en grande partie par elle que passera la survivance des traditions culturelles. C'est d'abord autour du marché Jean-Talon de la Petite-Italie que s'implantent et se transmettent les traditions alimentaires qui marquent l'identité, le cœur et la mémoire de la communauté italienne.



Le marché du Nord ou Jean-Talon. Photo d'Armour Landry, 1955. (© Archives de la Ville de Montréal, VM94-D0414).

NAISSANCE D'UN QUARTIER ITALIEN

L'accession à la propriété est un point tournant dans le destin des Italiens venus chercher fortune à Montréal. Avant d'amasser l'argent nécessaire pour s'acheter un lot, ils doivent économiser pendant de nombreuses années. Au début du XX^e siècle, ils remontent progressivement le boulevard Saint-Laurent, attirés par les opportunités de

travail et les terres cultivables autour de la gare du Mile-End. Vers 1910, le père d'Olinda Iuticone fait l'achat d'une maison de campagne sans électricité ni eau courante, rue Isabeau (aujourd'hui rue Jean-Talon), au coin de Berri. « Il y avait plus d'espace, on vivait mieux ». À partir du moment où ils ont accès à une terre, les Italiens – des agriculteurs ayant fui la famine – font pousser toutes sortes de légumes (Ramirez). En 1928, lorsque Vincenzo Monaco

achète son premier lot coin Beaubien et Bordeaux, le quartier abonde en potagers. « Dans ce coin, il n'y avait que des jardins – jardins que nous faisons nous autres, les Italiens [...] le Canadien ne faisait pas de jardin; c'était seulement le pauvre Italien qui cultivait » pour faire des économies et prévenir la famine. Tout était cher dans ce temps-là; on achetait donc le strict minimum, comme de l'huile, du sucre et des olives (Ramirez). Ils avaient des poules, et des chèvres pour faire la ricotta. Le régime quotidien était essentiellement végétarien, composé de pâtes, de riz, de fèves et de légumes. La viande, c'était pour le dimanche. Dans les moments plus difficiles, une famille de huit personnes pouvait se partager un demi-poulet le jour de Noël, gardant l'autre moitié pour le Nouvel An (Agostinelli et Foulidis).

Même dans l'après-guerre, lorsque le quartier se densifie et que les Italo-Montréalais jouissent de conditions de vie plus confortables, ils cherchent toujours à avoir accès à un terrain. Les enfants devaient jouer dans la ruelle, car la cour était réservée au potager! Ils donnent au jardin un caractère quasi sacré. Plusieurs vont même jusqu'à recréer le jardin de leur enfance, y plantant oliviers, citronniers, lauriers, pruniers et figuiers. Ils trouvent des moyens ingénieux pour faire survivre ces arbres méditerranéens aux hivers québécois, à l'ahurissement le plus complet de leurs voisins « canadiens » (Tana).

PRATIQUES ALIMENTAIRES

L'environnement culturel et alimentaire des Italo-Montréalais, qui ont besoin de cohésion pour combattre l'isolement, émerge au sein de la Petite-Italie. « Quand je suis arrivé ici, dans ce quartier », confie Costanzo d'Amico, « il n'y avait pas d'endroits pour se divertir; alors nous passions notre temps dans ces "grosseries" » (Ramirez). Tout comme les épiceries, le nouveau mar-



Le marché Jean-Talon, un marché ouvert, 8 août 1963. (© Archives de la Ville de Montréal, VM94-A0102-007).

ché public, inauguré en 1933, devient un point d'ancrage de la communauté et un lieu de sociabilité. Au début du siècle, les Italiens de la paroisse Notre-Dame-de-la-Défense se réunissent tous les samedis, raconte-t-on, le long de la rue Isabeau, pour échanger légumes, bétail et produits transformés. Lorsque la Ville décide d'entreprendre la construction du marché du Nord (il change officiellement de nom en 1982), elle aurait adapté sa conception à la clientèle italienne : un marché ouvert à l'européenne, où l'on retrouve aussi des animaux vivants.

Bien que le marché public permette exclusivement la vente de produits locaux, les Italo-Montréalais trouvent des solutions pour s'y procurer des produits italiens : ils confient des semences provenant d'Italie aux agriculteurs, et ils installent des étals d'importations italiennes dans l'arrière-cour des maisons

des rues Mozart et Jean-Talon. Nino Marccone raconte que dans les années 1970, les Italiens venaient acheter à la caisse des légumes et des *castagne* que les Québécois ne connaissaient pas. Ces derniers mangeaient de la laitue iceberg et des concombres, explique Lino Birri, alors que les Italiens préféraient l'escarole, le *radicchio*, les poivrons rouges et les aubergines (Faubert et Forgione). Dans la seconde moitié du XX^e siècle, même si beaucoup d'Italo-Montréalais quittent la Petite-Italie, ils n'abandonnent pas « leur marché », surtout lorsqu'on menace de le fermer. L'apparition du supermarché ébranle fortement la santé des marchés publics. Entre 1959 et 1969, la Ville de Montréal en ferme quatre. En 1974, le marché Jean-Talon est directement menacé de fermeture, mais des voix s'élèvent : « Nos amis italiens n'ont pas voulu que l'administration y touche! » (*Le Devoir*). Pour eux,



Étal d'importation en périphérie du marché, 1985. (© Archives de la Ville de Montréal, VM94-U3762-003).

le marché Jean-Talon, c'était beaucoup plus qu'un endroit où s'approvisionner. Il a été pour sa communauté, explique Faustina, une source de soutien moral et psychologique, contribuant à la survie culturelle des familles.

Dans leur pays d'origine, l'identité des Italiens est centrée sur la région. « L'unification ne s'est vraiment concrétisée qu'à partir du moment où nous sommes arrivés en l'*America*. Ce n'est qu'une fois débarqués dans ce *melting pot* que nous sommes tous devenus des Italiens » (Melfi). Napolitains, Siciliens et Piémontais développent une nouvelle culture italo-montréalaise. Un grand nombre d'entre eux fréquentent le marché Jean-Talon à certaines périodes clés du calendrier : l'arrivée des artichauts en avril, les fruits d'été et le temps des moissons. Les boisseaux de tomates bien mûres finissent alors en conserve. Les légumes en glorieux bocaux de marinades – aubergines et *giardiniera* (carottes, céleris et choux-fleurs) – garniront les étagères de la *cantina* (chambre froide). S'y joignent des poivrons rouges grillés

dans l'huile d'olive, des haricots Borlotti séchés, et du vin maison.

COUPURE DANS LA TRANSMISSION

Les Italiens de deuxième génération grandissent dans l'environnement culturel et gastronomique créé par leurs parents. Alors que les Québécois apprivoisent tranquillement la cuisine italienne, on observe chez les enfants des immigrants une certaine coupure par rapport aux traditions familiales. Pourquoi?

L'intégration des Italiens à la société canadienne-française n'est pas des plus faciles, qu'on pense à leur internement durant la Seconde Guerre mondiale, à la crise de Saint-Léonard en 1968, ou encore à l'intolérance et aux préjugés culturels de nombre de Québécois envers les Italiens, qu'on traitait de « wops » ou de « macaronis ». Le poids de leurs origines se fait sentir de la cour d'école jusqu'au travail. À l'Halloween, les enfants de Villeray craignent de se rendre chez les Panaccio, de peur

« d'y recevoir des poignées de macaroni ou des tranches de piment fort. » (Jasmin) Face à cette méfiance culturelle, les enfants de deuxième génération veulent se fondre, s'intégrer dans la société pour être « comme les autres ». La honte des origines s'accompagnait donc souvent d'un rejet des traditions culturelles.

L'abandon du jardin s'opère lui aussi dans la communauté italo-montréalaise parce que les Italiens de seconde génération accèdent à un meilleur statut socioéconomique et veulent s'affranchir de cette étiquette de « paysan ». Nino Marcone, ex-proprétaire de la fruiterie Chez Nino, a vu apparaître ces changements progressifs chez la jeune génération. Ce sont des professionnels et les traditions d'autrefois ont un poids culturel qui est difficile à porter, raconte-t-il; pour eux, elles font *cafone*, c'est-à-dire rustres ou arriérées (Faubert et Forgione). Autant dire qu'elles ravivent la mémoire d'une misère que leurs parents ont trop bien connue.

Puisqu'elles ne sont plus synonymes de



Kiosque en périphérie du marché avec presseur à raisins et cruches, 1965. (© Archives de la Ville de Montréal, VM94-U1056-016).

survie, les tâches de préservation alimentaires sont souvent perçues comme des corvées. Stefano Faita se rappelle : « À l'automne, ma mère nous imposait inévitablement une corvée annuelle de tomates [...] je n'ai qu'à fermer les yeux et je vois rouge! » (Faita) Maria Civita décrit aussi ce sentiment d'obligation laborieuse : « En grandissant dans les années 1970 et 1980, je ne peux pas honnêtement dire que j'ai eu du plaisir à aller au marché Jean-Talon. Pour moi, ça évoque le souvenir de substances collantes, de moments embarrassants, quand vos parents essayent de négocier les prix, et de beaucoup de travail dur et ennuyeux à faire après un long voyage dans un autobus bondé ».

RETOUR AUX SOURCES

C'est avec des décennies de recul que ces moments deviennent de beaux

souvenirs. « Comme cette époque me manque! », s'écrie Maria qui a recommencé à préparer ses conserves de tomates. Le récit autobiographique de Mary Melfi illustre dans toute sa complexité la confrontation de deux générations d'immigrantes, la volonté d'affranchissement de la jeunesse, mais aussi ce retour tardif aux valeurs familiales : « Montre-moi [...] comment on met les tomates en conserve », demande Mary à sa mère, qui s'indigne : « Tu n'es jamais venue me donner un coup de main. Toujours trop occupée. Adolescente, tu te moquais de nous parce que nous faisions pousser des *pomodori* dans la cour. Tu aurais préféré de la pelouse pour t'allonger au soleil et bronzer. Et maintenant, tu veux savoir comment on fait des conserves de tomates! »

Autant le rejet de cette italianité paysanne fait partie d'un processus d'affirmation sociale pour plusieurs enfants

d'immigrants, autant l'atteinte d'une certaine réussite professionnelle et le développement d'un sentiment d'appartenance suffisamment fort à la société canadienne leur permet un retour aux traditions de leurs grands-parents. Chez la troisième génération, cette nostalgie est doublée d'un fort sentiment d'urgence : la peur de voir disparaître les traditions familiales est palpable. Preuve en est, ce véritable cri du cœur que lance Adam Zara, dans son éditorial de *Panorama Italia* de décembre 2018. Comme beaucoup de jeunes Italo-Canadiens, c'est au moment de la perte de son grand-père que la prise de conscience se fait plus vive. « Si nous ne prenons pas la décision consciente de poser des questions, prendre des notes, tourner un vidéo, ou se pratiquer auprès de nos grands-parents alors qu'ils sont encore en vie et actifs, ces précieux savoir-faire ne survivront pas à une troisième génération en sol nord-américain ».

La cuisine de ma grand-mère italienne, le livre des deux jeunes Italo-Montréalais Matteo Agostinelli et Matthew Foulidis, s'inscrit tout à fait dans cette mouvance. Rassemblant les recettes éparées que les femmes de cette génération ne connaissaient qu'à travers leurs gestes mille fois répétés, les auteurs ont dû, de leur propre aveu, poser un geste draconien, une tâche qu'aucun membre de leur famille n'avait tenté auparavant : les écrire. Nombreux sont les Italo-Montréalais de troisième génération qui ont développé une passion pour la cuisine de leurs grands-mères. « Dans mes cours, je vois beaucoup de jeunes Italiens à qui les parents n'ont pas enseigné à cuisiner », raconte Elena Faita, propriétaire de l'école de cuisine Mezzaluna. « Ils me disent : "Elena, ma mère faisait cette recette, je veux l'apprendre!" » (Vézina-Montplaisir).

La communauté italo-montréalaise, aujourd'hui dispersée, s'est épanouie autour du marché Jean-Talon dans les premières décennies du XX^e siècle. On lui doit en partie la naissance et la survie de ce lieu aujourd'hui iconique. Au mar-



Agriculteur vendant des caisses de poivrons rouges au marché Jean-Talon, 1987. (© Archives de la Ville de Montréal, VM94-U4667-007).

ché, bien des Montréalais ont découvert et apprivoisé les produits italiens, et reconsidéré les valeurs et les pratiques italo-montréalaises, autrefois rejetées et ridiculisées. Comme le souligne Josée di Stasio, l'art de vivre à l'italienne célèbre la fraîcheur, la production locale et la saisonnalité. Il valorise l'intergénérationnel, l'hospitalité et les rituels de la table qui permettent de profiter du moment présent.

C'est désormais avec des voisins d'origines diverses que les Italo-Montréalais partagent leur savoir-faire, par exemple lors de *partys* de conserves. Elena Faita constate qu'il y a aujourd'hui « plus de Québécois que d'Italiens qui font des pâtes fraîches » (Vézina-Montplaisir). Ça aura pris quelques générations, mais les traditions italiennes développées autour du marché Jean-Talon font désormais partie de l'ADN de Montréal.

Amélie Masson-Labonté est historienne chez Storica.

Marie-Anne Gagnon est historienne chez Storica.

Pour en savoir plus :

Lectrice anonyme, « Carrefour », *Le Devoir*, 13 août 1976, p. 2.

Matteo Agostinelli et Mathew Foulidis. *La cuisine de ma grand-mère italienne*. Montréal, Éditions Parfum d'encre, 2016.

Faustina Bilotta. Communication personnelle, 27 mai 2019.

Hélène-André Bizier. « Marché Jean-Talon. Petite histoire du "ventre de Montréal" », *La Presse+*, 2 juillet 2018, http://mi.lapresse.ca/screens/57ed5a58-d37d-45b5-817d-69d8a862a5cf_7C_0.html.

Corporation de gestion des marchés publics de Montréal. *Les marchés publics de Montréal*, <http://ocpm.qc.ca/sites/ocpm.qc.ca/files/pdf/P68/8d.pdf>.

Josée Di Stasio. *di Stasio le magazine*, n° 1 (Comme en Italie, [2018]).

Stefano Faita. *Je cuisine italien*. Montréal, Les Éditions du Trécaré, 2011.

Lynne Faubert et Michele Forgione. *Montrealissimo. Vivre et manger à l'italienne*. Montréal, Les Éditions de l'Homme, 2016.

Claude Jasmin. *La petite patrie*. Montréal, Les Éditions La Presse, 1972.

Maria Civita. Communication personnelle, 22 mai 2019. (Nous n'utilisons que son prénom et son deuxième nom à sa demande.)

Mary Melfi. Communication personnelle, 26 mai 2019. (Nous n'utilisons que son prénom à sa demande.)

Mary Melfi. *Là-bas, en Italie. Conversation avec ma mère*. Montréal, Éditions Tryptique, 2015.

Bruno Ramirez. *Les premiers Italiens de Montréal. L'origine de la Petite Italie du Québec*, Montréal, Boréal, 1984.

Mario Robert. « Chronique Montréalité n° 15 – Le marché Jean-Talon », Archives de la Ville de Montréal, 13 octobre 2014, <http://archivesdemontreal.com/2014/10/13/chronique-montrealite-no-15-le-marche-jean-talon/>.

Société de développement commercial (SDC) Petite-Italie marché Jean-Talon. « Petite-Italie/Little-Italy », *Vive 375° Guide officiel* 2017, p. 3.

Paul Tana (réalisateur). *Le Figuier* [DVD]. École des médias de l'UQÀM, 2018, 28 minutes.

Geneviève Vézina-Montplaisir. « Souper à l'italienne chez les Faita ». *Caribou : la cuisine québécoise raisonnée*, n° 9 (printemps 2019), p. 41-46.

Adam Zara. « Make 2019 a Turning point », Editorial, *Panoram Italia*, vol. 13, n° 6 (décembre 2018/janvier 2019), p. 10.

CUISINE POPULAIRE ET BONNES TABLES ITALIENNES DE QUÉBEC, D'HIER À AUJOURD'HUI

par Catherine Ferland

L'un des domaines culturels où l'influence italienne se manifeste de la manière la plus évidente est la gastronomie. Entre le XIX^e siècle et les décennies suivant la Seconde Guerre mondiale, la ville de Québec a vu s'établir quelques milliers d'immigrants provenant notamment de Parme, de Rome ou de Naples. Bien que la communauté italienne de Québec soit historiquement assez restreinte, son dynamisme compense largement cette faible représentation : plusieurs de ces Italiens, seuls ou en famille, ont en effet ouvert des établissements de restauration, faisant par la même occasion entrer une cuisine ensoleillée dans nos mœurs alimentaires. Des noms tels que Malnig, Boezio, Marcolin, Bragoli, Leoni, Sgobba, Cortina ou Monti sont indissociables du milieu de l'alimentation et de la restauration italienne à Québec et ont contribué à façonner l'identité gastronomique de la Vieille Capitale.

AUX SOURCES DE LA PRÉSENCE ITALIENNE AU QUÉBEC

Avant de passer à table, intéressons-nous aux individus eux-mêmes. À quand remonte la présence italienne dans nos contrées? Il semble que les tout premiers individus originaires d'Italie soient arrivés ici en 1665, en tant que soldats du



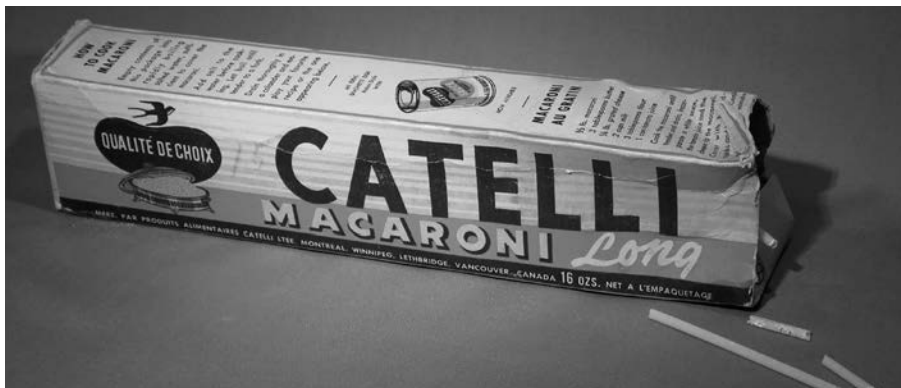
Vitrine du grand magasin Paquet sous le thème « féerie à saveur italienne », vraisemblablement dans les années 1960. (Collection iconographique de la Ville de Québec, cote CI-N410204).

régiment de Savoie, un corps militaire envoyé en Nouvelle-France dans le but de juguler les attaques iroquoises dans la région de Montréal.

Par ailleurs, après Giovanni Caboto, Amerigo Vespucci et Giovanni da Verrazzano, un autre Italien a joué un rôle dans l'exploration du continent américain. Né à Gaète, en 1649, Enrico Tonti arrive en Nouvelle-France en 1678, vraisemblablement en même temps que René-Robert Cavelier de La Salle. Il est d'ailleurs aux côtés de La Salle lorsque ce dernier entreprend l'exploration des Grands Lacs, puis de la Louisiane, dans les années 1670 et 1680. Pour la petite histoire, les mémoires d'Enrico Tonti

(francisé en Henri de Tonty) ne mentionnent malheureusement pas la composition des repas pendant l'exploration du continent... sinon le fait que, à la suite d'une inondation, il se trouva si peu de bêtes à chasser que les membres de l'expédition durent se résoudre à manger les chiens.

Si c'est au compte-gouttes que les immigrants provenant d'Italie s'établissent à Québec au début du Régime anglais, des contingents plus substantiels commencent à arriver ici dans les années 1860, fuyant les guerres et les famines de leur pays d'origine. C'est véritablement au tournant du XX^e siècle qu'on voit ce flux migratoire italien s'accélérer, puis



Les pâtes de marque Catelli, fabriquées à Montréal, deviennent très populaires dans les foyers québécois. Les vermicelles, les macaronis et les spaghettis sont particulièrement prisés. Boîte de macaroni long de marque Catelli, XX^e siècle, carton, 28 cm x 5 cm x 6,5 cm. (Centre d'histoire de Montréal, n° d'inventaire 2003.521).

culminer entre 1945 et 1960. Pendant cette quinzaine d'année, près de 15 % des nouveaux immigrants québécois sont des Italiens. La majorité s'installe à Montréal, mais plusieurs centaines d'arrivants élisent domicile à Québec.

UNE INFLUENCE IMPORTANTE

Avec l'arrivée des Italiens se multiplient les commerces faisant honneur à la cuisine de leur pays d'origine, dont de nombreux restaurants, épiceries, cafés et boucheries, faisant du même coup entrer de nouveaux aliments et de nouvelles recettes dans le répertoire culinaire du Québec.

Portons notre attention sur certains ingrédients-phares de la cuisine italienne, soit les tomates et les pâtes. Fait intéressant, le sud de l'Italie est particulièrement représenté dans la vague migratoire du milieu du XX^e siècle, ce qui entraîne la surreprésentation de la pizza et des pâtes dans les recettes, mais aussi dans les menus italiens qui fleurissent alors un peu partout au Québec!

Inconnue en Europe avant la Renaissance, la tomate s'immisce dans la cuisine italienne à la fin du XV^e siècle : baptisée *pomodoro* (littéralement pomme d'or), elle entre dans la composition de nombreuses préparations et devient indissociable de la gastronomie de la péninsule. La combinaison avec l'ail, la viande, les légumes et les herbes aromatiques devient même une affaire

civique, alors que bien des villes créent leur sauce « signature », comme *alla bolognese* ou napolitaine, des dénominations encore en usage aujourd'hui. Il faut être plus patient avant de voir arriver



Menu du soir (*dinner*) de l'hôtel Clarendon à Québec, 28 septembre 1906, où apparaissent les mentions « Consommé pâte d'Italie » et « Foie de veau à l'italienne ». Ne nous leurrions pas : la présence de ces mets dits italiens, aux côtés de la surlonge de bœuf et de l'agneau en sauce à la menthe, ne reflète guère plus qu'une volonté d'offrir un menu « européen » à une clientèle touristique anglo-saxonne. (New York Public Library, The Buttolph collection of menus, image n° 473668. Domaine public).

la tomate au Québec : absente des potagers de la Nouvelle-France tout autant que des champs des anciens Canadiens, elle est introduite ici pendant la révolution industrielle. Outre l'influence des nouveaux arrivants italiens, il faut aussi compter sur l'exemple américain. Entre 1850 et 1900, des milliers de Québécois quittent la vallée du Saint-Laurent pour trouver du travail dans les filatures, les chantiers et les usines des États-Unis. Ils y découvrent la tomate et la font connaître à leur famille restée au Québec. On commence à la cultiver en pots sur les balcons. À la même époque, le perfectionnement de la conserve en fer-blanc favorise la propagation des tomates étuvées, dont nos arrière-arrière-grands-mères apprécient beaucoup le côté pratique!

Quant aux vermicelles, spaghettis, macaronis et autres *pastas*, c'est à Montréal, en 1867, qu'est inaugurée la toute première usine de pâtes au Canada. En effet, cet honneur revient à Carlo Onorato Catelli, jeune homme d'origine italienne qui ouvre sa manufacture rue Saint-Paul, dans le Vieux-Montréal, alors qu'il n'a que dix-huit ans. Voyant le succès de ce pionnier, plusieurs autres usines emboîtent le pas. L'implantation des procédés mécaniques permet de produire des pâtes à l'italienne de manière industrielle dès les années 1890. Nourrissants et économiques, les macaronis, très utilisés dans les gratins et les plats en casserole, ont la cote auprès des ménagères. L'entreprise fondée par Catelli prendra beaucoup d'expansion à partir des années 1930, alors que ces pâtes prêtes à cuire se retrouvent dans tous les foyers du Québec et ailleurs au Canada, jusqu'à Vancouver.

UNE CUISINE POPULAIRE ITALO-QUÉBÉCOISE?

Les livres de cuisine montrent aussi la pénétration de la cuisine italienne dans les mœurs alimentaires québécoises, mais, il faut le préciser, dans une version adaptée. À l'instar des pro-



Le restaurant Continental, situé au 26, rue Saint-Louis, Québec, en 1967. (Collection iconographique de la Ville de Québec, Q-D1-11-N022571).

verbiaux « mets chinois canadiens », on voit émerger une cuisine italienne qui, tenant compte des goûts (et dégoûts) locaux, comporte de nombreux compromis destinés à la rendre plus conforme aux papilles québécoises. Ainsi, dans les recettes et les menus dits « italiens » des années 1950, bien peu des herbes et assaisonnements typiques de l'Italie figurent parmi les ingrédients! C'est le cas, entre autres, dans la seule recette de pizza relevée dans *La Gazette* en 1953. L'ail n'est présent que dans la moitié des recettes où il devrait normalement se retrouver. Si les ingrédients sont différents de la culture originelle, « l'esprit » de la préparation demeure. L'exemple de la sauce à spaghetti est remarquable puisque, quasi inconnue avant le milieu du XX^e siècle, elle est rapidement devenue un incontournable du répertoire alimentaire québécois. Dans *La cuisine raisonnée* (l'un des livres de recettes les plus connus du Québec, qui célèbre d'ailleurs en 2019 son 100^e anniversaire), le spaghetti italien apparaît dans la 7^e édition, en 1954, puis s'y retrouve dans toutes les versions successives. On adapte le mets, on le transforme, parfois de manière inusitée. *La cuisinière Five Roses* propose en 1959 une recette consistant à casser des spaghettis en morceaux d'un pouce, de les cuire au bain-marie avec une boîte de soupe

aux tomates, et enfin de les servir sur des rôties, garnis de fromage râpé!

Malgré (ou grâce à?) toutes ces adaptations locales, cette préparation s'enracine dans les mœurs alimentaires québécoises, aux côtés de la soupe aux pois, du pâté à la viande et du pouding chômeur. Il faut dire que le faible coût et la facilité de préparation des pâtes et de la sauce tomate contribuent aussi à leur adoption. Bien des ménagères des années 1960 et 1970 conservent jalousement la recette de « sauce à spag' » familiale dans un petit carnet ou une chemise, aux côtés des fiches découpées dans les revues ou encore de celles reçues en cadeau à l'achat de certaines denrées!

Pour trouver ou retrouver un goût d'Italie plus authentique à Québec, il faudra se tourner vers les restaurants ouverts par les Italiens eux-mêmes ou dont les cuisines sont tenues par des chefs italiens.

DES INSTITUTIONS RÉPUTÉES

L'un des chefs les plus marquants du Château Frontenac, Luigi « Louis » Baltera, est d'origine italienne. Originaire de Masserano, dans le Piémont, il fait son entrée au Château Frontenac en 1910, âgé de seulement 23 ans. Il y demeurera jusqu'en 1954. L'étude des menus du Château Frontenac pendant le « règne » du chef Baltera ne dénote cependant pas d'influence italienne particulière. Le fait qu'il ait appris et raffiné son art culinaire en travaillant dans plusieurs établissements hôteliers prestigieux de France et des États-Unis (dont le célèbre Waldorf Astoria) ainsi que la nécessité de plaire à une clientèle largement anglo-saxonne expliquent sans doute le cosmopolitisme des menus signés Baltera.

Il faut attendre les années 1950 et 1960 pour véritablement voir poindre l'Italie dans les établissements de Québec. Plusieurs lieux de restauration dirigés par des chefs d'origine italienne ont pignon sur rue dans le quartier Saint-Jean-Baptiste, depuis les pizzerias jusqu'aux res-

taurants gastronomiques.

C'est quelques années après la Seconde Guerre mondiale que les frères Angelo et Luigi Sgobba et leur ami Luigi Giacometto quittent leur village de Montreale, dans les Abruzzes, pour venir s'installer à Québec. Les trois compagnons font leurs débuts bien modestement au George V, sur la Grande Allée, où ils travaillent comme garçons. Ils font ensuite le grand saut et s'associent pour ouvrir en octobre 1956 leur propre restaurant, Le Continental, rue Saint-Louis, où ils « présentent » aux gens de Québec les mets flambés au gréidon.

En 1959, Emilio et Maria Colarusso inaugurent l'Épicerie européenne, rue Saint-Jean, où les gens de Québec découvrent avec délice le prosciutto, le fromage par-



Restaurant Chez Guido, situé rue Sainte-Anne, entre les rues des Jardins et Chauveau (aujourd'hui rue Pierre-Olivier-Chauveau), dans le Vieux-Québec. On voit la caisse populaire Notre-Dame en arrière-plan. (Collection iconographique de la Ville de Québec, Q-C1-14-N007467).

mesan et le vinaigre balsamique!

Au début des années 1960, le réseau familial et amical se met en route. Les Sgobba parviennent à convaincre leurs cousins, Antonio et Severino Marcolin, de venir les rejoindre dans la Vieille Capitale. C'est à l'intersection de l'avenue Cartier et du boulevard Saint-Cyrille (aujourd'hui René-Lévesque) qu'ils ouvrent d'abord les Délices Cartier, une épicerie fine, suivie en 1965 du resto La Réserve, situé à l'étage supérieur.

L'un des restaurateurs les plus fameux du dernier tiers du XX^e siècle à Qué-

bec est Guido Malnig. Profitant d'une escale pour descendre du navire transatlantique où il officie en tant que barman, il décide, à l'automne 1961, de quitter son emploi pour s'établir à Québec.



Cartons d'allumettes à l'effigie du restaurant italien Da Scarpone et du Café Rosalia, Québec, dernier quart du XX^e siècle. (Musée de la civilisation, don de Yolaine Turcotte, 2010-799 et 2010-819).

En compagnie du chef Renato Larosa, Guido Malnig ouvre le Café d'Europe, le 18 février 1962. Dès l'année suivante, il quitte Renato Larosa pour lancer un autre restaurant rue Sainte-Anne. Se posant en rival du Continental, dont la table reflète une Europe aisée, Chez Guido propose une cuisine italienne traditionnelle, familiale, axée sur le terroir. Né au Friul, en Italie, Beppino Boezio provient d'une famille de meuniers. Il n'a que dix-sept ans quand il arrive à Québec, en 1962 : travaillant à gauche et à droite, il entre enfin au service de Guido Malning, dont il devient ensuite l'un des partenaires d'affaires. Avec d'autres associés et son épouse Bruna, il ouvre, en 1971, le premier resto La Crémaillère rue Saint-Jean.

De nouveaux joueurs s'installent à Québec, ce qui fait bouger beaucoup la scène de la restauration. Julio Costa et Ezio Berra ouvrent le restaurant La Louve dans les années 1960. Luigi Giacomello parraine l'arrivée de deux de ses neveux, Aldo et Carlo Cusan qui, suivant les traces de leur oncle, font d'abord leur marque comme maîtres d'hôtel, puis comme associés dans plusieurs restaurants de Québec, notamment Chez Guido. Le *signore* Guido par-

ticipe d'ailleurs à l'ouverture de plusieurs nouveaux établissements, dont Le Monseigneur et L'Ambassadeur en 1968, Les Jardins d'Italie en 1975 et La Maison romaine en 1980. Le 20 juin 1974, Luigi Leoni et Cesar Omniboni rachètent le restaurant L'Amphytrion de la rue Saint-Louis et le rebaptisent Le Parmesan.

Si le Vieux-Québec et la Grande Allée sont des secteurs privilégiés par la plupart des restaurateurs italiens, d'autres décident de tenter leur chance à l'autre bout de la ville. C'est au début de l'année 1974 que Nicola Cortina et Umberto Calmanti inaugurent le premier restaurant annexé au Motel du Grand Boulevard, à Sainte-Foy. Après quelques années, Umberto Calmanti quitte le Michelangelo pour démarrer Chez Umberto, rue de l'Alverne. En 1993, Nicola Cortina déménage le Michelangelo, qu'il réinstalle dans un bâtiment tout neuf, d'inspiration italienne, conçu en collaboration avec l'architecte Giovanni Maur. Situé au coin du chemin Saint-Louis et de la route de l'Aquarium (devenue la rue des Hôtels), où il se trouve toujours, le Ristorante Michelangelo a été identifié par le gouvernement italien comme un « véritable restaurant italien hors Italie ».

Dans les années 1990, de nombreux restos italiens sont en activité dans la grande région de Québec : outre ceux déjà cités, pensons aussi au Portofino (James Monti), à la Trattoria San Angelo (Angelo Marcolin), au Gambrinus (Giovanni Venturino), au Napoli, sur le boulevard Charest (Franco et Eugenio Perri), au Graffiti et au Montego (les frères Mario et Adolfo Bernardo), au San Remo, rue de Claire-Fontaine (Michel Bernardo), à La Scala (Ezio Bera), etc. Beppino Boezio déménage La Crémaillère en 2005 afin de rouvrir rue Sainte-Anne... dans l'ancien local de Chez Guido! Épaulés par leur fils Luigi, Beppino et Bruna Boezio dirigeront l'établissement jusqu'en 2016, moment où La Crémaillère fermera définitivement ses portes, après 45 ans d'existence.

ET MAINTENANT?

La cuisine italienne, on l'aura compris, est si fermement implantée à Québec qu'elle ne saurait apparemment être détrônée. Il y a fort à parier que nos garde-manger familiaux contiennent en permanence quelques paquets de pâtes alimentaires, tandis qu'au moins un pot de sauce à spaghetti attend son heure dans le congélateur!

Du côté de la restauration professionnelle, si plusieurs institutions ont fini par fermer leurs portes au tournant du nouveau millénaire, souvent après plusieurs décennies d'activité, d'autres se maintiennent et de nouveaux lieux font leur apparition, souvent portés par les enfants des pionniers de la période précédente! Par exemple, le bar à vins Le Savini (maintenant fermé) ainsi que le bistro L'Atelier, sur la Grande Allée, ont été ouverts par Fabio Monti, tandis que Rocco Cortina est à la barre de deux restaurants Il Matto. Bien que n'étant pas eux-mêmes Italiens, d'autres restaurateurs tentent l'aventure en ouvrant des pizzerias d'inspiration napolitaine, comme le Nina Pizza, le N° 900 ou la Scarpetta. À Québec, la gastronomie italienne est indiscutablement là pour rester!

Catherine Ferland est historienne professionnelle, spécialiste d'histoire de la consommation et de la gastronomie. Elle est présidente des Rendez-vous d'histoire de Québec.

Pour en savoir plus :

Pierre Champagne, « Ah!!! Ces Italiens... de la restauration à Québec », *Magazine Prestige* [en ligne], 7 juin 2012.

Caroline Coulombe, *Un siècle de prescriptions culinaires : continuités et changements dans la cuisine au Québec, 1860-1960*, mémoire de maîtrise (études québécoises), Université du Québec à Trois-Rivières, 2002, 151 p.

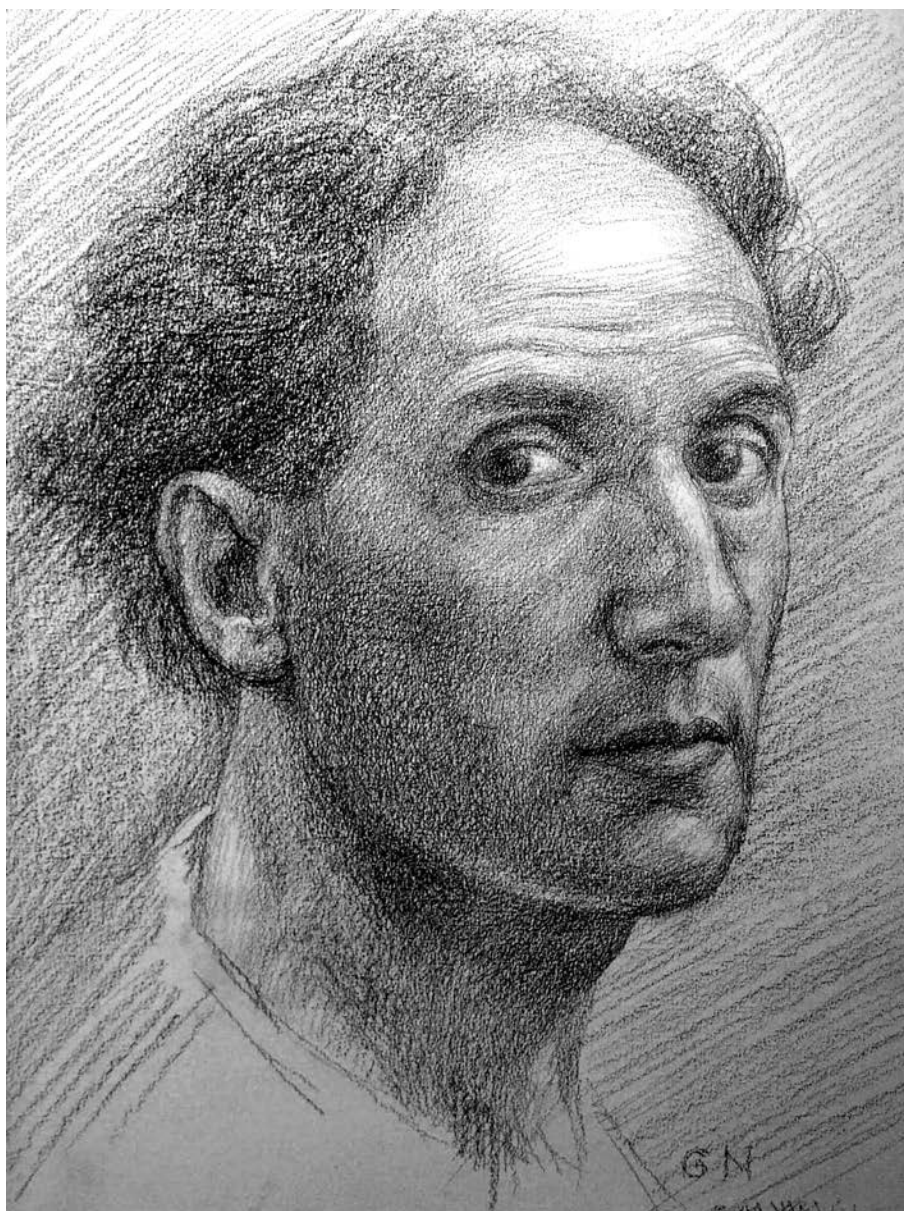
Jean-Marie Lebel, « Tables d'hier et d'aujourd'hui. Deux siècles de restauration à Québec », *Cap-aux-Diamants*, n° 44, hiver 1996, p. 18-23.

LE « MICHEL-ANGE DE MONTRÉAL » GUIDO NINCHERI

par Mélanie Grondin

Combien d'entre nous se rendent en Italie chaque année pour contempler les œuvres des grands maîtres comme Léonard de Vinci, Michel-Ange et Raphaël? Bien prêts à faire des détours pour visiter les églises comme la cathédrale Santa Maria del Fiore, à Florence, et la basilique Saint-Pierre, à Rome, nous jetons à peine un coup d'œil aux églises québécoises, et y entrons encore moins. Mais un grand nombre de nos églises contiennent, elles aussi, des œuvres d'art dignes d'être examinées, des œuvres produites par l'artiste italo-canadien Guido Nincheri (1885-1973), surnommé le « Michel-Ange de Montréal ».

Malheureusement, l'artiste demeure très peu connu du public, et ce, pour plusieurs raisons : il était surtout un artiste religieux et ses œuvres se retrouvent avant tout dans des églises catholiques. Sa matière principale était le vitrail, un type d'art que de nombreux historiens de l'art considèrent comme étant mineur. Et, finalement, Nincheri gérait une entreprise avec des employés. Il n'a pas révolutionné le monde artistique québécois; au contraire, il a travaillé selon les traditions européennes qui l'ont précédé et formé – la Renaissance italienne; le préraphaélisme, ou le *purismo*, sa forme italienne; le symbolisme; l'Art nouveau, ou *Stile Liberty* en Italie –,



Autoportrait, 1937. (© Roger Boccini Nincheri).



Le mariage d'Orphée et Eurydice, Grand Salon, Château Dufresne, Montréal. (© Roger Bocchini Nincheri).

comblant ainsi les besoins de prêtres plus traditionnels.

Malgré tout, l'artiste mérite d'être connu, car le beau ne devient jamais désuet. Ses magnifiques vitraux, presque des tableaux peints tellement ils sont dynamiques, et ses fresques apaisantes aux anges splendides nous donnent un peu du soleil d'Italie.

Mais qui était Nincheri? Né en 1885 à Prato, une ville industrielle située à quelque 20 kilomètres de Florence, Nincheri s'inscrit à l'Académie des beaux-arts de Florence en 1901, où il étudie, entre autres, les arts décoratifs et figuratifs, l'architecture, la sculpture et la perspective. Les différents mouvements artistiques qu'il y apprend l'influenceront tout au long de sa carrière.

EN AMÉRIQUE

En 1913, Nincheri épouse Giulia Bandinelli. Ils viennent en Amérique du Nord pour leur lune de miel et, bien que la destination finale soit Buenos Aires, Nincheri tient à visiter New York et Boston, « l'Athènes des États-Unis ». Son séjour en Amérique du Nord se prolonge plus que prévu lorsque son père l'avise des rumeurs de guerre en Europe et lui conseille de rester là où il est. Nincheri déménage à Montréal en novembre 1913, où le caractère latin des citoyens est plus près du sien. Très vite, il trouve un emploi au studio de fabrication de vitraux d'Henri Perdriau, où il dessine les croquis et apprend le métier. Engagé pour aider à la fabrication de vitraux pour l'église Saint-Viateur-d'Outremont, à Montréal, Nincheri développe son style et l'on peut entre-

voir ces débuts dans l'un des énormes vitraux à la droite du transept. Le baptistère de l'église, décoré dans le style Art nouveau avec les mauves, roses et bleus pâles qui deviendront typiques de la palette de Nincheri, contient quelques-unes de ses premières murales. C'est aussi lors de son emploi auprès de Perdriau que Nincheri travaille sur un vitrail qui se trouve dans la Bibliothèque de l'Assemblée nationale : *Je puise, mais n'épuise*.

En 1923, Nincheri retourne en Italie pour le mariage de sa sœur et pour peaufiner, sous l'aile de son ancien *maestro*, ses connaissances des techniques de fresques traditionnelles – le *buon fresco*. Il déclarera plus tard être le premier à utiliser cette technique en Amérique du Nord. De retour à Montréal, Nincheri fonde son propre studio de fabrication de vitraux et entreprend d'importants projets de décoration, notamment le Château Dufresne, une maison bourgeoise montréalaise pour laquelle il peint des tableaux marouflés représentant des scènes de la mythologie gréco-romaine; l'église Saint-Léon-de-Westmount, pour laquelle il peint des fresques, dessine le mobilier religieux et fabrique les vitraux; l'église italienne de Montréal, Madonna della Difesa, qu'il dessine et décore au grand complet; et la cathédrale de l'Assomption, à Trois-Rivières, qui contient ses plus grands et plus impressionnants vitraux.

LA SECONDE GUERRE MONDIALE

Mais sa vie, comme celle de bien d'autres Italo-Canadiens, est dévastée en août 1940. Peu de temps après que l'Italie entre en guerre contre la Grande-Bretagne en juin 1940, des centaines d'Italo-Canadiens se font arrêter et emprisonner dans des camps d'internement de peur qu'ils ne soient fascistes. Parmi eux se trouve Nincheri, arrêté alors qu'il peignait les fresques de l'église Sainte-Amélie, à Baie-Comeau, parce qu'il avait inclus,



Virgo prudentissima, cathédrale de l'Assomption, Trois-Rivières. (© Roger Boccini Nincheri).

contre son gré, Benito Mussolini dans sa fresque de l'apside de Madonna della Difesa. Comparé à nombre de ses compatriotes, Nincheri est tout de même chanceux. Ayant des personnes influentes pour parler en son nom et pour prouver qu'il ne voulait pas peindre le Duce, il parvient à se faire libérer après trois mois de prison. L'expérience est tout de même traumatisante et, peu de temps après, l'artiste déménage aux États-Unis, où il commence à avoir d'importants contrats, dont l'église St. Ann, à Woonsocket, au Rhode Island. Cette église est considérée comme étant sa chapelle Sixtine. Son studio demeure à Montréal, sous la direction de son fils aîné, Gabriel.

LA RETRAITE

Lorsqu'il prend sa retraite et ferme son studio en 1969, Nincheri, artiste passionné avec une énergie sans borne, avait décoré plus de 200 églises au Canada et en Nouvelle-Angleterre et son studio avait fabriqué approximativement 5 000 vitraux. Pour tout ce travail, Nincheri reçoit deux récompenses notables : en 1933, il est nommé chevalier de l'Ordre de Saint-Sylvestre par le pape pour la propagation de la foi accomplie par l'entremise de son art et pour sa générosité envers les paroisses qui n'avaient pas toujours les moyens de le payer à sa juste valeur. Puis, en 1972, il est adoubé Chevalier de l'Ordre du mérite de la République italienne, car ses œuvres avaient été peintes pour la gloire de l'Italie.

Environ 40 % des projets de Nincheri se trouvent au Québec et plus d'un tiers de ceux-ci sont sur l'île de Montréal. Malheureusement, certaines œuvres sont perdues – détruites par le feu ou peintes en blanc après le II^e concile œcuménique du Vatican – et des églises contenant ses œuvres, comme Saint-Pierre, à Shawinigan, ferment leurs portes par manque de fonds. En revanche, deux des églises (Saint-Léon à Westmount et Madonna della Difesa à Montréal) qu'il a décorées ont été déclarées lieux historiques nationaux du Canada, ce qui, on peut l'espérer, nous permettra d'apprécier l'œuvre de cet artiste méconnu encore plus longtemps.

Mélanie Grondin est rédactrice, traductrice et réviseure. Elle est l'auteur de *The Art and Passion of Guido Nincheri*, la première biographie sur l'artiste.



Jésus calmant la tempête, église Saint-Léon-de-Westmount, Westmount. (© Roger Boccini Nincheri).

Pour en savoir plus :

Licia Canton, Domenic Cusmano, Michael Mirolla et Jim Zuccherro (dir.). *Beyond Barbed Wire: Essays on the Internment of Italian Canadians*, Toronto, Guernica Editions, 2012, 398 p.

Mélanie Grondin. *The Art and Passion of Guido Nincheri*, Montréal, Véhicule Press, 2018, 240 p.

Sylvana Micillo Villata. *Guido Nincheri, maître verrier : les vitraux des églises montréalaises*, Montréal, Société de diffusion du patrimoine artistique et culturel des Italo-Canadiens, 1995, 79 p.

DE LA TOSCANE AU CANADA, LES STATUAIRES ITALIENS

par Marc Alain Tremblay et Jocelyne F. Carli-Trudeau

La plupart des statuaires immigrants au pays à partir du milieu du XIX^e siècle nous viennent de la Toscane. En effet, il existe dans la région de Lucca un savoir transmis de génération en génération : la fabrication de petites figurines de plâtre. Dès le XVII^e siècle, la population des montagnes n'arrive plus à survivre sur des terres peu fertiles avec leur principale ressource alimentaire, la châtaigne. On utilise dès lors une autre ressource du lieu, le sol calcaire duquel on peut tirer du plâtre. Celui-ci est facile à manipuler, à transporter, à travailler. Juste un peu d'eau et s'il se trouve un bon sculpteur pour faire la *stampa* (le modèle), on la reproduit à plusieurs exemplaires. Et les *figuristi* deviennent émigrants pour vendre leur production. On s'expatrie partout en Europe, le plus souvent temporairement. Mais des conflits armés sévissent et rendent les voyages et les séjours périlleux. Depuis que les moyens de transport par bateau sont plus rapides et sécuritaires, l'Amérique devient une terre d'accueil de choix.

Au XIX^e siècle, les premiers figuristes débarquent à New York, mais la grande majorité d'entre eux n'y demeure pas longtemps. New York est déjà une mégalopole, bruyante et peu salubre, un melting-pot où 50 % des habitants sont nés à l'étranger. Plusieurs décident de se transporter à Montréal où, depuis



Un figuriste et sa *tavola*. (Photo de famille. Coll. Jocelyne F. Trudeau).

la création des zouaves pontificaux en 1861, les Italiens jouissent d'une faveur particulière.

Avec le développement industriel, des milliers d'ouvriers canadiens-français affluent de la campagne pour travailler dans les diverses manufactures. De nouvelles paroisses sont fondées à un rythme unique dans l'histoire de la province et les sculpteurs sur bois n'arrivent plus à répondre aux demandes. Afin d'orner les églises, les couvents et autres édifices construits par des congrégations religieuses, le plâtre, matériau

relativement solide, peu dispendieux et prêt en un temps record fait une entrée appréciée.

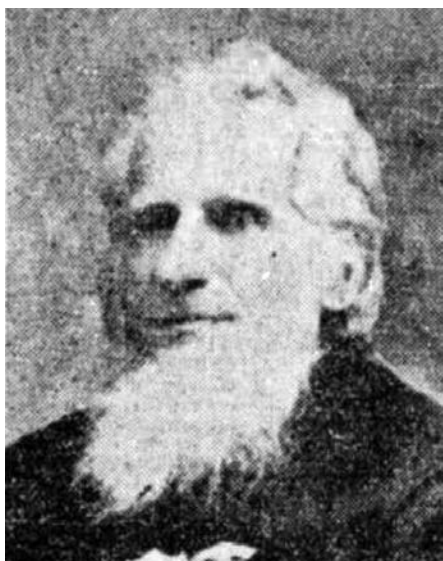
DES SCULPTEURS OU DES STATUAIRES?

La tradition orale de diverses familles et la lecture d'actes notariés de l'époque ont rapporté que les premières statuettes ont été fabriquées dans l'arrière-cour de logements montréalais, dans des hangars qui servaient aussi d'entrepôts. Transporté sur une *tavola* (table), le fruit du travail de ces premiers artisans du plâtre était vendu aux marchés publics, comme à la place Jacques-Cartier ou au marché Bonsecours.

Mais avant que la statuette ne soit vendue, elle passe par différentes étapes. Elle doit d'abord être sculptée. La technique privilégiée est le modelage, c'est-à-dire le travail à mains nues de l'argile ou terre glaise, une substance plus malléable et facile à travailler que le bois ou le marbre. Avec ce modèle, le mouleur produit ensuite un moule, duquel sortira la statue de plâtre. Le coloriste en précise les traits et les ornements. Les premiers statuaires arrivés de Toscane remplissaient toutes ses fonctions.

GIOVANETTI, BACCHERINI, ALLUISI ET LES AUTRES

Le développement du chemin de fer facilite grandement le transport des



Carlo Catelli. (Photo de J.A. Dumas, reproduite dans *La Presse*, 12 novembre 1906, p. 14).



Tomaso Carli. (Photo de famille. Coll. Jocelyne F. Trudeau).



Atelier de Tomaso Carli, rue Notre-Dame. (Photo de famille. Coll. Jocelyne F. Trudeau).

statues offertes aux nouvelles paroisses. La production augmentant, on s'organise et on s'associe. Des noms de compagnies sont notés au registraire des entreprises : Baccarini & Filippi, Catelli & Giannotti, E. Dini & Co, Giovannetti & Buonaccorsi. Les ateliers sont situés pour Baccarini rue Gosford au Champ-de-Mars et pour Catelli rue Notre-Dame à Montréal.

Ces équipes sont éphémères. Après avoir rempli plusieurs contrats de statues extérieures, Gaetano Baccarini, à titre d'exemple, abandonne la statuaire pour devenir entrepreneur pour des ouvrages en ciment, des trottoirs, des canaux d'égouts. Toutefois, selon un journal montréalais de 1872, il aurait refait avec habileté les bas-reliefs du monument Nelson à la place Jacques-

Cartier. Son talent indéniable est représenté par sa Vierge sur socle, datée de 1848, à Montréal. À partir de cette époque, trois noms passeront l'épreuve du temps : Catelli, Carli et Petrucci.

CATELLI & CARLI

Né en 1817 près du lac de Côme en Lombardie, Carlo Catelli, ébéniste de forma-



Alexandre Carli. (Photo de famille. Coll. Jocelyne F. Trudeau).

tion, travaille déjà rue Notre-Dame, en 1847, comme « fabricant de cadres », mais a « de vieilles statues à vendre », dit-il dans une publicité. Il fonde bientôt un atelier de statuaires, Catelli & Co qui réunit successivement Davino Alluisi, Gaetano Baccarini et Aurelio Giannotti. Les élégantes statues de l'église Sainte-Marthe (Vaudreuil) datent de cette époque. En 1872, après la dissolution définitive de Catelli & Co, Charles Catelli s'associe avec Thomas Carli sous la bannière C. Catelli & Carli. Ce lien dure jusqu'en 1878, année où Charles Catelli, maintenant âgé de 61 ans, se retire. Charles Catelli n'a pas de descendance, mais deux de ses neveux, Pietro (Pierre) et Carlo Onorato (Charles Honoré) Catelli, viennent le rejoindre vers 1866. Ceux-ci, avec l'aide de leur oncle, s'associent pour la fabrication de pâtes et de vermicelles dans une manufacture dont le nom est encore aujourd'hui bien connu.

T. CARLI LTÉE

Né le 23 septembre 1838 à Coreglia Antelminelli, près de Lucca, Tomaso Carli, accompagné de son père arrive à New York à l'âge de dix-huit ans avec son savoir-faire de figuriste. Deux ans plus tard, on le retrouve seul à Montréal où il épouse bientôt Mathilde Pichette, le

26 novembre 1860, et s'établit définitivement au Québec. C'est à cette époque, au moment où il est à l'emploi de Gaetano Baccarini, qu'il moule les trois statues de la façade de l'église Notre-Dame, sculptées par Charles-Olivier Dauphin. En 1867, il fait partie d'une des nombreuses associations de statuaires Catelli & Co. qui occupe l'atelier de la rue Notre-Dame, une bâtisse de trois étages avec un grand entrepôt à l'arrière. Un carnet conservé par la famille nous parle de commandes entre 1872 et 1878 qui viennent d'endroits aussi divers que Caraquet (Nouveau-Brunswick), Sainte-Flore (Shawinigan), Winnipeg (Manitoba), Rivière-du-Désert (Maniwaki) ou Saint-Alban au Vermont.

Au départ de Catelli, Thomas Carli, dont les talents de mouleur et d'homme d'affaires sont incontestables, mise sur son fils aîné Alexandre pour l'aider, en tant que sculpteur, à présenter au clergé,

berté qui a été son élève disait de lui : « Il avait un coup de pouce d'une grande habileté et pour draper une figure, je le trouvais étonnant. J'ai vu des panneaux demi-relief que je voudrais avoir faits moi-même... ».

La maison T. Carli atteint ainsi une renommée enviable et l'entreprise compte plus d'une soixantaine d'employés. Au décès de Thomas Carli, en 1906, huit enfants lui survivent dont quatre fils qui ont déjà intégré l'entreprise familiale : Alexandre, Frediano, Edmond et Charles. Suivant le désir de leur père, les quatre frères continuent d'œuvrer dans la statuaire spécifiquement religieuse. Ils auront la responsabilité de la fabrication des monumentales arches et de toute la statuaire du Congrès eucharistique de 1910 qui a eu lieu à Montréal. En 1912, Frediano et Charles ayant quitté la société, Alexandre Carli devient copropriétaire



Congrès eucharistique de 1910. (Carte postale par Federated Press Ltd).

non plus des copies de statues européennes, mais des créations originales et « artistiques ». Jeune, Alexandre Carli a étudié avec des artistes renommés de l'époque, J. Van Luppen et l'abbé Joseph Chabert. Il devient donc le sculpteur attiré de l'atelier T. Carli et y consacre toute sa vie, en plus d'enseigner le modelage pendant une quinzaine d'années à l'École des arts et manufactures. Alfred Lali-

bert avec son frère Edmond qui assure la comptabilité.

Sont passés par les ateliers T. Carli des sculpteurs comme Alfred Laliberté, Joseph Guardo, qui s'établira bientôt à son compte, et Philippe Hébert, un ami de Thomas Carli qui y faisait mouler ses œuvres avant le coulage en bronze. Ozias Leduc y a aussi travaillé en tant que coloriste.



Travail pour l'église de la Nativité d'Hochelaga. (Photo de famille. Coll. Jocelyne F. Trudeau). (Au premier plan, de gauche à droite, Alexandre Carli, Carlo Carli, Apollo Carli, Giovanni Villagi, Urbano Carli, Vincenzo Carli et Umberto Comastri. En haut : Frediano Carli et Urbano Carli).

CARLI & FRÈRES

Les neveux de Thomas Carli, fils de son jeune frère Giovanni encore en Toscane, viennent tour à tour, entre 1889 et 1904, s'établir à Montréal où ils sont d'abord apprentis dans l'atelier de leur oncle Thomas. Puis après avoir tenté l'expérience d'ateliers indépendants rue Montcalm, les sociétés qui ont eu pour noms V. Carli & Cerusi, V. Carli et Frères et Maison Carli Frères Ltée sont englobées dans une vente cession à la maison T. Carli, en 1910. Les quatre cousins, en tant qu'employés, poursuivent, au moins en partie, leur carrière de statuaires chez T. Carli. Une photographie souvent reproduite nous montre, vers 1923, Vincenzo, Apollo, Urbain et Carlo Carli travaillant à la fabrication de statues avec Alexandre leur cousin.

PETRUCCI & FRÈRE

Nés à Vico Pancellorum, près de Lucca respectivement en 1887 et 1890, les frères Amato et Nicodemo (alias Nicolas) Petrucci suivent leur père Paolo à Marseille et font leur apprentissage de statues religieuses à l'atelier paternel tout

en fréquentant l'École des beaux-arts du lieu. En 1905, à la suite d'une vague anticléricale qui bouleverse la France, les Petrucci émigrent à New York pour continuer à pratiquer leur art. Insatisfaits de la vie là-bas et suivant un conseil



Amato et Nicodemo Petrucci. (Photo de famille. Coll. Jocelyne F. Trudeau).

reçu du peintre Marc-Aurèle de Foy Suzor-Côté, ils traversent la frontière et ouvrent à Montréal, rue Wolfe, un atelier de sculpture « profane », une niche non occupée par l'atelier T. Carli. En 1909, Petrucci & Frère est accusé de produire des statuets indécents et obscènes. La société gagne le procès intenté et bénéficie par la même occasion d'une belle publicité.

T. CARLI-PETRUCCI

En 1923, Alexandre Carli, âgé de 62 ans, se retrouve seul à la tête de l'atelier T. Carli et la moitié des actifs est due à la succession d'Edmond, décédé depuis peu. On dit aussi qu'un curé de Montréal, ayant investi à la Bourse un montant important qui lui avait été confié par T. Carli, aurait tout perdu. La situation financière de l'entreprise est bien précaire. D'autant plus qu'Alexandre démontre plus de talents artistiques qu'administratifs... Cette lacune est toutefois bientôt comblée par les frères Petrucci à qui Alexandre Carli accepte de vendre l'atelier de son père. Nicolas, le benjamin, prend en charge cette nouvelle compagnie, toujours située rue Notre-Dame depuis 1848, alors qu'Aimé poursuit la gestion du magasin et de l'atelier Petrucci & Frère de la rue Wolfe. Depuis cette réorganisation, T. Carli-Petrucci est en mesure d'offrir aux paroisses tout ce qu'il faut pour meubler et décorer les églises, non seulement des statues, des chemins de croix, des autels, des revêtements de sol, etc. mais aussi tous les objets du culte incluant le vin de messe... Alexandre Carli peut donc se consacrer au projet par lequel il entrera dans les mémoires, son grand œuvre, la frise de l'Eglise-Nativité-de-la-Sainte-Vierge-d'Hochelaga – comptant 320 personnages grandeur nature – qui illustre *L'Apothéose de la Vierge Marie*.

PETRUCCI & CARLI

Au même moment, Aimé Petrucci, sollicité par des entrepreneurs immobiliers



Véhicule de Petrucci-Carli. (Photo de famille. Coll. Jocelyne F. Trudeau).

américains, vend ses parts des entreprises et fait le projet de déménager en Floride, avec femme et enfants. Le style Art déco est en plein essor aux États-



Ange par T. Carli au fini « riche ». (Négatif corporatif sur verre. (Coll. Marc Alain Tremblay).

Unis et il manque d'ouvriers spécialisés pour les intérieurs des hôtels et des résidences. De plus, les salaires y sont supérieurs à ceux de Montréal. Après avoir acheté un terrain là-bas, Aimé Petrucci revient en 1926 chercher Apollo Carli, – neveu de Tomaso médaillé d'or en modelage à l'École des arts et manufactures – pour l'aider à construire et organiser ce nouvel atelier américain. T. Carli-Petrucci, craignant qu'Aimé Petrucci n'entraîne avec lui une bonne partie des meilleurs employés de son atelier, obtient une injonction qui annule leur droit de séjour aux États-Unis. La frontière leur est fermée.

Aimé Petrucci et Apollo Carli étant maintenant sans emploi s'associent et s'installent rue Wolfe, face à Petrucci & Frère. Ils nomment la nouvelle entreprise Petrucci & Carli. Quelques employés de T. Carli-Petrucci, dont Urbain Carli, joignent le nouvel atelier, pour, dit-on, un meilleur salaire. Inutile de préciser que les clients ne s'y retrouveront plus : Carli-Petrucci ou Petrucci-Carli? Les deux ateliers s'affrontent en cour, le premier prétextant une concurrence déloyale. Mais le jugement est clair : on ne peut interdire à un commerçant l'usage de son patronyme... Les deux entreprises demeureront donc concurrentes.

En plus de ces ateliers, nous retenons ceux de Bernardi & Nieri, rue Papineau,

qui produira toute la gamme de la statuaire religieuse ou profane jusqu'aux années 1990 et l'atelier Daprato, rue Drolet, qui présentait une statuaire religieuse haut de gamme et dont le siège social était à New York, Michele Rigali, rue Saint-Jean à Québec, et Barsetti & Frères, aussi à Québec

LA FIN D'UNE ÉPOQUE

Le concile Vatican II (1962-1965) élabore des changements liturgiques qui touchent directement les ateliers de statuaires. En effet, on recommande d'écarter des églises les innombrables œuvres artistiques médiocres auxquelles les chrétiens vouent un culte quelquefois démesuré pour ne garder que l'essentiel. On veillera toutefois à conserver le mobilier sacré (tels les baptistères) et les « œuvres de prix ». Le succès de la statuaire de plâtre venait justement de son prix abordable...

Toutefois, la réalisation matérielle des décrets du concile demande des réaménagements importants dans les églises. On s'y adonne pendant quelques années, mais avec moins de succès pour l'atelier T. Carli-Petrucci qui ferme définitivement en 1965. Petrucci & Carli met au goût du jour au moins 185 églises ou chapelles au Québec, en Ontario et dans les Maritimes, en plaçant l'autel face à l'assistance. Puis, l'atelier, afin d'assurer sa survie, doit se réorienter vers une statuaire profane produite en série : des pots de fleurs, des urnes, des cendriers surmontés de reproductions de Rodin, etc. Travaillant à perte, Pierre Petrucci, dernier propriétaire avec Louis Attilio Carli, ferme les portes de Petrucci & Carli, en décembre 1972. Cet ultime témoin de la statuaire de plâtre italienne est aujourd'hui âgé de 97 ans.

Marc Alain Tremblay est collectionneur d'art religieux.

Jocelyne F. Carli-Trudeau est arrière-petite-fille de Tomaso Carli.

ANGELINA DI BELLO

UNE GRANDE DAME DE LA COUTURE

par Jocelyne Mathieu

Couturière de mère en fille, Angelina Ravenda di Bello est née à Montréal de parents émigrés d'Italie, au début du XX^e siècle. Sa mère qui avait exercé le métier dans son pays d'origine l'y a formée dès son jeune âge avant qu'elle suive des cours auprès d'Alice Poirier et Albina Matteini, puis à la Société des ouvrières catholiques, où elle obtiendra un certificat de coupe et de couture du département de l'Instruction publique de la province de Québec, en 1938. Quelque neuf ans plus tard, elle se perfectionne à la National School of Design de Chicago, en plus de suivre une autre formation spécialisée de l'Institut Secoli à Milan, en 1974.

Angelina obtient un premier emploi à la maison de couture d'Ida Desmarais à Montréal, en 1936. Après son mariage avec Luigi di Bello, en 1946, elle lance son propre salon de haute couture, rue Peel. C'est à partir de ce moment qu'elle développe ses habiletés d'enseignante et de communicatrice, car elle devra former ses ouvrières, ce qui l'amènera à ouvrir une école de coupe et de couture rue Crescent, en 1961 et à y tenir boutique.

CE N'EST PAS TOUT DE SAVOIR, IL FAUT TRANSMETTRE

Angelina di Bello a contribué au développement des compétences de jeunes



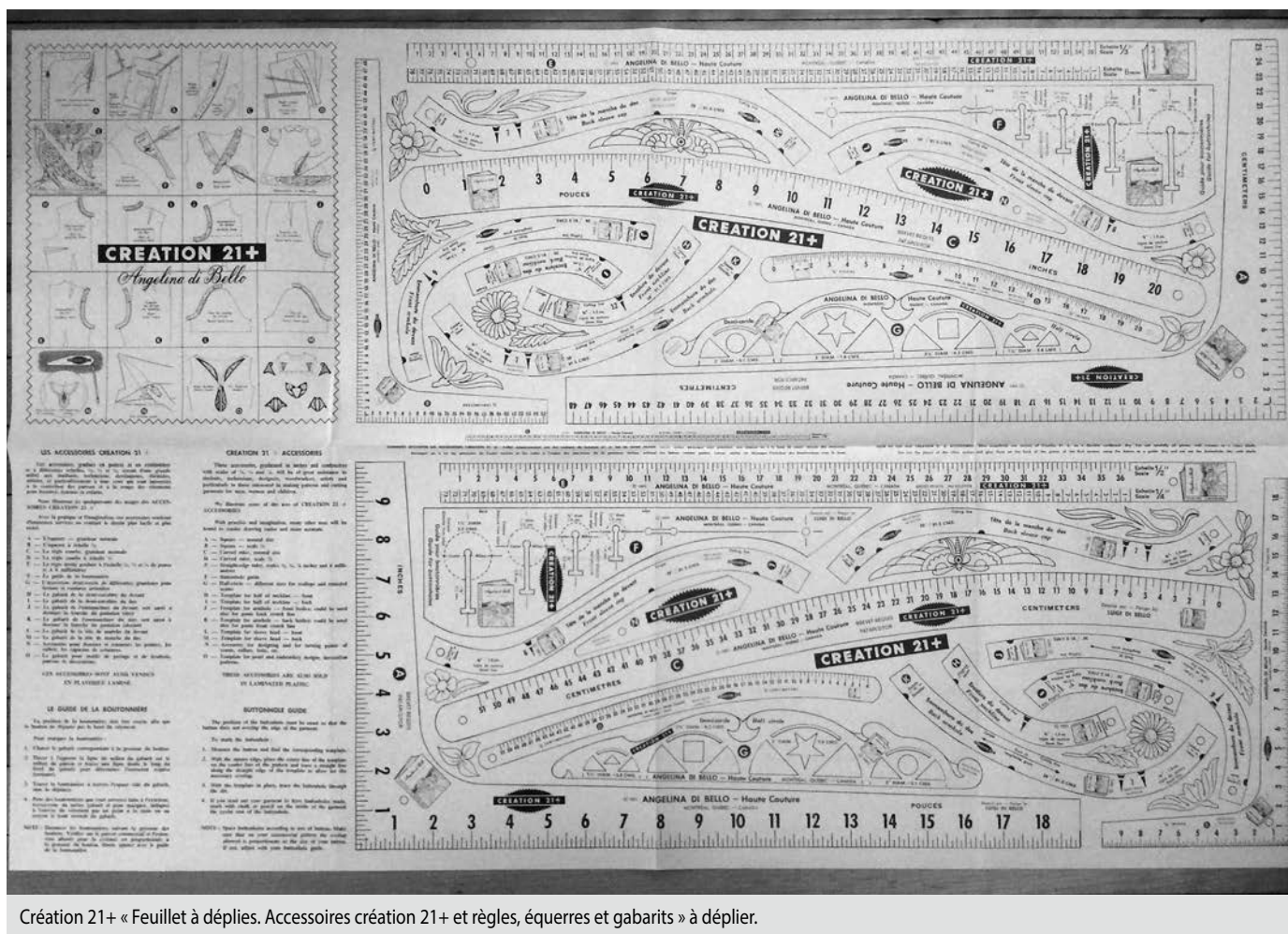
Angelina Torrito-Ravenda di Bello, 1917-2007.
(Pressreader.com).

designers en leur donnant des cours ou en les embauchant. En ont bénéficié notamment la créatrice de mode Marielle Fleury qui a travaillé aux toiles et aux essayages pour elle en 1952 et le couturier et costumier Giovanni D'Amico qui a suivi ses cours de 1980 à 1982 avant de partager ses activités professionnelles entre le Québec et l'Italie.

La réputation et le rayonnement des compétences de madame di Bello lui vaudront de développer une double carrière en couture et dans les médias. Elle commence sa carrière télévisuelle à la chaîne anglaise de Radio-Canada en 1964 puis se retrouve face aux caméras de Télé-Métropole de 1969 à 1979. Durant cette même période, elle contribue à la diffusion de son savoir-faire à l'émission *Doigts de fée* à CFCM-TV de Québec et à CHLT-YV de Sherbrooke en 1970. De plus, elle donne des leçons de couture à *Pins and Needles* sur TVO (TV Ontario) pendant une vingtaine d'années, soit de 1976 à 1997. Sa renommée s'étend partout en Amérique du Nord puisque ses émissions sont diffusées sur plusieurs chaînes au Canada et aux États-Unis.

Sa carrière ne se déploie pas qu'à la télévision. Elle trouve encore le temps pour une chronique dans le *Journal de Montréal*, de 1982 à 1985, afin de répondre aux questions des lectrices. Angelina di Bello publie plusieurs ouvrages didactiques, en français, en anglais et simultanément dans les deux langues et des manuels pratiques, véhicules d'une philosophie du travail bien fait.

Son premier livre, *Haute couture*, paraît en 1970 et est publié à compte d'auteur; il est suivi d'un tome II, subdivisé lui-même en deux volumes (1972 et 1973). Luigi di Bello, détenteur d'un



Création 21+ « Feuillet à déplier. Accessoires création 21+ et règles, équerres et gabarits » à déplier.

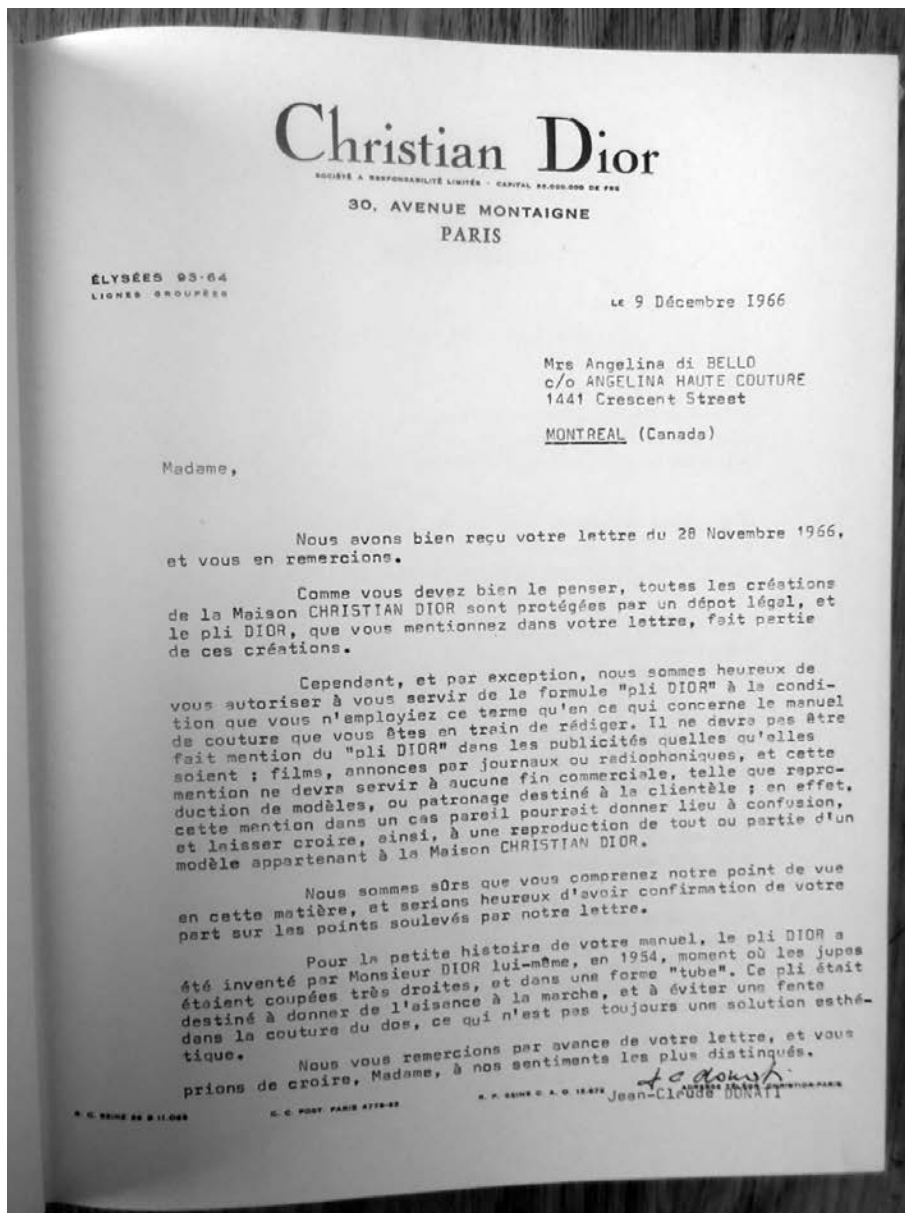
diplôme en dessin industriel, rédige les vignettes qui accompagnent les textes dont son épouse est l'auteure. Jusqu'à la fin de sa carrière, Angelina diffusera ses connaissances et ses conseils à la fois à l'oral et à l'écrit en étant soucieuse de compléter son enseignement par des démonstrations en dessins, sur feuillets annexés aux publications ou à la télévision. La qualité et les propriétés didactiques de ses productions favorisent une réception exceptionnelle à tel point que le premier ouvrage est approuvé dès 1972 par le ministère de l'Éducation du Québec. Pendant quelques décennies, Angelina di Bello publiera des manuels en plusieurs tomes et volumes, rendant sa bibliographie complexe et ses livres parfois difficiles à retrouver sauf quelques-uns offerts sur des sites de livres usagés comme AbeBooks. Elle

est l'auteure de : *Haute couture* (2 tomes et 2 volumes); *Haute couture. Modifications de patrons*; *Haute couture. Techniques* (1995, 2 tomes); *Pins and Needles* (TVO); *The Fitting Book* (2 tomes, 2 volumes); *Personalized Dressform Construction: Professional, Method. Completed Dressform with Designer's Guidelines* (1999, 2 volumes); *Pattern-Making. Designing (Drafting)*; *12 unique classic Styles* (tome V), ouvrage publié à l'occasion de ses 65 ans de carrière; *All about Pants*, manuel et cassette vidéo, en 1999. Même à plus de 80 ans, cette experte, communicatrice hors pair, enregistre ses cours sur bande vidéo et poursuit son enseignement avec des cours privés et sur Internet.

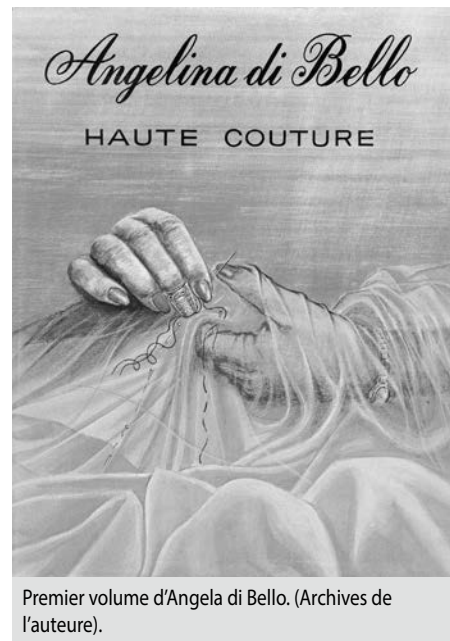
UNE HAUTE COUTURE DÉMOCRATISÉE

Angelina di Bello vulgarise la haute couture. En choisissant d'établir son école au 1441, rue Crescent, dans l'ouest de Montréal, elle acquiert ses lettres de noblesse. Un texte de Joan Forsey publié dans la *Montreal Gazette*, le 23 juin 1964, et adapté par Niquette Delage, en novembre 1969, témoigne de son cheminement et livre sa pensée sur la qualité de la confection qui n'est pas toujours assurée dans le prêt-à-porter même à fort prix; pour elle, payer pour une signature est du snobisme surtout lorsque c'est au détriment d'une confection soignée.

Disciplinée et organisée, elle s'entoure d'une équipe d'une vingtaine de couturières et est secondée dans son



Lettre de la maison Dior accordant la permission à M^{me} Di Bello d'utiliser le fameux pli Dior. (Archives privées).



Premier volume d'Angela di Bello. (Archives de l'auteure).

entreprise par sa sœur, Jeanne Mancini, et par son mari qui collabore non seulement sur le plan professionnel comme dessinateur, mais qui se charge aussi du soin des enfants pour lui permettre de remplir ses nombreuses obligations professionnelles.

Le contenu de ses ouvrages projette un plan de travail systématique : prendre correctement les mesures, bien choisir le tissu et l'apprêter selon le projet, couper avec précaution, renforcer certaines parties pour une bonne tenue, adapter

le patron et ajuster le vêtement à la silhouette, coudre soigneusement, exécuter une finition minutieuse. Un volume entier est consacré aux modifications de patrons et des documents complémentaires sont proposés pour compléter l'apprentissage et soutenir le processus de confection : par exemple, un grand feuillet à déplier « Accessoires création 21 » et « Règles, équerres et gabarits » (1971) livrent dessins, vocabulaire, explications concises et liste d'accessoires à utiliser. Son ambition était plus que de montrer

à coudre, elle avait comme objectif de rendre accessible à tout le monde une couture de haut niveau, digne de la plus grande rigueur. Très au fait de l'évolution et de la pratique de la haute couture, elle veut introduire le « pli Dior » dans son enseignement. Pour cela, elle écrit à la maison Dior pour en demander l'autorisation qu'elle obtient avec des balises clairement exprimées. Ce pli particulier est constitué d'un morceau de tissu cousu sur la doublure, au centre d'une jupe, vis-à-vis la fente du bas à l'arrière. Ce détail de confection est réservé aux tissus épais et renforce la tenue du vêtement.

Personnalité forte, Angelina di Bello a attiré un auditoire toujours plus grand qui a largement dépassé le Québec. Bien établie à Montréal, elle est reconnue pour son souci constant de la perfection et elle jouit d'une grande renommée comme experte et en tant que communicatrice dans plusieurs médias, dans le milieu de la mode et dans le grand public.

Jocelyne Mathieu est professeure d'ethnologie au Département des sciences historiques de l'Université Laval.

OLIVIER LETARDIF

Olivier Letardif est l'ancêtre de la plupart des Tardif actuels. Natif d'Étables-sur-Mer, diocèse de Saint-Brieuc en Bretagne, il y voit le jour probablement en 1601, si on se base sur l'âge déclaré à son décès. Les registres de cette paroisse débutent en 1603 et on y retrouve les actes de baptême de son frère Lorans et de sa sœur Nouëlle, enfants de Jean Letardif et de Clémence Houart, respectivement en date du 27 mai 1605 et du 26 décembre 1607. Il reçoit une bonne éducation, sachant lire, écrire et signer avec paraphe, comme le témoignent de nombreux documents de l'époque.

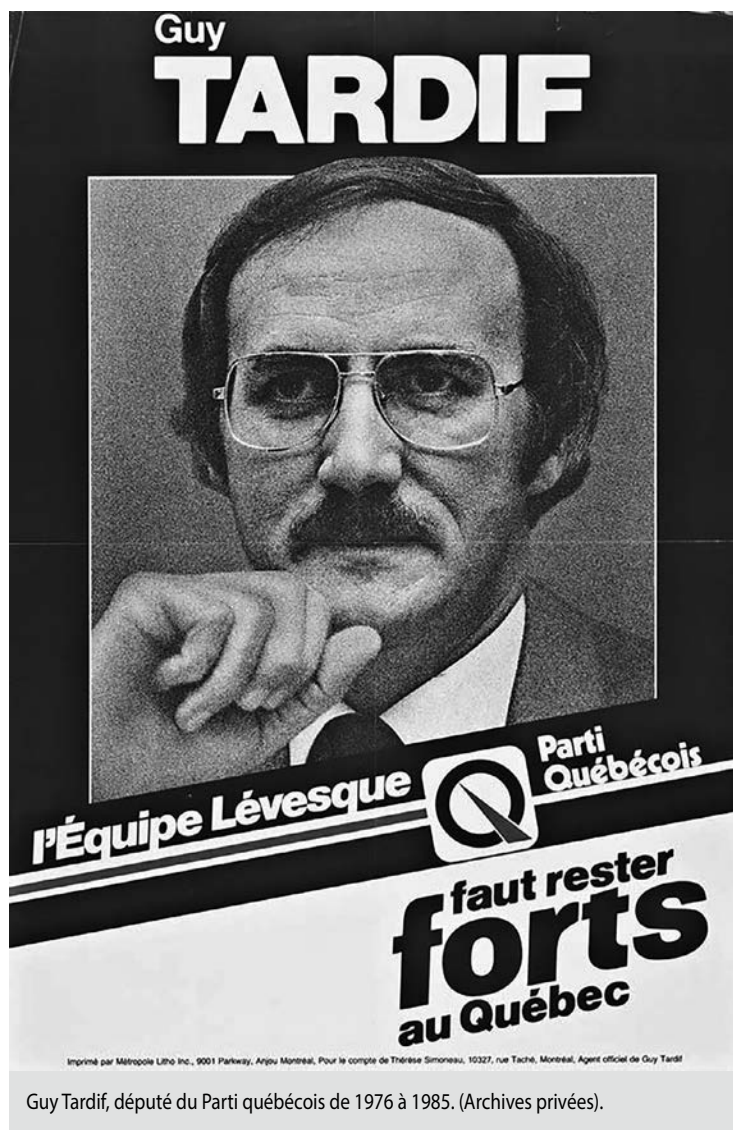
Il est difficile de résumer en quelques lignes une vie aussi bien remplie que celle d'Olivier Letardif. Il serait arrivé en Nouvelle-France dès 1618 et même avant. Il accompagne les missionnaires lors des visites dans les tribus autochtones et apprend le montagnais, l'algonquin et le huron. Entre 1622 et 1629, on le retrouve à Québec où il est commis du magasin en même temps qu'il poursuit ses séjours chez les Autochtones en tant qu'interprète. Il est un proche de la famille Hébert, agissant comme témoin au mariage de Marie

Rolet, veuve de Louis Hébert, avec Guillaume Hubou le 16 mai 1629, à Québec. Le 20 août 1629, lors de la prise de Québec par les frères Kirke, il remet les clés du magasin à Lewis Kirke à la demande de Samuel de Champlain. Letardif revient en Nouvelle-France en 1631 pour y faire la traite des fourrures

avec Guillaume de Caen. Il reprend ses fonctions d'interprète et au cours des années suivantes il est commis général de la Compagnie des Cent-Associés, marguillier de la paroisse de Notre-Dame de Québec, procureur de marchands et de seigneurs et capitaine de navire. Homme grandement apprécié, il est témoin lors de la rédaction d'actes notariés, notamment pour le testament de Champlain le 17 novembre 1635, à plusieurs mariages, et le parrain de nombreux enfants dont de jeunes Hurons baptisés à la mission de Sillery. Jusqu'à son décès, il fait de nombreuses fois la traversée de l'Atlantique; en tant que commis général de la Compagnie des Cent-Associés, c'est lui qui engage des colons et voit à l'armement des navires pour la Nouvelle-France.

Bien qu'il ait reçu une terre de 160 arpents dans la banlieue de Québec en 1637, c'est sur la côte de Beaupré qu'Olivier Letardif

s'établit de façon permanente, alors qu'il acquiert un huitième de la seigneurie de Beaupré, en avril 1646. Il agit en tant que procureur de la Compagnie de Beaupré et a donc le pouvoir de concéder des terres à de nombreux habitants. Olivier a possédé, plusieurs propriétés sur la côte de Beaupré, que ce soit à



Guy Tardif, député du Parti québécois de 1976 à 1985. (Archives privées).

L'Ange-Gardien, à Cap-Tourmente ou à Château-Richer; on retrouve dans les documents notariés de nombreuses transactions de vente, de location ou d'échange de terres. Voyant sa santé décliner, il se départit de ses droits seigneuriaux en avril 1662 au profit de Charles Aubert de La Chesnaye; François Bélanger est nommé curateur des

contrat de mariage est signé le 6 mai 1648 devant le notaire Pierre Teuleron. Le mariage est célébré le 21 mai suivant en l'église Saint-Barthélémy, à La Rochelle. Trois enfants vont voir le jour en Nouvelle-France : Barbe-Delphine en 1649 qui épouse Jacques Cauchon en 1661, Charles en 1652 et décédé célibataire et Guillaume en 1656 qui

ASCENDANCE DE LAURENT DUVERNAY-TARDIF

Olivier Letardif et Barbe Émard,
21 mai 1648, La Rochelle

Guillaume Tardif et Louise Dubois-
Morel, 16 avril 1679, notaire Gilles
Rageot

François Tardif et Geneviève
Giroux, 22 novembre 1712,
Beauport

François Tardif et Madeleine
Bélanger, 26 septembre 1735,
L'Ange-Gardien

Pierre Tardif et Charlotte Moisan,
6 février 1775, L'Ancienne-Lorette

Michel Tardif et Joseph Saint-
Pierre, 11 novembre 1823, Québec

Télesphore Tardif et Philomène
Bédard, 23 août 1859, Québec

Héliodore Tardif et Delphine
Therrien, 3 avril 1883, Québec

Arthur Tardif et Blanche Laferrière,
28 mai 1912, Montréal

Paul Tardif et Bernadette Lefebvre,
24 juin 1935, Montréal

Guy Tardif et Ghislaine Meunier,
21 juin 1958, Montréal

François Tardif et Guylaine
Duvernay

Laurent Duvernay-Tardif

Sylvie Tremblay, maître généalogiste agréé



Laurent Duvernay-Tardif. Photo Martin Girard.

biens et Zacharie Cloutier, tuteur de ses enfants mineurs. Olivier Letardif meurt trois ans plus tard et est inhumé à Château-Richer, le 28 janvier 1665. Olivier épouse en premières noces Louise Couillard, fille de Guillaume Couillard et de Guillemette Hébert, et petite-fille de Louis Hébert, le 3 novembre 1637 à Québec; la jeune fille est alors âgée de douze ans, puisque baptisée à Québec le 30 janvier 1625. Un fils prénommé Pierre est baptisé le 11 juillet 1641 et va décéder en bas âge. Louise Couillard est inhumée le 23 novembre suivant; la cause de sa mort est inconnue, mais on peut présumer qu'il s'agit de suites de l'accouchement. En octobre 1647, Olivier retourne en France pour affaires et fait la rencontre de Barbe Émard dont le mari, Gilles Michel, tailleur d'habits de La Rochelle, vient de mourir, lui laissant un enfant, Olivier, âgé de trois ans. Un

épouse Louise Dubois en 1679 et ensuite Marguerite Godin en 1687. De ses deux mariages sont nés onze enfants qui ont assuré la descendance d'Olivier sous le nom de Tardif. Parmi les descendants d'Olivier Letardif figure, à la douzième génération, Laurent Duvernay-Tardif, médecin et joueur de football professionnel, nommé cet été chevalier de l'Ordre du Québec pour son implication dans la réussite éducative et l'épanouissement des jeunes. Il est le petit-fils de Guy Tardif (1935-2005), criminologue et enseignant, député du Parti québécois de 1976 à 1985 et titulaire de plusieurs ministères.



La famille Willis. (Archives de l'auteur). La famille de Martha Lawlor et Robert A. Willis, à Notre-Dame-du-Portage, en septembre 1939. Beau temps mauvais temps, les Willis ont dû naviguer dans un siècle, le XX^e, qui a connu des hauts et des bas. (Photo : coll. de l'auteur).

UNE TRILOGIE HISTORIQUE DU XX^E SIÈCLE

Le XX^e siècle fut, selon l'historien Eric Hobsbawm, un *age of extremes*. L'Homme a commis excès après excès, à une échelle frôlant parfois le grotesque, sinon le burlesque. Le XX^e siècle ne fut pas un cadeau pour l'humanité, conclut-il dans l'introduction de son ouvrage. Malgré un arrière-goût plutôt amer, je voudrais revenir sur ce XX^e siècle à la lumière de la rédaction que j'ai entreprise. Le manuscrit comportera deux parties, l'une privilégiant l'espace, l'autre le temps. Dans la seconde partie j'examinerai les six premières décennies du XX^e siècle. Quoi inclure et quoi exclure? Il est difficile d'éviter les guerres mondiales, le traité de Versailles qui met fin à la Première et prépare en quelque sorte la Seconde. Il y a des cycles économiques d'abondance qui alternent avec des

périodes de vaches maigres : la crise des années 1930 déstabilise toute une génération. Il se développe des idéologies d'espoir à droite comme à gauche. L'espoir est encore au rendez-vous dans l'après-guerre au cours des années 1960 alors que tout semble possible. On peut contester l'ordre établi et on peut bénéficier de la corne de l'abondance. En m'appuyant sur une documentation parfois intime, je vais offrir une relecture plus personnalisée du XX^e siècle. Je ne veux aucunement réfuter les acquis de notre historiographie. Les faits et les interprétations sont là et seront débattus par les prochaines générations. Je cherche à apprivoiser les lecteurs en rappelant comment les destins, personnel et global, font partie d'un même ensemble. Il s'agit d'un exercice qui s'apparente à la *global microhistory*.

Les articulations entre petits et grands événements ne sont pas toujours faciles à distinguer. Mais après une carrière de 30 ans au sein d'un musée, laquelle carrière tire à sa fin, je suis en mesure de savoir que ce qui intéresse nos visiteurs pourraient également intéresser d'éventuels lecteurs de livres savants. Ici, au musée, notre public est infiniment curieux et il aime aborder un sujet du point de vue d'une (ou plusieurs) personnalités. Ces personnes ne vivent pas en vase clos, ils font toujours partie d'une collectivité. Je crois qu'on peut en dire autant de nos lecteurs, incluant les chercheurs spécialisés. Il s'est passé beaucoup de choses au XX^e siècle. J'ai dû faire des choix en fonction de la matière brute à inclure et aussi en fonction de l'interprétation de tous ces événements en suivant un certain cadre narratif. Le

résultat est une réorganisation en trois temps de la période 1900-1970. Dans le premier, il y a les temps durs (*hard times*) qui débutent autour du naufrage de l'*Empress of Ireland* (29 mai 1914) et le déclenchement de la Première Guerre mondiale quelques mois plus tard, en août 1914. Durant les quatre années suivantes, on assiste au triomphe de la mort, alors que les hommes sont envoyés à la guerre comme du bétail à l'abattoir. Ce fut, selon l'expression ironique du poète et romancier Robert Graves, *a lovely war*. Deux personnages nous permettent de revisiter la guerre. Bert, en poste à Lemnos, petite île de la Méditerranée occupée par les alliés durant la campagne des Dardanelles. Bert perd la vie plus tard sur le champ de bataille en France. Puis, Walter Darling qui fut instructeur de fusils mitrailleurs, entre autres. Il fait la rencontre d'une Anglaise durant la guerre, déménage en Angleterre après la fin du conflit et vit là-bas jusqu'à sa mort, en 1925. L'homme n'a pas pu accompagner la génération perdue d'intellectuels qui hantent la ville de Paris dans l'après-guerre. L'épisode de grande croissance économique qui survient dans la deuxième moitié des années 1920 est précisément cela, un épisode. Arrive alors la grande dépression des années 1930 avec ses conséquences désastreuses. J'ai tenté de suivre l'itinéraire d'un nouvel immigrant au Canada, Holger Friis, un Danois plein d'espoir qui débarque au port de Québec, en mai 1929. Six mois plus tard, la dépression bat son plein et Holger a de la difficulté à trouver une occupation stable à Montréal. Pendant trois mois, il cesse d'écrire à sa famille à Skanderborg, au Danemark. Sa douleur assumée devient, pour les autres, une douleur imposée.

Afin d'illustrer la transition graduelle vers les *good times*, j'ai suivi deux pistes. L'une appartient entièrement à la Seconde Guerre mondiale. La visite du roi en 1939, l'avènement de la guerre et sa durée interminable sont revisités depuis Westmount. Nous avons relu les

journaux intimes de deux personnes, Percy Jacobson, un homme dans la cinquantaine, trop vieux pour aller à la guerre, mais assez perspicace pour noter les changements, ici au Canada, durant le conflit. Son fils Joe s'enrôle dans l'aviation canadienne et sera éventuellement tué. Un deuxième journal offre le point de vue de Béatrice Botha, une adolescente qui étudie au Westmount High School, en 1939. Nous suivons Béatrice dans ses sorties, à la chorale de l'église, au YMCA, le temps d'une danse et surtout d'un film. Souvent, elle assiste à deux projections de suite. Elle voit *Gone with the Wind* en 1940 et en ressort tout émue. Béatrice et Percy nous renseignent sur les stratégies de survie des gens qui soutiennent cet effort de guerre.

La recherche d'un havre de paix qui motive souvent l'achat d'un chalet ou l'investissement dans l'économie de la villégiature est le second fondement des *good times*. La tendance précède et suit la Seconde Guerre mondiale. Initialement, le chalet ou la résidence secondaire est une affaire de riches. Mais la tendance s'amplifie et devient l'affaire des bourgeois, puis des classes moyennes plus « ordinaires ». Les Laurentides, au nord de Montréal – terrain de jeu des classes urbaines – est un endroit de prédilection pour explorer ce phénomène. Nous avons revisité le bureau de poste de Val Morin Station, domaine de Fidèle, Corinne, Monique et Félicitée. La poste est l'affaire d'un et ensuite de deux couples mariés. Elle sert le citoyen touriste qui cherche à s'échapper de sa routine urbaine dans un village. La grande évasion du XX^e siècle, c'est le chalet, où les gens fuient les temps difficiles.

Puis, c'est l'arrivée des *high times* des années 1960. Les années de Jean Drapeau et de l'Expo 67, mais aussi celles de la construction d'un tout nouveau cadre urbain à Montréal qui gravite autour de la Place Ville-Marie, du métro et de nouveaux ponts et autoroutes. Les

autres villes du Québec se transforment également. Montréal est redéfinie par ses structures et ses superstructures. mais il s'y passe également d'autres choses. Car ces années voient la montée d'une gauche militante, d'une voix syndicale et d'un sentiment d'appartenance québécois de plus en plus répandu. La correspondance du couple formé de Pauline Julien et Gérald Godin représente bien cette poussée. La grève des transports en commun à Montréal a lieu en septembre et en octobre 1967, vers la fin de l'exposition universelle. Ce conflit oppose un syndicat affilié à la CSN, qui comprend les chauffeurs, les mécaniciens, les caissiers, les surveillants et les inspecteurs, à la Commission des transports de Montréal (CTM) et aussi à l'administration municipale de Jean Drapeau et de Lucien Saulnier, au gouvernement de la province de Québec et à une bonne partie de l'opinion publique dont les esprits sont surchauffés par les médias hostiles à la cause des travailleurs. Nous explorons l'époque d'une grève ponctuée de souvenirs de journalistes, d'avocats, etc. Le terrain de l'affrontement, donnant lieu aux grands combats du front commun vers 1972, a été préparé par de plus petites cellules de contestation syndicale des années 1960, telle la grève à la CTM en 1967.

J'estime faire mon devoir d'historien en sortant de l'oubli des moments de crise accompagnant des moments d'extase. J'invite le lecteur à se défaire de ses lunettes roses pour arborer une vision plus critique et complète du passé. L'avenir est aux sources, disait le poète Gaston Miron. Selon moi, la compréhension de présent ne peut se passer de cette démarche critique qui consiste à dessiner les traces du passé avec de grands traits pour ensuite tirer les fils vers le présent et le futur, ce grand inconnu qui sera le pays de mes petits-enfants.

**John Willis, historien conservateur,
Musée canadien de l'histoire**

LES DÉBUTS DE L'HÔPITAL DU SAINT-SACREMENT DE QUÉBEC (1922-1940)

Au lendemain de la Première Guerre mondiale, le père Auguste Pelletier, fondateur et premier curé de la paroisse du Très-Saint-Sacrement, déplore que la haute-ville de Québec ne dispose que d'un seul hôpital, l'Hôtel-Dieu, alors que les besoins se font de plus en plus importants à l'ouest du cœur historique. Il existe certes l'hôpital Jeffery Hale sur le boulevard Saint-Cyrille, mais celui-ci

se destine à la population protestante. Parallèlement, le Dr Arthur Rousseau, doyen de la Faculté de médecine de l'Université Laval, souhaite doter l'institution d'un hôpital universitaire. Cette dernière a accès à l'Hôtel-Dieu – son voisin puisque l'université se situe à cette époque au cœur de la vieille ville –, mais elle désire avoir les coudées franches. Ce sont en effet les Augustines qui choisissent les médecins qu'elles acceptent en leurs murs et décident comment l'établissement est administré. À compter de 1922, le père Pelletier et le Dr Rousseau œuvrent de concert avec d'autres notables de la ville pour mettre sur pied un hôpital qui doit, dans un premier temps, être dirigé par les Augustines de l'Hôtel-Dieu de Québec. Or, celles-ci se retirent du projet



Le bâtiment initial de l'Hôpital du Saint-Sacrement (renommé depuis pavillon Rousseau-Dagneau) était à ses débuts entouré d'une ferme et d'espaces verts. (Source : T. Lebel. *Vue éloignée de l'Hôpital Saint-Sacrement*, 1928, (Bibliothèque et Archives nationales du Québec, Centre d'archives de Québec, P600, S6, D1, P130)).

en cours de route et la construction devient beaucoup plus complexe que prévue malgré le soutien du gouvernement. Afin de trouver le financement manquant, le cardinal Louis-Nazaire Bégin adresse une lettre pastorale à ce sujet à tout le diocèse le 17 juin 1925. Ce dernier meurt cependant avant d'avoir pu constituer des comités locaux pour amasser les fonds nécessaires à l'achèvement de l'hôpital et c'est son successeur, M^{gr} Paul-Eugène Roy, qui reprend le flambeau avec une nouvelle lettre pastorale le 10 octobre suivant. Ce dernier décède malheureusement à son tour quelques mois plus tard, mais les comités qu'il a mis sur pied avec l'aide de quelques personnalités de la ville lui survivent et réussissent à obtenir les sommes manquantes.

Au terme de nombreux efforts, la construction est finalement complétée en octobre 1927 et les Sœurs de la Charité de Québec acceptent d'en assumer l'administration sous la direction d'une corporation laïque. Les sources demeurent malheureusement muettes sur les raisons qui amènent cette congrégation à prendre l'hôpital sous son aile, mais on peut penser que les démarches menées

par M^{gr} Bégin, puis par M^{gr} Roy, pour assurer la viabilité de l'entreprise n'y sont pas étrangères. Il n'est également pas impossible que les relations du Dr Calixte Dagneau, l'un des fondateurs de l'établissement, y soient pour quelque chose. Deux de ses sœurs (Malvina, dite sœur Saint-Calixte, et Marie-Anne-Joséphine, dite sœur Sainte-Marthe) sont membres de cette communauté et la première a pris part à l'ouverture de la clinique Roy-Rousseau à l'Hôpital Saint-Michel-Archange en 1926 alors qu'elle en était directrice générale. Il se peut donc qu'il y ait un peu d'elle derrière l'intervention des Sœurs de la Charité à l'Hôpital du Saint-Sacrement, mais il faudrait effectuer davantage de recherches pour confirmer cette hypothèse.

L'hôpital ouvre officiellement ses portes le 13 décembre 1927, date à laquelle il reçoit sa première patiente (M^{me} Adé-lard Jean de Cabano, vraisemblablement née Cécile Breton). Force est d'admettre que l'établissement répond dès son ouverture à une forte demande puisqu'il compte déjà 219 malades inscrits le 31 janvier suivant. Les lieux

Le Dr Rousseau, premier directeur médical de l'établissement, s'assure d'ailleurs que l'hôpital soit doté de médecins au fait des plus récentes découvertes dans leur domaine en encourageant ses confrères à aller parfaire leur formation à l'étranger. Bon nombre d'entre eux se rendent en France où le Dr Rousseau dispose

et Cie (Paris) pour du matériel destiné au dispensaire d'urologie et à la firme Guilbert, Routit et Cie (Paris) pour des instruments d'ophtalmologie.

Rapidement, l'institution se distingue par son dynamisme et son avant-gardisme. En 1931, c'est en ses murs que se déroule la première thoracoplastie à Québec. L'opération est effectuée par le Dr Jean-Paul Roger, orthopédiste formé par le Dr Edward Archibald, grand pionnier de cette intervention à l'Université McGill. À l'époque, l'hôpital est plein de médecins en matinée, mais presque désert en après-midi parce que les médecins alternent pratique et enseignement. C'était le souhait du Dr Rousseau est c'est également celui de son successeur, le Dr Calixte Dagneau. Ce dernier prend la relève du premier à son décès en 1934 tant à la tête de la Faculté de médecine de l'Université Laval qu'à celle de l'Hôpital du Saint-Sacrement. Il est toutefois loin d'être un nouveau venu puisqu'il en dirige le Département de chirurgie depuis son ouverture et secondait depuis de nombreuses années le Dr Rousseau dans ses projets. Sous sa gouverne, l'hôpital devient la propriété des Sœurs de la Charité de Québec. Après avoir fonctionné sous le contrôle d'un bureau de direction laïque, l'établissement passe entre les mains des religieuses en 1936 pour absorber la dette de 1 500 000 \$ accumulée au fil des ans. Dorénavant, les médecins assumeront la direction médicale des lieux tandis que les sœurs en assureront la gestion et l'administration. Un comité conjoint formé des deux groupes veillera aux questions d'admission, d'hospitalisation et d'organisation. L'hôpital est sauvé de la banqueroute et une nouvelle ère peut commencer.

Alex Tremblay Lamarche, historien



L'Hôpital du Saint-Sacrement compte à ses débuts de grandes salles communes où se côtoient les malades les moins fortunés et des chambres privées pour les patients plus aisés. Il faudra attendre jusqu'en 1970 pour que les dernières salles de 24 lits soient fermées. (Source : Sœurs de la Charité de Québec, *Album-souvenir de l'Hôpital du Saint-Sacrement, 1927-1949*, Québec, Tremblay & Dion inc., 1949).

offrent à leurs débuts 300 lits pour les pauvres et 80 pour les malades plus fortunés. En sus des services de médecine et de chirurgie, l'hôpital compte une école d'infirmières, des services de radiologie, de physiothérapie, d'ophtalmologie, d'oto-rhino-laryngologie et de pédiatrie ainsi que des laboratoires d'anatomopathologie, de bactériologie et de chimie médicale. Un an après sa fondation, l'institution compte 16 médecins, 35 religieuses, 10 garde-malades diplômées, 62 garde-malades étudiantes et 3 étudiants internes en plus d'être parvenu à traiter 2 116 malades.

de nombreux contacts et amis. Il faut dire que l'Hôpital du Saint-Sacrement cherche à s'inscrire davantage dans la tradition médicale française que dans celle qui se développe alors aux États-Unis. Il n'est donc pas surprenant que la majorité des instruments médicaux et autres équipements dont l'établissement se dote afin d'être à la fine pointe de la technologie proviennent principalement de France et, dans une moindre mesure, d'autres pays européens. Les premières années sont ainsi marquées par des commandes à la maison Streisguth (Strasbourg) pour l'instrumentation d'une salle d'autopsie, aux laboratoires Bruneau

LES MÉDAILLES SAMUEL DE CHAMPLAIN 1932 ET 2008

Nous avons déjà présenté une première médaille à l'effigie de Samuel de Champlain, émise en 1908 lors du tricentenaire de Québec (*Cap-aux-Diamants*, n° 118 (été 2014)). Au moins deux autres médailles ont été frappées mettant à l'honneur le fondateur de Québec. En 1932, à l'occasion du lancement du paquebot *Le Champlain*, construit par les chantiers de Penhoët pour la Compagnie générale transatlantique, la Monnaie de Paris émet une médaille commémorative.

Ce grand bateau, d'une longueur de 195 mètres, avait une capacité de 1 050 passagers. Il est en service de 1932 à 1940. Après la déclaration de la guerre, en septembre 1939, il continue d'effectuer des traversées transatlantiques, permettant à des nombreuses personnes d'aller se réfugier en Amérique. En juin 1940, revenant d'un voyage, en rade du port de La Pallice, à La Rochelle, il heurte une mine allemande et commence à sombrer. Quelques jours plus tard, il est torpillé par un sous-marin et coule aussitôt. Même si la plupart des passagers sont sauvés, onze d'entre eux y trouveront la mort. L'épave est démantelée entre 1963 et 1967. Le buste de Champlain qui ornait la salle de bal se retrouve aujourd'hui dans une niche sur la façade de la Lieutenance du port à Honfleur, cadeau du philanthrope David Stewart. La médaille est en bronze, d'un diamètre de 68 mm et d'un poids de 132 g. Elle est l'œuvre du sculpteur Raymond Delamarre (1890-1986). Élève de Jules Coutan à l'École des beaux-arts de Paris, il est mobilisé en 1914. Blessé, il est fait prisonnier en Bavière. Il revient à Paris en 1919. Il remporte le premier grand prix de Rome en sculpture pour son haut-relief *La Gloire ramène le Héros au*



Avers et revers de la médaille du paquebot *Le Champlain*. (Coll. de l'auteur).

foyer familial. De 1961 à 1975, il dirige les Ateliers d'art sacré, art monumental. Il participe à la décoration du paquebot *Normandie* en 1929. On lui doit le Monument à la défense du canal de Suez, plusieurs statues sur le parvis du palais de Chaillot à Paris et plus de 250 médailles. L'importance de ses réalisations en fait un des artistes marquants du XX^e siècle. L'avvers de la médaille représente Samuel de Champlain debout face au vent, tenant son chapeau dans sa main droite, et sa gauche, sur le pommeau de son épée. Devant lui, sur sa droite, on aperçoit la ville de Québec vue du fleuve et au centre, bien reconnaissable, le Château Frontenac. Autour de Champlain, une devise en latin : *Orbi Antiquo Novum Conjungit* (le Nouveau Monde rejoint l'Ancien). Le nom de l'artiste est indiqué en bas de la médaille.

Le revers nous montre l'immense paquebot *Le Champlain* qui s'apprête à dépasser en pleine mer le navire de

Champlain. Au dessus du paquebot, le nom de la société qui exploite le paquebot, Compagnie générale transatlantique, tandis qu'en exergue, apparaissent les dates et le nom de l'explorateur : 1603 Champlain 1932, rappelant l'année de son voyage en Acadie et celle du lancement du grand navire.

Par ailleurs, en 2008, son avers a été adopté par la Ville de Québec relativement à la médaille officielle émise pour souligner son quatrième centenaire de fondation. Au revers, au centre, on aperçoit une feuille d'érable sur laquelle des rubans de la fête ont été déposés. En haut, les mots « Québec 1608-2008 » sont inscrits, tandis qu'au bas, on y lit « 400 ans d'un nouveau monde ». Sous la feuille d'érable, le logo et le nom de la Monnaie de Paris sont présents tandis qu'au-dessus, il y a le nom de la Monnaie royale canadienne en français et en anglais.

Cette dernière a aussi émis, en 2008, des pièces commémoratives de 1 \$ et de 2 \$, de même qu'une médaille soulignant l'anniversaire de fondation de Québec. Sur l'avvers de la médaille (tout comme sur la pièce d'un dollar), le buste de Champlain de trois quarts avec l'inscription « 1608-2008 » apparaît avec, en arrière-plan, le port de Québec et l'Abitation, surmontés du mot « Canada », tandis qu'au revers, nous retrouvons les armes de la Ville de Québec.

Tirée à 100 exemplaires, la médaille officielle soulignant le IV^e centenaire de Québec a été remise à plusieurs personnalités ou organismes tels Guy Laliberté (Cirque du Soleil), Gérald Tremblay (maire de Montréal) ou la Commission de la capitale nationale.

DENIS RACINE, AIG



Serge Bouchard vu par Marie-Christine Lévesque.

LE ROUTIER SOLIDAIRE

Si on observait la toile culturelle de l'anthropologue Serge Bouchard, on y retrouverait les aventures de Tintin, la musique des Beatles, les récits de Jack London et la mélancolie solitaire de Johnny Cash. Et, bien caché dans les souvenirs de l'enfance, les contes de la comtesse de Ségur, surtout Un bon petit diable et Mémoires d'un âne, qui lui ont fait comprendre qu'il y a dans les livres des univers qu'on ne peut oublier. « Il y a un autre monde, mais il est dans celui-ci », écrivait le poète Paul Éluard. Conversation libre avec celui qui se décrit comme un « humaniste prédisposé à l'espérance ».

Serge Pallascio : Que dirait votre passeport de votre métier s'il fallait le préciser?

Serge Bouchard : Je dirais « écrivain ». Je savais écrire avant d'aller à l'école. Notre maison était remplie de livres. Pour ma mère, la lecture et l'éducation étaient notre religion. C'était une femme très originale pour son époque. Elle était athée, anticléricale, féministe et socialiste. Mais, comme tout bon Canadien français de l'époque, je pensais que vouloir devenir écrivain relevait du syndrome de l'imposteur.

S.P. : Qu'est-ce qu'un écrivain en 2019?

S.B. : La question est complexe. Être un écrivain, c'est être relié à la littérature. Les technologies modernes ont fait en sorte que tout le monde s'autorise aujourd'hui à écrire un livre. Il y a un Niagara de livres qui sont publiés. Et pourtant, personne ne parle de littérature dans les médias. J'ai écrit une vingtaine de livres, mais on ne m'interroge jamais sur l'aspect littéraire de mes ouvrages. On préfère faire du *people*. On veut rire et s'amuser.

S.P. : N'est-ce pas d'une certaine façon la mort de la littérature?

S.B. : Il y en a qui le croit. Roland Barthes avait d'ailleurs prévu la disparition de l'écrivain. Moi, non. Car, malgré ce Niagara de livres qui sont publiés chaque année, il y en a quelques-uns qui sont des chefs-d'œuvre. Je suis un humaniste prédisposé à l'espérance.

S.P. : Dans le film *Sur la route de Madison*, le personnage incarné par Clint Eastwood dit : « Les vieux rêves étaient de beaux rêves; ils ne sont pas tous réalisés, mais je suis content de les avoir eus ». Quels sont les rêves que vous n'avez pas encore réalisés?

S.B. : J'ai réalisé plusieurs de mes rêves d'enfant. À dix ans, je voulais écrire des livres; puis j'ai voulu faire de la radio. Vers quatorze ans, j'ai lu un livre sur les sociétés primitives. Dès lors, je savais que j'allais devenir anthropologue. Mais je n'ai pas réalisé mon quatrième rêve qui était de devenir un camionneur au long cours. J'étais fasciné par les gros camions. Par contre, j'ai fait ma thèse de doctorat sur les camionneurs avec lesquels j'ai roulé pendant deux ans. Je suis un routier dans l'âme. Je partage avec eux un esprit d'indépendance et de liberté.

S.P. : Le routier n'est-il pas la métaphore moderne du cow-boy qui explorait le territoire au temps du Far West?

S.B. : Absolument. Le routier vit dans la solitude, mais aussi dans la liberté, une des grandes valeurs de ma vie. Je me définis d'ailleurs comme un libre penseur. J'aime beaucoup la solitude intellectuelle.

S.P. : Y a-t-il encore une place pour le rêve au Québec?

S.B. : La société québécoise est à la croisée des chemins. Ou bien nous

Serge Bouchard



LES YEUX TRISTES DE MON CAMION

Boréal

COLLECTION PAPIERS COLLÉS

poursuivons dans l'individualisme, la consommation et l'accumulation de biens personnels. Ou bien nous ramenons la communauté et l'intérêt commun dans notre champ de priorités. Cela s'appelle construire un projet de société, un projet politique. Lorsque nous aurons épuisé l'absurdité de la voie de l'individu, nous retrouverons la richesse de la communauté.

Serge Bouchard sait que la porte de l'espérance est étroite. Espérance d'un pays neuf dans un monde déjà défini. Espérance d'un homme nouveau sur la Terre Québec. Alliance nouvelle de l'intime et de l'universel. Le premier étant le point

de départ qui mène au second. Dernier aveu. « C'est une vérité qu'il faudrait marteler et marteler sans cesse. Lorsque j'écris quelque chose de personnel, je sais que je rejoins d'autres humains à travers le monde ». Serge Bouchard solitaire, mais aussi solidaire.

SERGE BOUCHARD EN CINQ TEMPS

L'événement qui a le plus bouleversé l'Occident :

« L'arrivée de Christophe Colomb en Amérique en 1492 qui annonce le plus grand génocide de l'Humanité. C'est aussi le début du colonialisme et de la modernité ».

L'événement qui a le plus bouleversé le Québec :

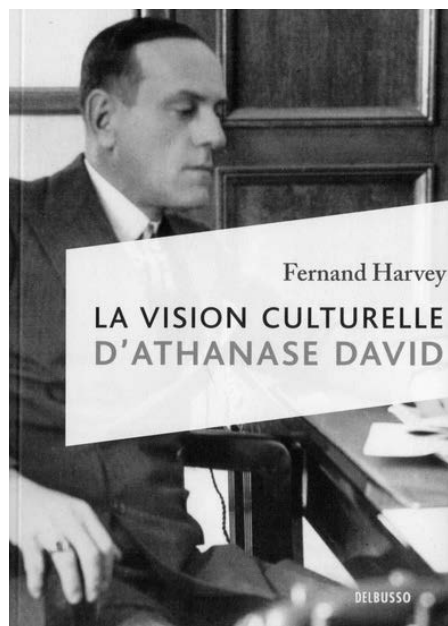
« L'échec des référendums. Je crois que le destin du Québec est d'être un pays. Un jour ou l'autre, cela va arriver. Mais l'histoire du Québec est par bien des aspects une suite de rendez-vous manqués ».

Premier choc littéraire : « À la fin de mon cours classique, j'ai lu l'entièreté de l'œuvre de Teilhard de Chardin. J'en suis sorti complètement bouleversé ».

L'intellectuel de référence : « Vladimir Jankélévitch est un des philosophes les plus importants des temps modernes. Je l'ai lu, je le relis et je le relirai toujours ».

Autoportrait : « Si je n'étais pas ce que je suis aujourd'hui... j'aurais aimé être un chauffeur de camion ».

Serge Pallascio



Fernand Harvey. *La vision culturelle d'Athanase David*. Montréal, Del Busso éditeur, 2012, 265 p.

Il y a exactement un siècle, le député de Terrebonne Athanase David (1882-1953) devenait secrétaire de la province de Québec pour y rester jusqu'en 1936. Au Québec, le ministère des Affaires culturelles ne sera créé qu'en 1961, mais on pourrait presque affirmer que le député Athanase David en aurait rempli les tâches dès son accession à ses fonctions ministérielles en devenant secrétaire de la province de Québec, à partir de 1919. Bénéficiant de la confiance du premier ministre Louis-Alexandre Taschereau, Athanase David aura été de ceux ayant rendu possible la création du Musée national des beaux-arts du Québec (au départ le « Musée de la province de Québec »), mais aussi la Commission des monuments historiques du Québec, l'École des beaux-arts – à Montréal et à Québec – et les Archives nationales du Québec (p. 195). C'est d'ailleurs à la suite de la vente aux enchères des archives privées de Louis-Joseph Papineau au profit d'acheteurs provenant des États-Unis qu'Athanase David a tenu à créer des archives publiques afin que les trésors nationaux (« ces reliques du passé », p. 196 et 233)

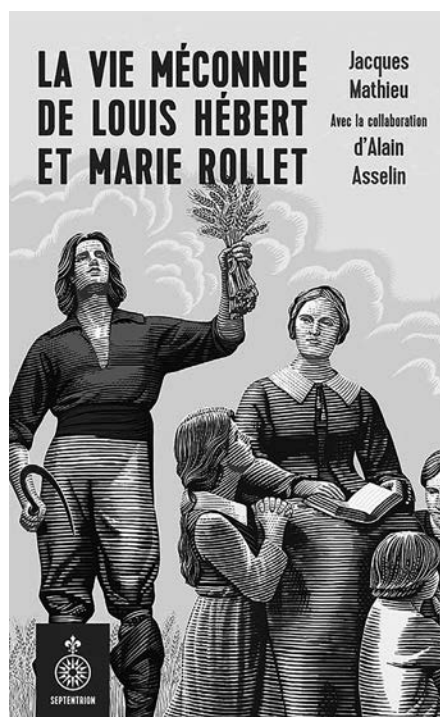
puissent demeurer au Québec (p. 196). En 1922, Athanase David a mis en place, au nom du gouvernement provincial, un prix littéraire qui, dès sa création, portait son nom (« Prix David »); par la suite, ce prix a changé de nom et est devenu l'un des Prix du Québec (p. 179). Ses réalisations furent nombreuses et sa postérité est grande; en outre, ses petites-filles Françoise et Hélène ont été élues députées à l'Assemblée nationale.

Presque tout le présent ouvrage (p. 51-250) comprend des textes d'Athanase David; c'est à ce jour le seul recueil de cet auteur qui soit disponible puisque le précédent (*En marge de la politique*, recueil de discours) datait de 1935. On constate que les préoccupations d'alors (protection de la langue française, préservation de la culture, mise en valeur du patrimoine, éducation pour tous et création de bourses d'études) et la vision culturelle d'Athanase David demeurent toujours centrales – et débattues – près d'un siècle plus tard. Ainsi, à propos du « sentiment d'unité nationale » (comme on disait alors, p. 79), Athanase David réaffirmait le principe fondateur des deux peuples et des deux langues, et non d'une seule nation : « Le Canada ne peut être *un* dans une nation, il peut être *un* dans deux nations qui se comprennent » (p. 79). Devenu sénateur à Ottawa en 1940, Athanase David militait bien candidement pour l'enseignement de l'histoire du Canada, dont les contenus pourraient varier d'une province à l'autre (!) : « Il incombera aux pédagogues, dans chaque province, de voir à ce que l'enseignement de l'histoire soit fidèle et dénué de tout chauvinisme et de tout fanatisme » (p. 216). Voilà justement tout le problème, qui n'a toujours pas été réglé depuis! C'est précisément cette volonté d'occulter le passé colonial et impérial du Canada anglais qu'avait judicieusement cerné et analysé Olivier Côté dans un livre autrement fascinant, *Construire la nation au petit écran : le Canada, une*

histoire populaire de CBC / Radio-Canada (Les éditions du Septentrion, 2014).

La lecture de *La vision culturelle d'Athanase David* permet de découvrir un apôtre de la culture d'ici et les prémisses de la politique culturelle du Québec. Une meilleure révision linguistique jusque dans les dernières pages aurait permis d'éviter quelques coquilles apparaissant dans la bibliographie : on accordera « science politiques » [sic] (p. 264) et l'année « 12928 » redeviendra 1928 (p. 265).

Yves Laberge



Jacques Mathieu, avec la collaboration d'Alain Asselin. *La vie méconnue de Louis Hébert et Marie Rollet*, Québec, Les éditions du Septentrion, Québec, 2017, 241 p. Une entrevue avec Louis Hébert, ça vous dit? C'est en plein ce que propose Jacques Mathieu avec son livre. La formule est des plus originales. Il est plutôt rare qu'un personnage célèbre de l'histoire revienne d'entre les morts pour

accorder une entrevue et pour partager son point de vue sur ce qu'il a vécu. D'entrée de jeu, j'étais conquise par l'approche. Mon désir d'en apprendre plus sur le célèbre personnage n'a fait que me pousser davantage à lire cette œuvre incroyable.

Louis Hébert est connu pour être le père de l'agriculture en Nouvelle-France. En plus d'être un agriculteur, il était aussi un apothicaire, un innovateur et il cultivait une grande amitié avec les récollets.

Puisque l'auteur connaît le sujet en profondeur, le lecteur profite d'une foule d'informations complémentaires sur des éléments importants du parcours d'Hébert en Nouvelle-France.

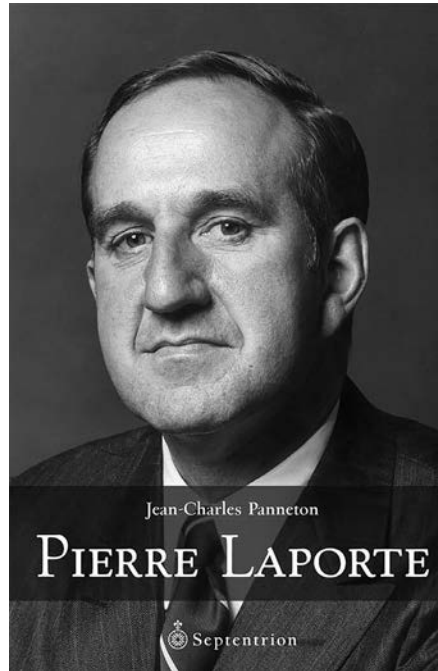
Il relate, entre autres, les guerres de religion qui ont conduit à l'édit de Nantes en 1598, ses études en tant qu'apprenti apothicaire, son mariage et l'arrivée de ses enfants. Il décrit évidemment ses préparatifs pour le voyage jusqu'en Nouvelle-France ainsi que ses premiers contacts avec les Amérindiens (p.67).

Louis Hébert mentionne ensuite que les Amérindiens ont appris l'agriculture (p.68), mais précise qu'ils connaissaient déjà très bien les plantes. Il évoque les différences entre les croyances religieuses (p. 75 et 76), ce qui permet au lecteur de comprendre d'où provenaient parfois les conflits et les mésententes. Hébert raconte avoir fait plusieurs voyages entre la France et la Nouvelle-France avant de signer un contrat d'engagement pour deux ans, ce qui représentera alors l'incarnation du modèle de colonisation reproduit ensuite par de nombreux colons (p. 100) et qui leur vaudra, à lui et à sa femme, le titre de première famille souche de la Nouvelle-France. Marie Rollet aura aussi droit à la parole puisqu'elle sera également questionnée par l'auteur afin de connaître son point de vue sur la vie qu'elle a vécue avec Louis Hébert.

Le talent pour l'écriture de Jacques Mathieu est une fois de plus confirmé dans cette œuvre. Sa passion pour la Nouvelle-France et ses connaissances sur le sujet ne font que bonifier tout ce

qu'il écrit. Pas étonnant qu'il ait reçu le prix Gérard-Morisset pour sa contribution à la connaissance du patrimoine culturel. Un grand merci monsieur Mathieu!

Johannie Cantin



Jean-Charles Panneton. *Pierre Laporte*. Québec, Les éditions du Septentrion, 2012, 495 p.

« La tragédie de la mort est en ceci qu'elle transforme la vie en destin, qu'à partir d'elle rien ne peut plus être compensé ».

Cette phrase célèbre qu'écrivait le romancier André Malraux en 1937 n'est pas extraite du livre *Pierre Laporte*, de Jean-Charles Panneton, mais elle aurait très bien pu servir d'exergue; celle-ci prend tout son sens lorsqu'on repense au parcours dramatique de l'ancien ministre Pierre Laporte (1921-1970). Ces deux hommes (Malraux et Laporte) ont d'ailleurs travaillé ensemble en 1965 pour planifier des échanges culturels entre le Québec et la France : chacun était alors ministre de la culture pour son gouvernement respectif (p. 280).

Si beaucoup de Québécois connaissent la fin tragique et révoltante de ce politicien dévoué, peu d'entre nous pourraient mesurer la contribution de Pierre Laporte en tant que journaliste et homme public durant les années 1950 et 1960. En ce sens, le livre de l'historien Jean-Charles Panneton comble une lacune béante et nous amène au cœur même de la pensée du journaliste Pierre Laporte, notamment en citant une grande quantité d'extraits d'articles de sa plume acérée.

Pourfendeur du gouvernement de Maurice Duplessis, le jeune Pierre Laporte rédigea de nombreux articles qui dénonçaient les dérives de l'Union nationale; il est presque le seul, car même le directeur de son journal, Gérard Filion, avait « appuyé l'Union nationale lors des précédentes élections » (p. 84). Les écrits de Pierre Laporte dans *Le Devoir* sont tranchants, parfois acerbes : « En face de ces réalités nouvelles, l'Union nationale est dépassée. Elle donne à la province une politique sociale arriérée et une politique brutale » (*Pierre Laporte*, 1955, p. 114).

D'une grande précision et d'une grande clarté, le livre étoffé de Jean-Charles Panneton ne se réduit pas à une simple biographie d'un politicien méconnu; en filigrane, on revoit toute l'histoire du Québec d'après-guerre et de la Révolution tranquille. La qualité de cette biographie reconferme le statut des éditions du Septentrion comme le meilleur éditeur sur l'histoire du Québec. Dans son livre *Pierre Laporte*, Jean-Charles Panneton réussit brillamment à faire se côtoyer la grande et la petite histoire. Certains passages nous rappellent des moments oubliés, comme ce « voyage de la survivance française en Nouvelle-Angleterre et en Nouvelle-Écosse » – c'était en 1949 – pour aller à la rencontre des Franco-Américains exilés aux États-Unis et des Néo-Écossais descendants des premiers Canadiens (p. 86). C'est cet esprit de défense des droits des francophones hors Québec qui caracté-

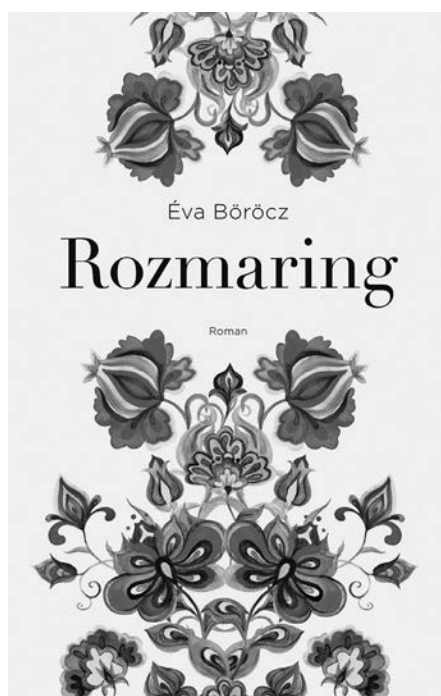
risa beaucoup des combats de Pierre Laporte, au moment où il dirige la revue *L'Action nationale* (à ne pas confondre avec le quotidien *L'Action catholique*). Les chapitres de la dernière moitié couvrent la vie publique et la carrière politique du futur député de Chambly. En tant que ministre des affaires culturelles, Pierre Laporte a eu l'occasion de collaborer étroitement avec Guy Frégault et son homologue français André Malraux, notamment pour un *Livre blanc sur la culture* qui, injustement accusé d'être « trop nationaliste » par le Conseil des ministres, a été tabletté sans jamais être diffusé, en 1966 (p. 280). Inévitablement, les dernières pages racontent avec justesse et sans complaisance la fin misérable de l'ancien ministre Laporte ainsi que sa postérité.

Dans sa généreuse préface, le journaliste Gilles Lesage rappelle fort à propos que Pierre Laporte a aussi été un artisan de la Révolution tranquille, au même titre que René Lévesque ou Paul Gérin-Lajoie, mais que son nom a été – par la force des choses – absent de bien des commémorations soulignant les 40 ans, voire les 50 ans de la Révolution tranquille (p. 22). Il aurait pourtant été aisé de mentionner son nom ou d'inviter ses enfants ou d'anciens collègues lors de tels événements où la mémoire de la nation est convoquée. Quoi qu'il en soit, Jean-Charles Panneton nous donne ici une biographie importante et soigneusement documentée, au style alerte. Seulement quelques erreurs subsistent : ainsi, les Presses de l'Université Laval sont situées à Québec, et non à Lévis (voir note 50, p. 181).

Yves Laberge

Éva Böröcz. *Rozmaring*. Montréal, Les éditions Hurtubise, 2017, 328 p.

Il est vraiment rafraîchissant de mettre la main sur des romans qui ont une saveur si particulière. Lorsque mon regard s'est attardé sur cette magnifique couverture



colorée, j'ai tout de suite eu envie de lire cette histoire qui s'annonçait des plus captivantes. Mon instinct ne m'avait pas trompé...

Rozmaring, c'est d'abord et avant tout un village incroyable où la vie coule doucement pour les habitants et où l'air transporte de délicieux effluves de rose et de romarin. Dès les premières pages, on nous raconte la légende sur la provenance de ce nom de village si particulier (p. 12-13). À la lumière de cette histoire, j'étais déjà sous le charme.

Dans cette œuvre fascinante d'Éva Böröcz, la mort et les difficultés de la vie nous frappent de plein fouet. Notre attention est immédiatement captée par les épreuves qu'affrontent les personnages. Il nous tarde de savoir comment ils réagiront et surtout ce qu'il adviendra d'eux.

Le contexte social particulier de la Première Guerre mondiale est le déclencheur de bien des événements malheureux. Malgré toutes ces épreuves, les personnages du livre de Böröcz font preuve d'une force de caractère incroyable qui les pousse, chacun à leur manière, à faire face à ces difficultés sans jamais baisser les bras.

L'auteure a choisi d'aborder des thèmes extrêmement difficiles tels que la mort, les enfants illégitimes, l'homosexualité, les abus sexuels et le meurtre. Pourtant, la lecture de l'œuvre est loin d'être pénible pour autant. Il s'installe plutôt une soif de justice et d'équilibre qui pousse le lecteur à vouloir à tout prix que les personnages retrouvent la paix et l'harmonie au cœur de leur magnifique village.

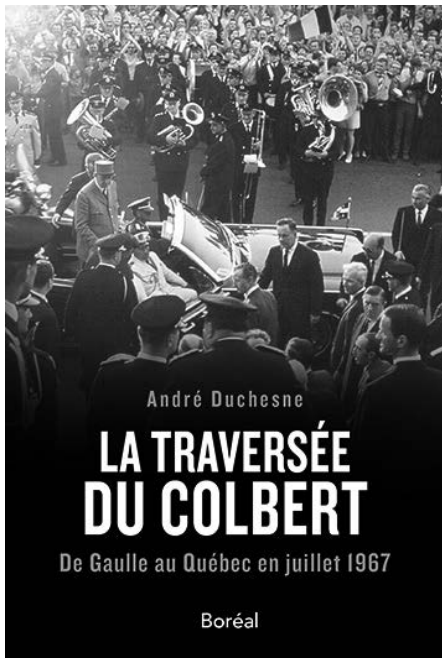
Le talent d'écriture de cette auteure m'a totalement conquise. Sa façon de décrire l'environnement est exceptionnelle. Sa plume est vivante et on a l'impression que l'histoire prend vie sous nos yeux. Les personnages sont uniques et attachants. Ils possèdent des traits de caractère complexes, ce qui rend l'œuvre vraiment captivante.

Rozmaring nous prouve qu'il y a toujours de la beauté dans les épreuves et les difficultés. Une leçon de vie qu'il est parfois bon de se remémorer... Bravo à l'auteure pour cette œuvre magistrale qui respire la fraîcheur, l'humilité, la résilience et le parfum des roses et du romarin...

Johannie Cantin

André Duchesne. *La traversée du Colbert. De Gaulle au Québec en juillet 1967*, Montréal, Boréal, 2017, 352 p.

Journaliste chevronné, André Duchesne commence son propos par une introduction historique bien documentée rappelant l'arrivée au pouvoir des libéraux fédéraux en avril 1963, puis il évoque la politique d'autonomie du général Charles de Gaulle, notamment le retrait du commandement intégré de l'OTAN, en mars 1966. Au chapitre 2, l'auteur fait état des premières démarches conduisant à son séjour au Québec, soit les deux invitations qu'il reçoit à la mi-septembre 1966, l'une d'Ottawa signée par le gouverneur général Georges Vanier, l'autre par le premier ministre du



Québec Daniel Johnson. L'auteur affirme que seules ces invitations ont été faites au général de Gaulle. Or, le maire Jean Drapeau l'a aussi invité à l'Expo 67.

L'une des premières polémiques entourant ce séjour est le fait de passer ou non par Ottawa et donc de venir par bateau ou par avion (p. 27). André Patry, alors au service du protocole du gouvernement du Québec, explique qu'il n'est pas dans les règles de venir au Canada par bateau sans s'arrêter à Ottawa d'abord.

De Gaulle confirme son séjour le 13 février 1967 et le délégué du Québec à Paris, Jean Chapdelaine, communique la nouvelle à Daniel Johnson le 14 février. Le même jour, dans une réunion du cabinet Pearson, Jean Marchand, alors député de Québec-Ouest et ministre de l'Immigration, en fait état sous forme de rumeurs. C'est Paul Martin qui dément la situation en disant qu'aucune décision ne serait prise avant les élections législatives françaises en mars.

Au chapitre 4, Duchesne s'intéresse à la préparation de l'accueil du général de Gaulle au Québec. Ce chapitre mérite l'attention du lecteur, notamment parce qu'il fait la liste des assignations particulières du comité de réception et d'accueil du gouvernement au général de Gaulle. Aux côtés de Marcel Masse et

d'André Patry, on y découvre des noms beaucoup moins connus, dont ceux de Joseph Couture, Benoît Bélanger et Maurice Verret. Le plus étonnant reste la mention de Jean O'Keefe comme assistant du chef du protocole qui travaille vraisemblablement dans l'ombre d'André Patry et de Pierre-Marc Johnson qui fait également partie de l'organisation. À Ottawa, c'est Lionel Chevrier qui est nommé commissaire général des visites d'État dans le cadre des festivités du centenaire de la Confédération.

Le général se rend dans 24 villes. Si l'occasion de la visite est de rappeler pour les uns le centenaire de la Confédération, De Gaulle ne l'entend pas ainsi (comme nous l'a rappelé le numéro spécial de *l'Action nationale* paru en juin-septembre 2017 (Vol. CVII, nos 6-7) et consacré aux Actes du colloque « Vive le Québec libre » du 26 et 27 mai 2017), lui qui vient pour célébrer la fidélité des Français du Canada, à la mère patrie. Outre l'itinéraire de De Gaulle lors de son séjour, l'objet de la visite du général est donc, également, un élément qui soulève la polémique. Il en va de même de la question du discours sur le balcon de l'hôtel de ville. Ainsi, dans un document que l'auteur a retrouvé aux archives de la Fondation Charles de Gaulle à Paris, il est bel et bien fait mention que le général s'adressera à la foule du haut d'une *terrasse* dominant la place. Mais une note postérieure, provenant de l'ambassade de France au Canada, disait que le général saluerait la foule depuis la terrasse, mais sans plus.

Au chapitre 9, l'auteur relate un autre des sujets qui a fait couler beaucoup d'encre, celui du caractère improvisé du discours du général de Gaulle sur le balcon de l'hôtel de ville (voir aussi Courteaux, p. 74). C'est Alain Peyrefitte, que cite l'auteur, qui évoque le fait que le général de Gaulle aurait confié à son vice-amiral Jean Philippon son désir de crier « Vive le Québec libre »? Courteaux explique, quant à lui, que dès le 27 juin les services de la présidence de la République ont distribué aux fonctionnaires

français, qui travaillaient à la préparation de la visite montréalaise, une brochure où il était fait mention qu'après l'accueil à l'hôtel de ville, le général s'adresserait à la foule du haut d'une terrasse dominant la place. Il est facile ici d'y substituer « terrasse » par « balcon ».

Le chapitre 20, « C'est une grande émotion », relate les moments historiques et controversés entourant le discours du général de Gaulle, annonçant le chapitre suivant, « Retour sur un micro », qui, lui, évoque plutôt le caractère controversé de la présence du micro sur le balcon de l'hôtel de ville. Ici, Duchesne reprend la nomenclature des personnes dont on a dit qu'elles ont porté le micro à De Gaulle ou qui ont déclaré l'avoir fait : deux membres du Service d'action civique : Paul Comiti et Roger Tessier, puis Pierre-Louis Mallen, correspondant de l'ORTF, Bernard Dorin. À ces noms, André Duchesne ajoute un technicien de Radio-Canada ou de l'ORTF. Et il précise « Une certitude : c'est bien un technicien de Radio-Canada [Bouchard] (ce que confirme Tardieu (2017 : p. 50) qui a rebranché le micro. Et, ce qui ne gêne rien, ce technicien était un organisateur politique du député libéral d'Ahuntsic, Jean-Paul Lefebvre », nul autre que le député qui demande en 1969 la démission de Jean Lesage alors à la tête de l'opposition libérale. Si Drapeau avait, selon ce qu'en rapporte l'auteur, insisté pour qu'il n'y ait pas de discours à l'hôtel de ville, on peut imaginer qu'il y avait dans l'entourage du général bon nombre de personnes pouvant outrepasser cette règle, que ce soit au sein de la communauté du renseignement, des techniciens, des agents de sécurité, etc.

Dans la cascade des controverses suscitées par le général à l'occasion de sa dernière visite au Québec, il faut signaler les réactions hostiles et mitigées du gouvernement fédéral dont celle du premier ministre Lester B. Pearson. À la suite du flamboyant discours faisant allusion au Québec libre, Pearson déclare que le Canada est libéré et que les Canadiens

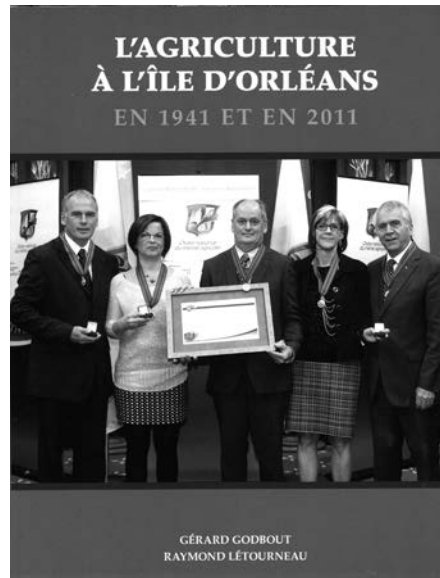
n'ont pas besoin d'être libérés. Avec le recul, on peut comprendre que l'interprétation que De Gaulle avait de l'histoire et du sens qu'il octroyait aux mots ne concordait sûrement pas avec celle de Pearson.

Les chapitres suivants décrivent pas à pas les multiples activités du général de Gaulle au Québec, la réception à l'Université de Montréal, l'inauguration du métro de Montréal, la visite de l'Exposition universelle, sans omettre de signaler la présence d'une balle perdue à l'hôtel de ville.

L'une des marques d'originalité de l'ouvrage est le compte rendu que donne la CIA des événements. Il rapporte notamment que la CIA avait conclu qu'en réaction au retrait de la France du commandement intégré de l'OTAN, il n'était aucunement question que cela affaiblissent les liens entre Ottawa et Paris si cela avait pour résultat de renforcer l'association entre les séparatistes du Québec avec la France. Si l'auteur en conclut ici que cela démontre qu'au printemps 1966 tout le monde sait que la France et le Québec souhaitaient se rapprocher, c'est oublier que dès 1958 cette volonté se manifeste de plusieurs manières avec la réorganisation de la politique étrangère gaulliste, l'ouverture du Maison du Québec, les visites répétées de Xavier Deniau à partir de 1963 et la signature de l'entente France-Québec en matière d'éducation en 1965. Ces faits étaient connus du public d'alors et la CIA, quant à elle, en savait déjà bien davantage sur la présence française au Québec à partir de 1964.

L'ouvrage, richement documenté, fait aussi place à la réaction des chefs, à la réception critique des discours du général de Gaulle et constitue un travail de journaliste d'investigation qui ne se limite pas à une simple description factuelle et anecdotique des faits les plus connus. Il est complété par trois annexes.

Jean-Nicolas De Surmont



Raymond Létourneau et Gérard Godbout. *L'agriculture à l'île d'Orléans en 1941 et en 2011*. Île d'Orléans, Fondation Minigo et Fondation Manoir Mauvide-Genest, 2012, 212 p.

Les livres à propos de l'île d'Orléans sont toujours appréciables, mais parfois difficiles à trouver; pensons par exemple à *L'île d'Orléans, microcosme du Québec*, d'André Gaulin et Norbert Latulippe, publié par l'Association québécoise des professeurs de français en 1984. Cette autre parution – aussi difficile à trouver – se subdivise en deux sections et reprend en bonne partie la monographie de Gérard Godbout (1904-2004) parue en 1942 (p. 8-86); certaines données ont été corrigées ou transposées selon le système métrique et quelques notes en bas de page ont été ajoutées. Plus considérable, la dernière moitié de l'ouvrage est uniquement de l'abbé Raymond Létourneau et fournit une infinité de données sur la vie rurale à l'île d'Orléans : types de cultures, spécialisations et statistiques sur la production maraîchère. Les spécialités produites sur l'île d'Orléans sont trop nombreuses pour être énumérées : acériculture, apiculture, aviculture, industrie laitière et fromagère (p. 145 et sq.). La documentation de ce livre est abondante et fournit souvent des références rares : on mentionne des publications du XIX^e siècle sur l'agricul-

ture comme *Le livre des cercles agricoles* (1895) (p. 105). On traite plus loin de l'évolution des idéologies du monde rural au Québec (p. 122). En ce contexte de diversification et de concurrence venue de l'étranger (la mondialisation), les portraits de certaines fermes spécialisées (les fraises de la Polyculture Plante; le bœuf Highland; les éleveurs de chèvres) sont particulièrement appréciables et permettent des découvertes insoupçonnées. Il ne s'agit pas d'un beau livre avec une multitude de photographies anciennes et aériennes de grand format, comme l'avait fait Michel Lessard (*L'île d'Orléans : aux sources du peuple québécois et de l'Amérique française*, Éditions de l'Homme, 1998), mais plutôt d'un bilan assez exhaustif centré sur l'agriculture à l'île d'Orléans. En relisant *L'agriculture à l'île d'Orléans en 1941 et en 2011*, on repense aux monographies municipales d'autrefois, si instructives sur la vie communautaire de nos villages. L'aspect comparatif (1941 et 2011) constitue un élément qui fait l'originalité de cette publication, la neuvième que Raymond Létourneau consacre à l'île d'Orléans. Disponible uniquement sur commande dans les meilleures librairies, on espère en revanche la retrouver dans toutes les bibliothèques municipales.

Yves Laberge

Micheline Tremblay. *Léa. J'ai la mémoire chagrine*. Ottawa, Les Éditions David, 2017, 415 p.

Tout débute en 1885 avec l'histoire de Léa. Cette charmante jeune fille devra faire le choix de renoncer à son rêve de devenir maîtresse d'école en allant travailler chez sa tante Angéline qui tient une pension à Montréal pour ainsi contribuer au revenu familial : « [...] un beau rêve, anéanti abruptement quand son père l'a obligée à quitter l'école pour aider sa mère » (p. 29).

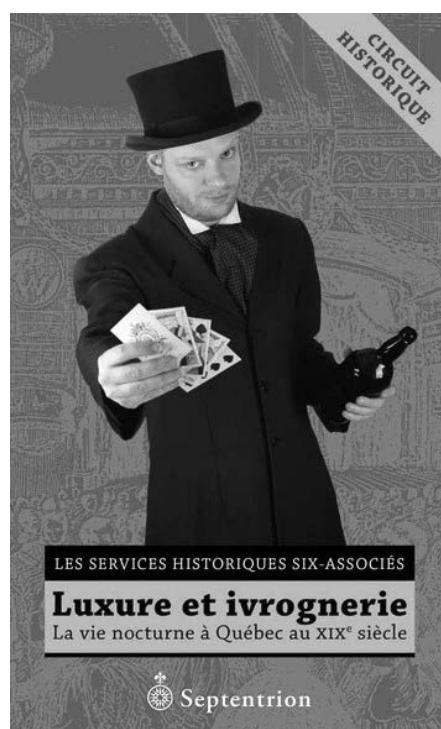
L'histoire expose les différences entre le



quotidien des gens de la campagne et celui des gens de la ville : « En ville, l'horizon s'étend plus loin que le bout du champ » (p. 139). Là-bas, Léa apprendra qu'il y a un temps pour travailler, mais aussi un temps pour s'amuser : « S'amuser! Un mot ignoré de mes parents. Les ai-je jamais vus s'amuser? » (p. 62). Elle découvrira aussi que la religion est beaucoup moins présente chez les gens de la ville. Au fil des pages, elle vivra différentes épreuves, mais également des événements plus heureux. Puis le lecteur fera un bond dans le temps pour se retrouver en 1923. Il apprendra alors à connaître d'autres personnages tous aussi intéressants les uns que les autres. Romuald, Rodolphe, Juliette et Roger. Leurs histoires seront entremêlées à la suite de différents événements de la vie. Puis un concours de circonstances extraordinaires leur permettra de remettre les pendules à l'heure pour ainsi faire la paix avec leur passé respectif. À travers des thèmes aussi puissants que la famille, l'abandon, l'amour, les responsabilités financières, le rejet, l'intimidation et la loyauté, Micheline Tremblay nous fait vivre une foule d'émotions. Cette enseignante de français, de litté-

rature, de cinéma et de communication connaît parfaitement le potentiel de l'écriture. Elle l'utilise de façon magistrale et son œuvre en est la preuve. Un premier roman qui promet pour la suite. Les personnages sont authentiques, fascinants et attachants. Il est impossible de ne pas se laisser transporter par une histoire aussi puissante. À lire!

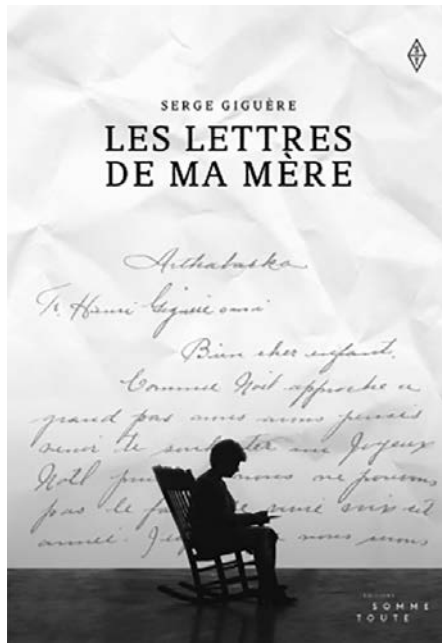
Johannie Cantin



Les services historiques Six-Associés. *Luxure et ivrognerie. La vie nocturne à Québec au XIXe siècle*. Québec, Les éditions du Septentrion, 2013, 101 p. Les « maisons de tolérance » ont-elles existé à Québec au XIXe siècle? Non seulement le livre *Luxure et ivrognerie. La vie nocturne à Québec au XIXe siècle* répond à cette question peu abordée dans les manuels d'histoire, mais il propose aussi une visite guidée de ces lieux dans les quartiers Saint-Jean-Baptiste et Saint-Roch (p. 16). On y traite également de la vie mondaine dans la Haute-Ville,

des grands hôtels d'avant le Château Frontenac, des salons de thé et des coutumes typiquement anglaises de la haute société de Québec entre 1850 et 1900. Au milieu du XIXe siècle, Québec a été durant quelques années le lieu de résidence officielle du gouverneur général du Canada-Uni – lorsque la ville de Québec était la capitale du Canada – et par la suite celui du lieutenant-gouverneur du Québec (p. 55). L'idée d'ancrer ces leçons de petite histoire dans un parcours historique étoffera une promenade anodine dans le Vieux-Québec : on fait revivre l'ancien quartier des banques autour de l'actuel Musée de la civilisation (p. 80) et on trouve le trajet pour se faufiler dans la très étroite rue Sous-le-Cap, en contrebas de la rue des Remparts (p. 71). Aujourd'hui, on aurait peine à imaginer l'omniprésence des débits de boisson dans le quartier Champlain : « Au début des années 1850, on y retrouvait près d'une centaine de cabarets, dont près d'une quarantaine pour la seule rue Champlain et une quinzaine sur la petite rue Cul-de-Sac » (p. 88). Les dernières pages fournissent des statistiques sur les méfaits de l'alcoolisme et rappellent les campagnes d'engagement de tempérance ayant eu cours il y a deux siècles (p. 91). L'avantage de ce guide succinct est de faire parler les murs anciens et les rues touristiques; il conviendra à un lectorat adolescent, mais aussi aux touristes. Les coauteurs de ce livre illustré se présentent collectivement comme « les services historiques Six-Associés »; sous cette formule, ils ont par la suite fait paraître dans la même collection un petit livre d'histoire de la médecine à Québec : *Docteurs, guérisseurs et fossoyeurs. La médecine à Québec du XVIIe au XIXe siècle* (Les éditions du Septentrion, 2015, 124 p.), tout aussi recommandable.

Yves Laberge



Serge Giguère. *Les lettres de ma mère*. Montréal, Les éditions Somme toute, Montréal, 2018, 100 p.

Les lettres de ma mère est en réalité un ouvrage qui reprend par écrit le film que Serge Giguère a produit pour rendre hommage à sa famille, mais principalement à sa mère. L'œuvre est basée sur une centaine de lettres écrites par sa mère, au tournant des années 1950, à son fils Henri, l'aîné de la famille. Ce dernier étant parti étudier chez les Oblats, à Ottawa, il devient alors son confident à travers cette correspondance.

Le livre débute en présentant le contexte dans lequel le film a émergé : « j'extirpais des écrits de ma mère les extraits révélateurs de la vie ouvrière dans les années 1950 » (p. 10). Certains documents visuels sont présentés dans le livre. Des extraits de lettres, des images prises durant le tournage du film, entre autres. Mais ce qui compose l'essentiel du livre est la transcription du film, avec les indications de temps et les personnages qui parlent.

On y apprend que cette mère de seize enfants est née en 1906, à Ham-Nord, sous le nom d'Antoinette Vézina. Elle

était une femme de son époque, consacrant la majeure partie de son temps à prendre soin des enfants et de son mari. Nicole, une de ses filles, raconte même se souvenir que sa mère prenait le temps de se maquiller et de se coiffer avant que son mari n'arrive à la maison pour le dîner (p. 45). Avec son œuvre, Serge Giguère rend hommage à une femme forte et courageuse, sa mère qui a perdu deux de ses enfants le même soir alors qu'elle est encore enceinte : Jean-Guy meurt d'une infection aux poumons et Jean-Roch est victime d'une méningite (p. 61).

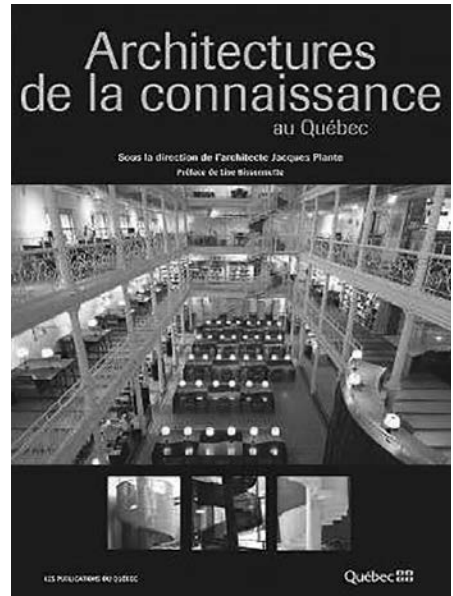
Antoinette était une femme de son temps, remplie de courage, de détermination, de persévérance et dotée d'une grande ingéniosité. À 60 ans, alors qu'elle aurait pu se contenter de vivre tranquillement, elle décide d'ouvrir un magasin de tissus dans une rallonge de la maison, ce qui lui permettait de continuer à s'occuper de la maisonnée tout en travaillant et en rapportant un petit surplus monétaire au foyer. Elle faisait également beaucoup de couture.

La fin du livre précise le contexte social du Québec de l'époque. Le Québec des soutanes, des terres de roche, des écoles de rangs et des cercles de fermières. Un Québec qui n'existe plus, mais que toute une génération a connu. Puis, il y a eu la Révolution tranquille, la fin de l'emprise de la religion et le début des revendications pour l'égalité (p. 91-92). L'approche de l'œuvre est tout à fait originale en ce sens qu'il est plutôt rare de lire un film. Le lecteur a vraiment l'impression de voir l'image prendre vie au fur et à mesure que les mots s'étalent sur les pages.

Si l'objectif de l'auteur était de nous faire connaître sa mère sous un jour authentique et de dépeindre le portrait de toute une génération, c'est réussi. J'avais un peu l'impression de lire l'histoire de ma grand-mère et de ma

mère. Bravo pour cette œuvre passionnante. Je me sens privilégiée d'avoir pu entrer dans l'univers de la famille Giguère durant 1 heure, 25 minutes et 18 secondes.

Johannie Cantin



Jacques Plante (dir.). *Architectures de la connaissance au Québec*. Québec, Les Publications du Québec, 2013, 249 p. Ce beau livre collectif réunit une trentaine d'essais sur l'histoire de l'architecture au Québec, en se centrant sur certains des édifices les plus emblématiques et les plus importants au pays; le titre *Architectures de la connaissance au Québec* est une autre manière d'évoquer – sans le dire – les bibliothèques publiques et certains centres d'archives. En dépit de la similitude des titres, il ne faudrait pas confondre *Architectures de la connaissance au Québec* avec le *Architectures du spectacle au Québec* (2011) du même auteur et chez le même éditeur.

La première moitié d'*Architectures de la connaissance au Québec* présente quelques joyaux de notre patrimoine comme la Bibliothèque de l'Assemblée nationale et la Bibliothèque

Saint-Sulpice. Si certains des essais qui suivent semblent inégaux et parfois évasifs (surtout pour les textes de création littéraire), on appréciera davantage la seconde moitié du livre qui met en évidence, dans des présentations individuelles concises, des dizaines de bibliothèques nouvellement construites ou simplement méconnues, comme la Bibliothèque Paul-Aimé-Paiement, à Charlesbourg, ou encore le Centre de préservation de Bibliothèque et Archives Canada, à Gatineau. Chaque portrait d'une bibliothèque contient des données schématisées fort utiles : adresse de l'établissement, année de construction, budget, prix architecturaux obtenus (il y en a souvent dans ce milieu), et, bien sûr, les noms des architectes et des concepteurs. Bien que les exemples montréalais soient ici privilégiés (plus de la moitié), on retrouve également des présentations sur d'autres immeubles répartis dans diverses régions, comme la Bibliothèque René-Richard de Baie-Saint-Paul et le Centre d'archives régional de Charlevoix. C'est la portion la plus instructive, car elle fournit un état des lieux et un bref his-

torique de la construction de chaque endroit.

Il est révélateur de retrouver beaucoup de bibliothèques municipales qui résultent du réaménagement d'un ancien édifice, le plus souvent d'une église désacralisée. On peut le vérifier dans la présentation de chaque bibliothèque sous l'entrée « Type de projet »; on peut alors lire la mention « Agrandissement et rénovation » et non « Nouvelle construction ». C'est une manière intelligente de « recycler » des lieux patrimoniaux au lieu de simplement les détruire (pensons à l'ancienne église Saint-Vincent-de-Paul, autrefois sur la côte d'Abraham, à Québec, qui a été anéantie). L'exemple de la Bibliothèque Monique-Corriveau à Sainte-Foy en est la parfaite illustration, et l'on peut comparer le même lieu dans ses deux vocations très différentes (église paroissiale construite en 1964 et bibliothèque de quartier), mais toujours au service de la communauté environnante (p. 219).

Visuellement, le livre *Architectures de la connaissance au Québec* est éblouissant, avec ses grandes photographies et ses nombreux plans montrant l'inté-

rieur de chaque lieu décrit; on regrette seulement certaines photos de très petit format, dans quelques cas toutefois. Du point de vue éditorial, il faut louer les Publications du Québec d'avoir réussi une anthologie à la fois instructive et originale, sans équivalent et sans égale.

On imagine un amoureux des livres cherchant le lieu le plus propice pour s'adonner à la lecture; ce livre lui proposera en mots et en images une multitude de possibilités. Mais on aurait tort de réduire ce livre magnifique à un simple catalogue des plus belles bibliothèques du Québec. C'est un ouvrage de référence comme il en existe peu et aucune bibliothèque publique ne pourrait se faire pardonner de ne pas le posséder. Il n'est pas nécessaire d'être architecte pour apprécier pleinement ce beau livre; mais le lecteur idéal de ce livre serait peut-être un enfant songeant vaguement à la profession d'architecte, car il trouverait ici une illustration enthousiasmante de cette belle vocation.

Yves Laberge



GÉNÉALOGIE ET HISTOIRE : DEUX SŒURS

Abonnez-vous à

CAP-AUX-DIAMANTS

en commandant au

418 656-5040

Visitez le site Web : www.capauxdiamants.org
revue.cap-aux-diamants@hst.ulaval.ca

Bérubé, Harold. *Unité, autonomie, démographie. Une histoire de l'Union des municipalités du Québec*. Montréal, Les Éditions du Boréal, 2019, 388 p.

Boisvert, Jacques. *Adolphe Rho, peintre et sculpteur*. Durham-Sud, Les Éditions mp tresart, 2019, 84 p.

Burgess, Joanne et Paul-André Linteau (dir.). *Histoire et patrimoine. Pistes de recherche et de mise en valeur*. Québec, Les Presses de l'Université Laval, 2019, 236 p. (Coll. « Chaire Fernand-Dumont sur la culture »).

Fonda, Nick. *Richmond, d'une époque à l'autre*. Québec, Les éditions du Septentrion, 2019, 228 p.

Hutchinson, Pamela. *Cinéma en 30 secondes*. Montréal, Éditions Hurtubise, 2019, 160 p. (Coll. « 30 secondes »).

Labbé, Jean. *La maltraitance des enfants en Occident. Une histoire d'hier à aujourd'hui*. Québec, Les Presses de l'Université Laval, 2018, 522 p.

Lafond, Pierrette. *Promenade en enfer. Les livres à l'Index de la bibliothèque historique du Séminaire de Québec*. Québec, Les éditions du Septentrion, 2019, 144 p.

Lamonde, Yvan et Claude Larin (choix de textes et présentation). *Louis-Joseph Papineau. Un demi-siècle de combat. Interventions publiques*. Montréal, Groupe Fides, 2019, 416 p.

Landry, Alain. *Les os parleurs*. Québec, Les Éditions Gid, 2019, 210 p.

Lapointe, Camille, Allison Bain, Réginald Auger. *Le site archéologique du palais de l'Intendant à Québec. Plus de 35 années de découvertes*. Québec, Les éditions du Septentrion, 2019, 184 p.

Lindsay, Jocelyn et Jean-Claude Tardif. *L'île Verte, phare de belles traditions*. Québec, Les Éditions Gid, 2019, 207 p. (Coll. « 100 ans noir sur blanc », 59).

Ouimet, Josée. *La faute des autres 1- Les rêves*. Montréal, Éditions Hurtubise, 2019, 293 p.

Rivière, Sylvain. *Jules Bélanger, le pays intérieur*. Québec, Les Éditions Gid, 2019, 217 p.

Roland, Daniel, Sylvain Champagne. *Verdun dans le respect du décorum*. Québec, Les Éditions Gid, 2019, 207 p. (Coll. « 100 ans noir sur blanc », 57).

Société d'histoire d'Amos. *Amos de l'enfance à la maturité*. Québec, Les Éditions Gid, 2019, 207 p. (Coll. « 100 ans noir sur blanc », 58).

Société d'histoire des Filles du Roy. *Les Filles du Roy, pionnières de la seigneurie de La Prairie*. Québec, Les éditions du Septentrion, 2019, 571 p.

Vallières, Marc. *Courtiers et entrepreneurs. Le courtage financier au Québec, 1867-1987*. Québec, Les éditions du Septentrion, 2019, 457 p.

Yves Beauregard



Frederick Arthur Verner (Sheridan, Ont., 1836 - Londres, Angl. 1928), *Fosse à saumons sur la rivière Godbout, 1877*; signé et daté, en bas, à gauche : Verner/1877; huile sur toile, 68 x 122 cm. Achat, 1948.115. Restauration effectuée par le Centre de conservation du Québec. (Photo : MNBAQ, Jean-Guy Kérrouac)..

À LA PÊCHE AU SAUMON SUR LA CÔTE-NORD

Le prolifique Frederick Arthur Verner, largement influencé par son idole et ami Paul Kane, a atteint la notoriété grâce à ses représentations, tantôt réalistes, tantôt romantiques, des plaines de l'Ouest canadien ainsi qu'à ses portraits des grands chefs des Premières Nations. Ses innombrables paysages des Prairies, ses scènes de la vie amérindienne et de troupeaux de bisons vont en effet connaître un grand succès auprès des critiques et des amateurs.

Ceci dit, Frederick A. Verner, établi à Toronto de 1862 à 1877, a également voyagé dans l'est du pays. En 1865, il présente à New York, à l'exposition

annuelle de la National Academy of Design, le paysage *Sur la Madawaska*, qui dépeint une rivière du Québec qui prend sa source dans la province et coule jusqu'au Nouveau-Brunswick. De plus, comme le confirme, entre autres, un ensemble de dessins conservés au Musée des beaux-arts de Montréal, l'artiste visite, en 1873, la ville de Québec et sa région, puis en 1876, il se rend à Rivière-du-Loup et dans la baie des Chaleurs, grâce au chemin de fer Intercolonial ouvert en juillet entre Sainte-Flavie et Campbellton.

Au milieu des années 1870, Verner est alors au sommet de son art et de sa gloire. Selon Dennis Reid (*Notre patrie*

le Canada, 1979, p. 248), l'artiste voyage au cours de l'été 1877 sur la rive sud du Saint-Laurent par train, puis prend un bateau pour la Côte-Nord jusqu'à la rivière Godbout. Signé et daté de la même année, le grand tableau du Musée national des beaux-arts du Québec porte une étiquette au verso qui lève tout doute sur le lieu illustré, soit « Upper Pool River, Godbout ». Le paysage montre deux hommes assis de dos sur des roches, au pied de rapides et face à une forêt de conifères dense et sombre, un lieu bien connu des pêcheurs à cinq kilomètres de l'embouchure de la Godbout. Ils regardent un compagnon tirant la ligne

dans la rivière aux couleurs brunâtres. La composition, écrit Reid, « a encore plus d'atmosphère et est plus riche en artifices picturaux [...]. Pour la première fois, l'artiste s'est servi amplement de jeux d'ombre et de lumière et a ainsi apporté à son œuvre un nouveau sens de la profondeur. Les personnages sont peut-être encore un peu maladroits, mais ils sont vivants même s'ils sont dominés par cette magnifique scène de nature sauvage ». Mentionnons en outre que le Glenbow Museum de Calgary possède deux aquarelles, toutes deux bien identifiées à la Godbout et datées aussi de 1877, qui ont certainement servi d'études préparatoires à notre tableau. D'après Reid, toujours, *Fosse à saumons sur la rivière Godbout* est sans doute l'œuvre présentée à Toronto, d'abord en mai 1879, à l'exposition annuelle de l'Ontario Society of Artists, sous le titre *Salmon* (n° 69, évaluée à 75 \$), puis en septembre, à l'Industrial Exhibition, correspondant cette fois, à *Salmon Pool* (n° 169, même évaluation).

Il s'agit là d'une fameuse et magnifique rivière du Québec, longue de 112 km, traversant les forêts boréales dans le territoire de Manicouagan et débouchant à l'ouest du village de Godbout. Réputée pour ses eaux tumultueuses et la beauté de ses rives escarpées, le cours d'eau foisonne de saumons atlantiques, en l'occurrence le puissant *salmo salar*. Dans ce véritable paradis pour pêcheurs sportifs et amateurs de plein air, et cela dès 1860, les saumoniers pratiquent la pêche à la mouche. La pêche au saumon est devenue un sport de loisir masculin, réservé surtout à l'élite anglophone bien nantie. D'ailleurs, l'homme d'affaires Allan Gilmour d'Ottawa va y faire construire un débarcadère, une résidence et même une chapelle près de l'embouchure, comme le montrent trois lithographies, d'après des photographies de James Amstrong, publiées dans *L'Opinion publique* du 4 décembre 1879. Pour sa part, la famille Molson de Montréal va

installer, à la même époque époque, un club privé dans le secteur du Cap Nord et acquérir les droits de pêche exclusifs. Le peintre Henry Sandham va livrer deux huiles sur toile de camps de pêche sur la Godbout, l'une en 1873 (Musée des beaux-arts de Montréal), l'autre, l'année suivante (Art Gallery of Ontario, Toronto). Les artistes contemporains vont en effet s'intéresser à la pêche sportive, tels Sandham et Alexander Henderson, sur la Ristigouche, la princesse Louise sur la Cascapédia, Jules-Ernest Livernois ou même l'Américain Winslow Homer, au Lac-Saint-Jean, sans compter le studio Notman qui va couvrir les grands cours d'eau de la Gaspésie. D'autres, encore, vont peindre ou photographier des natures mortes au saumon ou à la truite, à l'instar des Charles Gill, Charles Huot ou Livernois lui-même.

En 1880, donc trois ans après la réalisation de sa scène de pêche, Frederick A. Verner s'installe définitivement à Londres, où il avait étudié, tout en continuant à séjourner régulièrement dans son pays d'origine. Ainsi, lors d'une visite à Montréal, en 1888, le peintre organise le 27 octobre une grande vente de 129 de ses œuvres par la maison d'enchères Hicks & Co. Le catalogue présente une toile sous le titre *On the Godbout River* (n° 68) qui sera acquise au coût de 15 \$ par un collectionneur inconnu. L'artiste sera également présent au Canada dans la plupart des expositions annuelles de l'Ontario Society of Artists (1872-1922), de la Royal Canadian Academy of Arts (1880-1928) et de l'Art Association of Montreal (1880-1922) de même que dans diverses manifestations à l'étranger où il remporte prix et médailles, soit en Grande-Bretagne – notamment à la Royal Academy de Londres –, aux États-Unis et même en Amérique du Sud.

Frederick A. Verner décède à l'âge de 92 ans, après une carrière de plus de 70 années. Un grand nombre de ses œuvres sera détruit en 1942 par les

bombardements de Londres, lors de la Deuxième Guerre mondiale. Fort heureusement, on retrouve aujourd'hui plusieurs de ses peintures et dessins dans la plupart des grands musées canadiens, dont le Musée national des beaux-arts du Québec.

Mario Béland, msrc
Historien de l'art



LE QUÉBEC VU PAR JEAN-CLAUDE LABRECQUE (1938-2019)

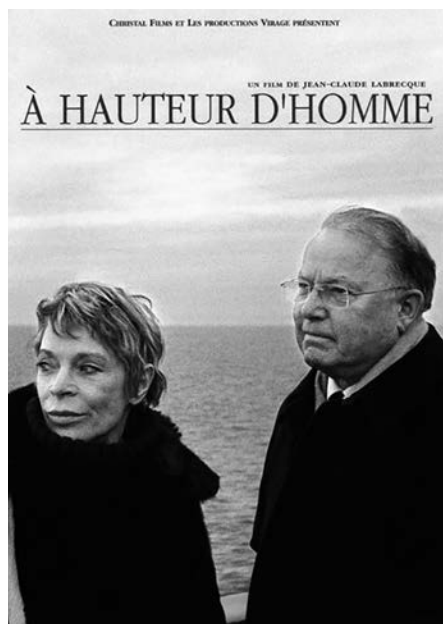
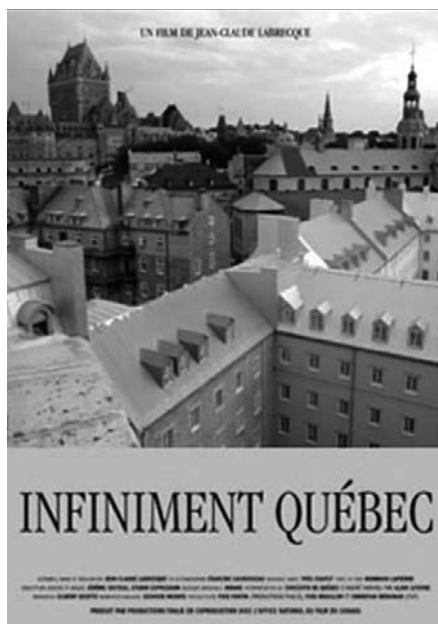
Artiste polyvalent, prolifique et éclectique, Jean-Claude Labrecque est décédé à Montréal, le 31 mai 2019, après une carrière de plus de 50 années et des centaines de collaborations pour des films dont il était le réalisateur, le caméraman, ou dans certains cas les deux à la fois. Tel un historien doté d'une caméra, Jean-Claude Labrecque a tourné *Infiniment Québec* (2008) pour le quadricentenaire de la fondation de sa ville natale; en hommage à Montréal, il avait réalisé une biographie religieuse, *Le frère André* (1987), sur la vie d'Alfred Bessette (1845-1937), qui fonda l'oratoire Saint-Joseph. Né à Québec sur la 16^e Rue, dans le quartier Limoilou, Jean-Claude Labrecque a étudié à l'École des garçons de la paroisse Saint Fidèle (sur la 12^e Rue) et a travaillé comme assistant en photographie au Studio Lefavre & Desroches, durant les années 1950. Passionné de photographie et cinéphile dès son adolescence, il emprunta fréquemment des films de l'ONF et un projecteur 16 mm pour se faire en autodidacte une véritable culture cinématographique, découvrant ainsi non seulement des fictions, mais aussi des documentaires, des films d'animation et des essais filmés. Ces épisodes de sa jeunesse sont racontés dans le beau documentaire que lui consacre Michel La Veaux. Une prouesse technique dans le plan d'ouverture de son premier court métrage, *60 cycles*, le rend immédiate-



Jean-Claude Labrecque, 1938-2019 : (<https://omny.fm/shows/on-est-pas-oblig-d-tre-d-accord-sophie-durocher/hommage-de-jean-claude-labrecque>).

ment célèbre, en 1965 : une nuée de cyclistes s'avance vers le spectateur mais ne semble pas bouger. L'effet d'illusion est obtenu grâce à une lentille spéciale à longue focale qui n'était pas encore disponible sur le marché. Avec sa caméra à l'épaule, Jean-Claude Labrecque a filmé *La visite du général de Gaulle au Québec* (1967). C'est grâce à lui si nous avons des images du « Vive le Québec libre! ». Durant toute sa carrière, il a voulu capturer des moments qui feront l'histoire : ces poètes d'ici

qui récitent leurs vers pour une trilogie consacrée à *La nuit de la poésie* (1970, 1980, 1991), produite par l'ONF. Dans cette mouvance, Jean-Claude Labrecque filmera sur les plaines d'Abraham – les 12 et 13 septembre 2009 – l'intégralité de l'événement *Le moulin à paroles* (2010), allant au-delà de la poésie pour réaffirmer, dans un kaléidoscope de mots choisis, un autoportrait de la nation québécoise.


Affiche du film *À hauteur d'homme* (2003).

Affiche de *Infiniment Québec* (2008).

Affiche de *Sur les traces de Maria Chapdelaine*, dernier film de Labrecque.

En tournant son documentaire *À hauteur d'homme* (2003), Jean-Claude Labrecque montrait de l'intérieur l'histoire au présent, par exemple dans cette séquence touchante où, pratiquement seul dans sa chambre à coucher, le premier ministre Bernard Landry téléphone à son opposant Jean Charest pour lui concéder la victoire, le soir de l'élection

du 14 avril 2003. Rarement a-t-on pu voir d'un point de vue aussi intime la politique en train de se faire, d'une manière aussi digne et sobre, nous faisant comprendre la solitude indescriptible des politiciens qui sont au sommet.

Dans son documentaire *Sur les traces de Maria Chapdelaine*, Jean-Claude

Labrecque se définit volontiers comme « un archiviste »; il rassemble des documents d'archives et divers témoignages sur le tournage du film *Maria Chapdelaine* (1934), que le réalisateur français Julien Duvivier avait tourné à Péribonka, avec Jean Gabin et Madeleine Renaud. C'est ainsi qu'il travaillait pour ses projets : avec passion et méticulosité.

Espérons que la ville de Québec envisagera rapidement de donner un nom de rue en mémoire à Jean-Claude Labrecque dans le quartier Limoilou, et de faire apposer une plaque commémorative bleue afin de bien situer la maison de son enfance.

Pour en savoir plus :

Un portrait de Jean-Claude Labrecque :

Labrecque, une caméra pour la mémoire, par Michel La Veaux. ONF, 94 min, 2017.
<https://www.onf.ca/film/labrecque-une-camera-pour-la-memoire/>

Le film qui l'a rendu célèbre :

Jean-Claude Labrecque, *60 cycles*, ONF, 16 min, 1965.
https://www.onf.ca/film/60_cycles/

Son film le plus ambitieux, sur les Jeux olympiques de Montréal tenus en 1976 :

Jean-Claude Labrecque, *Les Jeux de la XX^e olympiade*, ONF, 118 min, 1977.
https://www.onf.ca/film/jeux_de_la_xxie_olympiade/

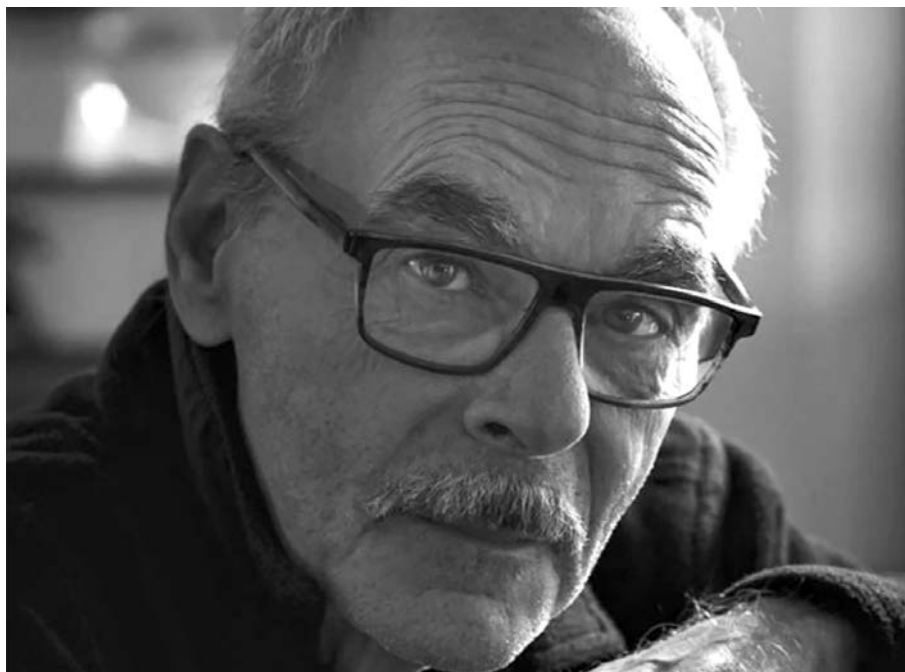
Un de ses derniers films :

Jean-Claude Labrecque, *Sur les traces de Maria Chapdelaine*, ONF, 52 min, 2015.
https://www.onf.ca/film/sur_les_traces_de_maria_chapdelaine/

Affiche du film *J. A. Martin photographe*, 1977.

L'HOMME QUI A FILMÉ *J.A. MARTIN PHOTOGRAPHE*, *CORDÉLIA*, *MARIO, LE MATOU* : JEAN BEAUDIN (1939-2019)

Le cinéaste Jean Beaudin est décédé à 80 ans, le samedi 18 mai 2019. Jean Beaudin est un des rares réalisateurs à avoir tourné deux longs métrages de fiction pour l'ONF (*J.A. Martin photographe* et *Cordélia*), à une époque où

Affiche du film *Le Matou*, 1985.

Jean Beaudin, 1939-2019. (Prix du gouverneur général du Canada, Denis McCready).

le documentaire et le film d'animation – de préférence en court métrage – étaient rois aux yeux de cette société de la Couronne.

Certains de ses films historiques restent les plus mémorables dans cette carrière bien remplie, mais inégale : considéré comme son chef-d'œuvre, *J.A. Martin photographe* (1977) faisait revivre un métier oublié, celui de photographe itinérant, un peu comme l'aurait pratiqué la famille Livernois. La mise en scène intimiste et le jeu retenu du couple interprété par Marcel Sabourin et Monique Mercure firent réaliser aux cinéphiles que ce long métrage était de calibre international; il fut doublement primé au Festival de Cannes. Fort de ce succès, Jean Beaudin allait réitérer cet exploit en tournant un autre beau film historique ancré à la fin du XIX^e siècle, *Cordélia* (1979), avec une Louise Portal sublime.

Réalisateur infatigable et habile, Jean Beaudin proposera par la suite d'innombrables superproductions dont *Les filles de Caleb* (1990), *Shehaweh* (1993) et la coproduction *Nouvelle-France* (2004) qui évoque la période sombre des débuts de l'occupation britannique.

Ses téléseries comme son portrait du chanteur western Willie Lamothe (*Willie*, 2000) proposent des reconstitutions historiques vivantes. Il terminera sa carrière prolifique avec un film sobre et intimiste, *Sans elle* (2006). À la fin des années 1970, Jean Beaudin était considéré comme le cinéaste le plus talentueux au Québec. Il restera un des cinéastes les plus populaires et les plus respectés au pays.

Yves Laberge

Pour en savoir plus :

Un portrait bref de Jean Beaudin :

Pour l'amour du combat : Jean Beaudin, réalisé par Tara Johns, ONF, 5 min, 2017.
https://www.onf.ca/film/pour_lamour_du_combat_jean_beaudin/

Le film qui l'a rendu célèbre :

Jean Beaudin, *J.A. Martin photographe*, ONF, 101 min, 1976.
https://www.onf.ca/film/j_a_martin_photographe/

Son plus beau film :

Jean Beaudin, *Cordélia*, – ONF, 116 min, 1979.
<https://www.onf.ca/film/cordelia/>

L'agrandissement du Musée McCord

Le nouveau Musée McCord Stewart sera finalement construit sur le site actuel de cette institution montréalaise fondée en 1921. L'annonce en a été faite le 30 avril dernier. L'édifice intégrera la rue Victoria qui jouxte le côté ouest du musée et le terrain de l'ancien restaurant Le Caveau de l'avenue du Président-Kennedy. Cet agrandissement permettra au musée de répondre à ses besoins d'espaces supplémentaires. Rappelons que deux institutions muséales se sont greffées au McCord au cours des dernières années, soit le Musée Stewart et le Musée de la mode. À peine 1 % de la collection est actuellement exposée. Montréal sera ainsi dotée d'une autre institution muséale de calibre international.

Le Musée McCord Stewart a annoncé également avoir obtenu la promesse d'un don de 15 millions de dollars de la part de La Fondation Emmanuelle Gattuso. La fille de Lina et Pasquale Gattuso, Montréalais d'origine italienne qui ont créé une entreprise agroalimentaire connue partout au Canada, a voulu par ce généreux don honorer la mémoire de ses parents. Il s'agit du plus important don privé fait à un musée québécois en 30 ans. En 1987, la Fondation J.W. McConnell avait donné 50 millions de dollars au Musée McCord pour son agrandissement et pour la création d'un fonds de dotation pour la conservation de la collection.

Fondé sur une collection historique de plus de 1 500 000 objets qui documentent l'histoire sociale de Montréal de la période



Le futur Musée McCord. (Photo : DMA).

précoloniale à aujourd'hui, le nouveau Musée McCord se voudra un témoin de la diversité culturelle, de la créativité et du dynamisme montréalais. L'institution présentera l'apport de la métropole au développement du Québec et du Canada et mettra en lumière les réalisations de la Ville elle-même, de ses citoyens et de ses communautés. Elle sera également un lieu d'échanges où l'on pourra débattre de grands enjeux sociaux et urbains, de la diversité au sein des communautés et, évidemment, des sujets historiques.

Prix d'excellence pour Archéolab.québec

Depuis 2017, plus de 1 500 artefacts ont été numérisés, documentés et mis en ligne. Les collections publiques et celles d'une vingtaine d'institutions partenaires sont accessibles, tant au grand public qu'aux chercheurs. Le site offre également des ressources utiles pour le milieu du patrimoine en général, notamment des entrevues avec des chercheurs, une bibliographie et des capsules d'information. Les membres du jury des Prix d'excellence de l'AMC, qui visent à reconnaître les projets muséaux exceptionnels, ont reconnu l'excellence du projet Archéolab en soulignant qu'il dépassait les normes de pratiques couramment admises.



(<http://culturenumerique.mcc.gouv.qc.ca/archeolab-quebec-prix-dexcellence-2019/>).

La préservation de la pointe d'Argentenay à l'île d'Orléans



Île d'Orléans : la pointe d'Argentenay. (<https://www.ledevoir.com/opinion/libre-opinion/553926/un-joyau-a-sauver>).

Le 4 avril dernier, un regroupement de citoyens de l'île d'Orléans a fait parvenir une lettre à la ministre de la Culture et des Communications, M^{me} Nathalie Roy, en vue d'être entendu par le Conseil du patrimoine culturel du Québec. Dans cette missive, ces citoyens mécontents demandaient qu'une audience publique soit tenue afin de faire valoir leur opposition au projet de village récréotouristique – une centaine de tentes de type bois et toile, dont certaines avec salle de bain – développé par l'entreprise française Huttopia à la pointe d'Argentenay, située à l'extrémité est de la municipalité de Saint-François-de-l'Île-d'Orléans.

Les opposants au projet font valoir l'intérêt patrimonial de ce lieu. La pointe est occupée par une forêt en grande partie intouchée qui constitue aujourd'hui un écosystème forestier d'une exceptionnelle valeur en raison de sa biodiversité, de sa richesse naturelle et de son intégrité, de l'avis de Conservation de la nature Canada, qui est propriétaire d'une partie de cette forêt. L'importance du lieu tient aussi à sa valeur paysagère, étant donné que le système parcellaire unique de la pointe d'Argentenay a été conservé intact depuis sa concession, à l'époque de la Nouvelle-France. Enfin, René Sanschagrin, le dernier cultivateur occupant, aurait été au cœur d'un courant artistique régionaliste en permettant que se rencontrent chez lui, à plusieurs reprises, des artistes, écrivains, sociologues et

ethnologues tels Horatio Walker, William Brymner, Maurice Cullen, Edmond Dyonnet, Léon Gérin, Marius Barbeau.

La Coalition citoyenne pour la sauvegarde de la pointe d'Argentenay a mis en ligne une pétition qui a recueilli au-delà de 12 000 signatures. Par la voix de la présidente de l'Union des producteurs agricoles Capitale-Nationale-Côte-Nord, M^{me} Jacynthe Gagnon, plusieurs agriculteurs de l'île ont exprimé leurs craintes devant la Commission de protection du territoire agricole du Québec, qui a tenu une consultation publique en marge de la demande de dézonage, le 20 mars 2019. La municipalité de Saint-François et la MRC appuient le projet, qui devrait créer, selon le promoteur, entre 15 et 25 emplois.

La collection de référence en ligne du patrimoine archéologique québécois, Archéolab.québec, s'est vu remettre le Prix d'excellence 2019 de l'Association des musées canadiens (AMC) dans la catégorie « Nouveaux médias ». Réalisée par Pointe-à-Callière, cité d'archéologie et d'histoire de Montréal, et le ministère de la Culture et des Communications (MCC), cette plate-forme permet d'accéder aux artefacts les plus représentatifs des 10 500 sites archéologiques répertoriés à ce jour au Québec.

Jacques Saint-Pierre



« Pierre tombale de Joseph Guibord au cimetière Notre-Dame-des-Neiges à Montréal ». Photo : Lusilier (2012). Source : Wikimedia Commons.

IL Y A 150 ANS L'AFFAIRE GUIBORD DÉBUTE

Dans *La Minerve* du 17 novembre 1875, un article bien particulier rapporte les événements entourant la mise en terre de la dépouille de Joseph Guibord : « L'enterrement de Guibord est enfin un fait accompli. La cérémonie a eu lieu hier matin. Tout s'est passé paisiblement et avec ordre. Les autorités n'ont rencontré aucune résistance dans l'exécution du décret

royal, et tout le déploiement de forces qu'on a cru devoir faire a été inutile ». Qu'est-ce que cela signifie? Pourquoi protéger le cortège funèbre? En effet, dans le même article, nous apprenons que le corbillard est escorté par une cinquantaine de policiers. Pour son entrée au cimetière Notre-Dame-des-Neiges, cette escorte est renforcée par un régiment de volontaires pro-

venant des bataillons du prince de Galles, d'Hochelaga et des Victoria Rifles, par un corps de cavalerie et par une escouade de sapeurs. De plus, cette troupe est accompagnée de 32 hommes d'artillerie et de quatre canons. Lorsqu'on sait que la mise en terre de Joseph Guibord se déroule paisiblement, il est juste d'écrire : « Le rôle joué par cette petite armée

est notablement entaché de ridicule. Cette aventure rappelle la fable de la Montagne en travail, accouchant d'une souris ».

Toute cette protection s'explique par la bataille que se livre l'Institut canadien de Montréal et l'école de pensée ultramontaine. En juillet 1869, un décret de l'Inquisition condamne les doctrines libérales de l'Institut et son *Annuaire* est mis à l'Index. M^{gr} Ignace Bourget ordonne alors de refuser les sacrements aux membres de l'Institut à l'heure de la mort! Fin 1869, le typographe Joseph Guibord est à l'agonie; il reçoit l'absolution et le viatique. Son confesseur apprend ensuite qu'il est membre de l'Institut canadien de Montréal et revient voir le mourant pour lui dire qu'il n'aurait pas dû recevoir l'absolution et exige sa résignation comme membre de l'Institut. Guibord refuse et devient aux yeux de l'autorité religieuse un révolté et un pécheur public. Après son décès, il est privé du service funèbre et son inhumation en terre bénite est interdite. Cet anathème incite son épouse Henriette Brown, avec le soutien des membres de l'Institut, à poursuivre en justice le curé et les marguilliers de la paroisse de Notre-Dame de Montréal. La cause se termine en 1874 lorsque le Conseil privé de Londres ordonne d'inhumer Guibord au cimetière de Côte-des-Neiges.

Dès novembre 1869, le curé Victor Rousselot refuse la sépulture de Guibord dans la partie bénie du cimetière et le gardien du cimetière, Benjamin Desroches, lui en bloque l'accès. Le cadavre de Joseph Guibord est d'abord déposé au charnier du Mount Royal Cemetery, un cimetière protestant. L'Affaire Guibord débute. Les procédures judiciaires se déroulent en Cour supérieure, en Cour de révision et en Cour du banc de la reine durant les années suivantes. Finalement, la cause est portée devant le comité judiciaire du Conseil privé qui force la translation de Guibord du charnier protestant vers son lot au cimetière Notre-Dame-des-Neiges. Le 2 septembre 1875, un nouveau cortège funèbre voit une foule hostile lui bloquer l'accès au cimetière. Les proches de Joseph Guibord doivent rebrousser chemin sous les insultes, les menaces et les projectiles. Son inhumation a finalement

lieu le 16 novembre suivant comme le rapporte *La Minerve* dans l'article cité ci-haut; mais M^{gr} Bourget n'a pas dit son dernier mot : il use alors de son pouvoir canonique pour désacraliser le lot du cimetière où est inhumé Guibord. L'archevêque de Montréal ajoute même que ce lieu de sépulture est « Là où repose un Révolté que l'on a enterré par la force des armes »... Ainsi se termine la triste histoire de la plus féroce querelle entre l'Institut canadien de Montréal et les ultramontains québécois.

François Droüin



Source : Bibliothèque et Archives nationales du Québec



LA SOCIÉTÉ HISTORIQUE DE QUÉBEC

Fondée en 1937

Pour recevoir régulièrement des publications de haute qualité :

- le bulletin *Québecensia*
- le *Calendrier des vues anciennes de Québec*
- la revue *Cap-aux-Diamants* (membres privilégiés)

Pour rencontrer d'autres passionnés de l'histoire

Pour assister gratuitement aux activités organisées par la Société historique de Québec :

- les conférences publiques
- les expositions présentées par la Société

Pour profiter de notre centre de documentation

Pour bénéficier d'un tarif préférentiel :

- sur le prix courant de nos publications
- sur nos excursions et visites patrimoniales

Communiquez avec nous ou visitez notre site Internet

6, rue de la Vieille-Université, local 158 Québec (Québec) G1R 5X8

Téléphone : 418 694-1020 poste 256

Courriel : info@societehistoriquedequébec.qc.ca

Site Internet : www.societehistoriquedequébec.qc.ca

www.facebook.com/Société-historique-de-Québec-157594394301478/



Heures d'ouverture :
du lundi au vendredi
de 9 h à 12 h
de 13 h à 16 h 30

... témoin de notre histoire...

645, boul. Louis-Fréchette, Nicolet J3T 1L6
Téléphone : (819) 293-4838 Télécopieur : (819) 293-4543
Courriel électronique : seminairedenicolet@sogetel.net
Site internet : <http://archivesseminairenicolet.wordpress.com>

MUSÉE RÉGIONAL DE VAUDREUIL-SOULANGES

(431, avenue Saint-Charles, Vaudreuil-Dorion)

Exposition permanente.

Par les fenêtres de l'école... Coups d'œil sur notre histoire

Jusqu'au 20 décembre 2019.

Un outil. Un métier

Jusqu'au 2 août 2020.

Du grenier au salon

Jusqu'au 3 novembre 2019.

Autrement dit, autrement vu

Daniel Laramée sculpteur

POINTE-À-CALLIÈRE MUSÉE D'ARCHÉOLOGIE ET D'HISTOIRE DE MONTRÉAL

(350, place Royale, Vieux-Montréal)

Jusqu'au 30 octobre 2019.

Montréal... Capitale du Canada-Uni 1843-1849 – Des hommes politiques à l'œuvre

Jusqu'au 30 avril 2024.

Généralités Mtl

Jusqu'au 5 janvier 2020.

Dans la chambre des merveilles

Jusqu'au 30 octobre 2019.

À table! Le repas français se raconte

MUSÉES DE LA CIVILISATION

(5, rue Dalhousie, Québec)

Expositions permanentes.

Le temps des Québécois

C'est notre histoire

Observer. L'expo qui déroutel

Jusqu'au 8 mars 2020.

Venenum, un monde empoisonné

Jusqu'au 5 janvier 2020

Curiosités du monde naturel



MUSÉE MCCORD

(690, rue Sherbrooke Ouest, Montréal)

Exposition permanente.

Porter son identité. La collection Premiers Peuples

Jusqu'au 27 octobre 2019.

Sding K'awxangs – Haïda : histoires surnaturelles

Jusqu'au 12 janvier 2020

Momenta – Biennale de l'image

CENTRE D'HISTOIRE DE MONTRÉAL

(335, place D'Youville, Vieux-Montréal)

Exposition permanente.

Traces. Lieux. Mémoires

Jusqu'au 22 décembre 2019.

J'arrive à Montréal

MUSÉE CANADIEN DE L'HISTOIRE

(100, rue Laurier, Gatineau)

Jusqu'au 3 novembre 2019.

Empreinte de pas – Une marche à travers les générations

Jusqu'au 22 mars 2020.

Non cédées - Terres en récit

Jusqu'au 29 mars 2020.

La carte de visite d'une nation

Jusqu'au 30 juin 2020.

Au-delà du Bluenose. La collection William James Roué

Jusqu'au 26 janvier 2020.

Néandertal

MUSÉE NATIONAL DES BEAUX-ARTS DU QUÉBEC

(1, avenue Wolfe-Montcalm, Québec)

Murmures. Galerie famille

Expositions permanentes.

350 ans de pratiques artistiques au Québec

À partir du 16 février 2020.

Numa Amun – Raccord

À partir du 10 octobre 2019.

Cozic – À vous de jouer

MUSÉE DES BEAUX-ARTS DE MONTRÉAL

(1379-1380, rue Sherbrooke Ouest, Montréal)

Jusqu'au 22 mars 2020.

Montréalaises d'avant-garde

Jusqu'au 10 novembre 2019.

Omar Ba : vision partagée

Jusqu'au 2 février 2020.

Momies égyptiennes

Passé retrouvé. Mystères dévoilés

MUSÉE DE LA GASPÉSIE

(80, boul. Gaspé, Gaspé, Québec)

Exposition permanente.

Le grand large – Exposition Gaspésie... le grand voyage! – Exposition

Jusqu'à octobre 2019.

La Gaspésienne n° 20

Jusqu'au 4 avril 2020.

La Bolduc. Turluttes du bon vieux temps.

MUSÉE DE L'AMÉRIQUE FRANCOPHONE

(2, côte de la Fabrique, Québec)

Expositions de référence.

La colonie retrouvée

Mutations

Partir sur la route des francophones

EXPORAIL, LE MUSÉE FERROVIAIRE CANADIEN

(110, rue Saint-Pierre, Saint-Constant)

Exposition permanente.

Arrête, regarde, écoute : train en vue

MUSÉE MARIUS-BARBEAU

(139, rue Sainte-Christine, Saint-Joseph-de-Beauce)

Expositions permanentes.

Céramique de Beauce

La Beauce : mythes et réalité

MUSÉE NATIONAL DE LA PHOTOGRAPHIE

(400, rue Hériot, Drummondville)

Jusqu'au 15 décembre 2019.

Linda McCartney

MUSÉE DE LA MÉMOIRE VIVANTE

(710, avenue De Gaspé Ouest, Saint-Jean-Port-Joli)

Expositions permanentes.

Philippe Aubert de Gaspé. L'héritage remarquable d'un « ancien Canadien »

Cueillettes d'hier et d'aujourd'hui

Souvenirs de table

Excusez-la!

Jusqu'au 26 mai 2020.

InterReconnaissance – Une mémoire citoyenne se raconte

MUSÉE POP

(200, rue Laviolette, Trois-Rivières)

Jusqu'au 12 janvier 2020.

Vous loger, nous habite! Cinquante ans de services à la communauté

Jusqu'au 11 février 2020.

Attache ta tuque! Une virée décoiffante dans la culture québécoise

Jusqu'au 13 septembre 2020.

Autour d'une broue. L'aventure de la bière au Québec



MUSÉE DES RELIGIONS DU MONDE

(900, boul. Louis-Frédette, Nicolet)

Jusqu'au 14 octobre 2019.

Maudite boisson

Exposition permanente

Êtes-vous prêts?

Jusqu'au 1^{er} novembre 2020.

Lumière des francs-maçons

Jusqu'au 17 novembre 2019.

« Et en 1948, je suis arrivé au Canada – l'Holocauste en 6 dates »

Yves Beauregard

PARTAGEZ NOS TRÉSORS!

Suite à la réorganisation de ses espaces,
CAP-AUX-DIAMANTS est heureuse de partager
les grands crus de ses réserves.

Nous vous offrons la chance de vous procurer les numéros
antérieurs au prix exceptionnel de 5\$ + taxes
& manutention.

ATTENTION

Les numéros de l'année en cours sont au prix régulier de 9,50\$

QUANTITÉS LIMITÉES

Rien de plus simple,
téléphonez-nous : 418-656-5040

OFFRE D'ABONNEMENT

ABONNEMENT :

1 an : 35\$ | 2 ans : 60\$ (taxes incluses)

Institution : 1 an : 45\$ | 2 ans : 80\$ (taxes incluses)

Frais de poste et de manutention inclus. • Tarifs valides au Canada seulement.

Pour commander :
(418) 656-5040

- ☐ Je m'abonne pour 1 an ☐ / 2 ans ☐
☐ J'abonne un(e) ami(e) pour 1 an ☐ / 2 ans ☐

MODE DE PAIEMENT :

☐ chèque ☐ Visa ☐ MasterCard

Nom _____
Adresse _____ App. _____
Ville _____ Code postal _____
Téléphone () _____
Courriel _____

N° de carte _____
Exp. _____
Signature _____

CAP-AUX-DIAMANTS, C.P. 26, Haute-Ville, Québec (Québec) G1R 4M8
(418) 656-5040 • revue.cap-aux-diamants@hst.ulaval.ca



revues culturelles québécoises

ARTS VISUELS CIEL VARIABLE - ESPACE - ESSE - INTER - LE SABORD - PLANCHES - VIE DES ARTS - ZONE OCCUPÉE
CINÉMA 24 IMAGES - CINÉ-BULLES - CINÉMAS - SÉQUENCES CRÉATION LITTÉRAIRE ENTREVOUS - ESTUAIRE - EXIT
LES ÉCRITS - MÖBIUS - XYZ. LA REVUE DE LA NOUVELLE CULTURE ET SOCIÉTÉ À BORD! - L'ACTION NATIONALE
L'INCONVÉNIENT - LIBERTÉ - NOUVEAU PROJET - NOUVEAUX CAHIERS DU SOCIALISME - RECHERCHES SOCIOGRAPHIQUES
RELATIONS HISTOIRE ET PATRIMOINE CAP-AUX-DIAMANTS - CONTINUITÉ
HISTOIRE QUÉBEC - MAGAZINE GASPÉSIE LITTÉRATURE LES CAHIERS DE LECTURE
LETTRES QUÉBÉCOISES - LURELU - NUIT BLANCHE - SPIRALE THÉÂTRE
ET MUSIQUE CIRCUIT - JEU REVUE DE THÉÂTRE - LES CAHIERS DE LA SQRM
THÉORIES ET ANALYSES ANNALES D'HISTOIRE DE L'ART CANADIEN
ÉTUDES LITTÉRAIRES - INTERMÉDIALITÉS - TANGENCE - VOIX ET IMAGES

sodep

Société de développement
des périodiques
culturels québécois

SODEP.QC.CA

Photographie: Orlan Matis - orlanmatis.com
Copyright: Sodep.qc.ca



Société de généalogie de Québec
fondée en 1961

Remontez dans le temps !

LA SOCIÉTÉ DE GÉNÉALOGIE DE QUÉBEC...

- ... EST LA RÉFÉRENCE dans le domaine de la généalogie de Québec ;
- ... EST LA DEUXIÈME PLUS GRANDE société de généalogie francophone du Québec ;
- ... EST ENTIÈREMENT ADMINISTRÉE par des bénévoles dévoués ;
- ... EST MAJORITAIREMENT FINANCÉE par ses membres et ses activités sans subvention gouvernementale ou municipale.

Devenez membre et visitez notre centre de documentation
situé au Pavillon Louis-Jacques-Casault de l'UL !

Soyez « **verts** » et utilisez le transport en commun
vers la station de l'Université Laval.

Consultez notre site : www.sgq.qc.ca.
Tél. : 418 651-9127



Société généalogique canadienne-française

Les services offerts par la SGCF !

Lignées ancestrales (avec preuves)

Recherche et transcription d'actes

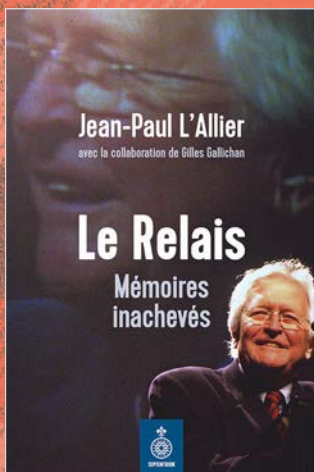
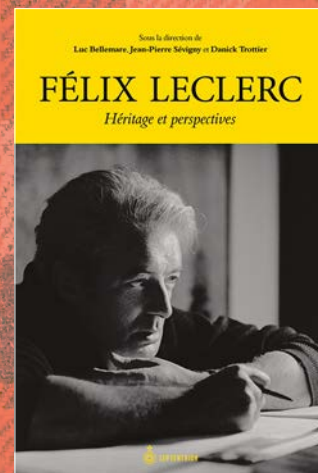
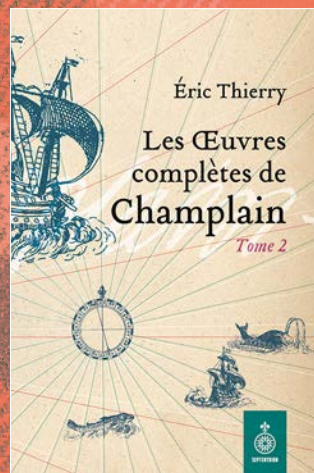
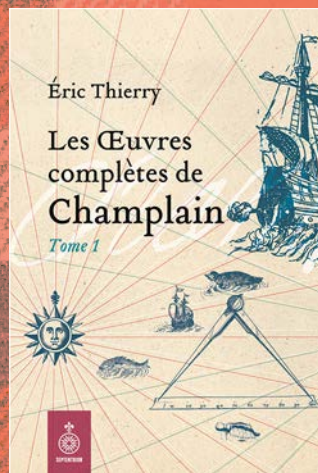
Transcription d'actes notariés



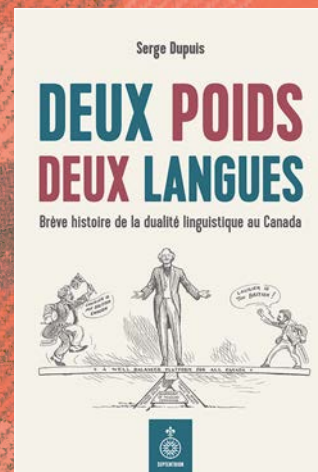
Venez en groupe pour une
journée de recherche
avec nos bénévoles
(sur réservation)

Visitez notre site Web!

3440, rue Davidson, Montréal (Québec) H1W 2Z5
Téléphone : 514-527-1010 - Courriel : info@sgcf.com
www.sgcf.com



SEPTENTRION



**TOUJOURS LA RÉFÉRENCE
EN HISTOIRE AU QUÉBEC**

www.septentrion.qc.ca

